EXPÉDITION
SCIENTIFIQUE
DE MORÉE.

IMPRIMERIE DE MADAME DE LACOMBE,
FAUBOURG POISSONNIÈRE, 1.

EXPÉDITION
SCIENTIFIQUE
DE MORÉE.

Recherches Géographiques

SUR LES

RUINES DE LA MORÉE,

PAR

M. E. PUILLON BOBLAYE,

CAPITAINE D'ÉTAT-MAJOR, CHEVALIER DE LA LÉGION-D'HONNEUR ET DE L'ORDRE GREC DU SAUVEUR,
MEMBRE DE LA COMMISSION SCIENTIFIQUE DE MORÉE, DE LA SOCIÉTÉ PHILOMATIQUE DE PARIS,
SECRÉTAIRE DE LA SOCIÉTÉ GÉOLOGIQUE DE FRANCE, ETC., ETC.



PARIS,
Chez F. G. LEVRAULT, imprimeur-libraire, rue de la Harpe, n° 81.
STRASBOURG, même maison, rue des Juifs, n° 33.
1836.

RECHERCHES GÉOGRAPHIQUES

SUR LES

RUINES DE LA MORÉE

PAR

M. E. PUILLON BOBLAYE,

CAPITAINE D'ÉTAT-MAJOR, CHEVALIER DE LA LÉGION-D'HONNEUR ET DE L'ORDRE GREC DU SAUVEUR,
MEMBRE DE LA COMMISSION SCIENTIFIQUE DE MORÉE, DE LA SOCIÉTÉ PHILOMATIQUE DE PARIS,
SECRÉTAIRE DE LA SOCIÉTÉ GÉOLOGIQUE DE FRANCE, ETC.

Faisant Suite aux Travaux de la Commission Scientifique de Morée.

Ouvrage lu à l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, en Février 1835.

PARIS.
F. G. LEVRAULT, LIBRAIRE-ÉDITEUR, RUE DE LA HARPE, N. 81,
STRASBOURG.
MÊME MAISON, RUE DES JUIFS, N. 33.

M. DCCC. XXXV.

A M. le Lieutenant-général Pelet,

Directeur du Dépôt général de la Guerre,

Membre de la Chambre des Députés.

Mon Général,

Vous avez bien voulu me confier la rédaction d'une carte destinée à résumer les principaux faits de géographie ancienne & de géographie naturelle développés dans les travaux de la Commission scientifique de Morée. Flatté de ce témoignage de votre confiance, j'ai dû y répondre par des recherches consciencieuses, & en même temps par cette promptitude d'exécution que votre activité imprime aux Travaux du grand établissement placé sous votre direction.

Un Mémoire, résultat de mes recherches, devait servir en quelque sorte de pièce justificative à l'appui des faits dont la carte offrait le tableau; je l'ai rédigé et je m'estime heureux de pouvoir le faire paraître sous vos auspices.

En me livrant à l'étude de la topographie ancienne du Péloponnèse, je ne crois pas m'être écarté du désir que vous nous avez souvent manifesté de voir l'Officier d'État-Major embrasser dans ses études toutes les connaissances qui se rattachent au grand art de la guerre. C'est, en effet, sur ce petit théâtre de grands événemens que nous voyons, pour la première fois, l'art militaire réduit en principes & que Polybe nous montre par des préceptes & des exemples la nécessité des connaissances topographiques dans l'art de la guerre, vérité que vos écrits ont développée d'une manière si remarquable.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

Mon Général,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,

Puillon Boblaye,

Capitaine d'État-Major, attaché au Dépôt de la Guerre.

Paris, ce 1er Janvier 1834.

RECHERCHES GÉOGRAPHIQUES

SUR LES

RUINES DE LA MORÉE.

INTRODUCTION.

Le but principal du Mémoire et de la Carte que nous publions est de constater tout ce que les travaux des membres de la commission et des officiers chargés du lever de la carte, nous ont appris sur la topographie des ruines du Péloponnèse; c'est une statistique des ruines plutôt qu'une géographie comparée ou qu'un travail d'érudition.

Si nous paraissions aux yeux des savans nous être encore trop écarté de la réserve que nous prescrivait notre rôle de voyageur et la direction habituelle de nos études, nous réclamerions leur indulgence, en exposant comment nous avons été conduit à entreprendre les recherches qui font le sujet de ce Mémoire.

La carte de la Morée, en six feuilles, à la rédaction de laquelle nous concourrions, ne pouvait paraître sans indications relatives à la Géographie ancienne : les ruines des villes helléniques étaient tout aussi apparentes que celles des bourgades détruites par Ibrahim, et, à part même leur haut intérêt historique, elles demandaient comme celles-ci un signe et un nom ; de là, les premières recherches auxquelles nous fûmes conduit. Plus tard, M. le colonel Bory de St-Vincent demanda au ministère de la guerre et en obtint la publication d'une carte générale de la Morée et des Cyclades, destinée à faire ressortir les principaux faits de géographie ancienne et de géographie physique. Ayant été chargé de sa rédaction, ce fut pour nous un devoir de nous livrer à des études plus approfondies, et pendant trois ans, nous avons recherché dans toute l'antiquité, le moyen-âge et les voyageurs modernes, les passages relatifs au Péloponnèse. Personne ne sentait mieux que nous, sans doute, que la tâche du voyageur est d'observer et de décrire et que comparer et déduire appartient aux savans qui ont fait de l'antiquité une étude spéciale ; la nécessité nous a fait sortir de nos attributions et la bienveillance de quelques savans qui ont bien voulu nous aider de leurs conseils, aussi souvent que la discrétion nous a permis d'y recourir, nous a soutenu dans notre entreprise. Nous citerons avec reconnaissance M. Hase, membre de l'Institut, dont le dépôt général de la guerre a si souvent mis à profit le savoir et l'obligeance, M. Eyriès, qui nous a facilité la connaissance des géographes allemands, et M. le colonel Lapie, dont les habiles prévisions sur la géographie ancienne sont presque toujours confirmées par nos découvertes sur les lieux.

La nécessité où nous nous sommes trouvé de renfermer dans une seule feuille la Morée et les Cyclades nous a fait adopter une très petite échelle, le 600,000[e], qui exclut les détails topographiques ; la carte est construite d'après la projection de Flamsteed, modifiée sur les parallèles et méridiens moyens de 37° 50 de latitude et du 21° de longitude. Le dessin du Péloponnèse résulte de la réduction de la carte en six feuilles ; les îles ont été empruntées à la carte de M. Lapie à laquelle nous avons fait quelques changemens d'après des documens de l'amirauté anglaise et d'après les levers de M. le Colonel Bory de Saint-Vincent.

On eût désiré que cette carte réunît à la fois les faits généraux de géographie physique et de géographie ancienne. Sous le point de vue de la géographie physique, nous n'avons pu qu'exprimer le plus nettement possible le système orographique de la Morée; on y trouvera peut être de la confusion, mais dans le nord de cette contrée les montagnes forment un cahos auquel nous avons dû laisser son caractère. Nous avons indiqué avec soin la position des gouffres et des sources-mères (*Kephalovrysi*), points de repère de l'hydrographie souterraine. Dans une contrée aussi fortement accidentée, les montagnes suffiront pour indiquer les lignes de partage des eaux et l'enceinte de ces bassins sans issues qui caractérisent le sol de la Grèce d'une manière si remarquable.

Sous le point de vue de la géographie ancienne, nous n'avons pas prétendu faire une carte systématique du Péloponnèse à une certaine époque, nous avons voulu présenter la statistique de ses ruines, telles qu'elles nous sont connues, en y appliquant les noms anciens qui nous ont paru les plus probables et les noms modernes sous lesquels on les désigne aujourd'hui. Nous n'inscrivons que les villes, forteresses et monumens dont les ruines ont été vues, ne voulant pas que l'on puisse confondre ce qui est positif avec ce qui ne serait que conjectural; les voyageurs verront ainsi quelles sont les lacunes à remplir et quels doivent être leurs points de départ pour des découvertes nouvelles.

Dans la dénomination des ruines et des lieux, nous nous accordons plus de latitude que dans la carte en six feuilles, mais nous marquons du signe du doute (?) toutes les désignations qui n'ont pour nous qu'une faible probabilité.

Nous adoptons l'orthographe latine pour tous les noms anciens et nous pensons que ce parti sera généralement approuvé. Quant à l'orthographe des noms modernes, c'est celle que nous avons suivie pour la carte en six feuilles d'après les conseils du savant helléniste M. Hase.

Sur la carte, des signes particuliers sont affectés aux ruines helléniques, romaines et du moyen-âge, et dans nos recherches nous distinguons, en outre, les constructions cyclopéennes ou pélasgiques des

constructions helléniques;[1] mais nous devons avouer qu'il nous a manqué souvent des renseignemens précis à cet égard sur les parties du Péloponnèse que nous n'avons pas visitées nous-mêmes, et qu'en outre une même localité renferme fort souvent des ruines de ces diverses époques.

Un tracé bien apparent indique les six grandes divisions de la presqu'île, et un tracé plus léger les divisions secondaires telles que Pausanias nous les a fait connaître. Quant aux divisions politiques modernes, nous avons cru pouvoir les omettre, mais en conservant avec soin les dénominations de régions ou *lieux dits* qui se rattachent toujours ou à l'histoire ou à la géographie physique, et souvent à l'une et à l'autre à la fois.

Près de chaque nom antique se lit, comme point de repère, le nom moderne du village le plus voisin ou celui du lieu lui-même. Au milieu de tant de noms anciens de rivières, on sera surpris d'en lire un aussi petit nombre appartenant à la géographie moderne; c'est qu'en effet tous ces torrents sont aujourd'hui sans nom et ne sont désignés que par les villages situés sur leurs bords.

1. Nous eussions désiré caractériser l'architecture des villes antiques en nous conformant dans tous les cas aux quatre types adoptés par MM. Petit-Radel et Dodwell; mais indépendamment de ce que l'imperfection de nos renseignemens s'y opposait fort souvent, il nous a semblé que le premier type ou l'architecture en blocs bruts et irréguliers ne caractérisait pas un style, mais appartenait à toutes les époques. Si on la trouve à Tirynthe et à Mycènes, c'est aussi celle que Thucydides et Pausanias indiquent fréquemment dans des constructions faites à la hâte avec des blocs bruts choisis à cet effet. ce qu'exprime la phrase technique τῶν λίθων λογάδων; c'est encore celle dont les Pyrgos de défense du Magne nous offrent aujourd'hui de beaux exemples. Au contraire, nous reconnaissons avec M. Petit-Radel un style et une époque dans les blocs irréguliers, mais taillés en polygones de formes variées, style qui exigeait beaucoup plus d'art que les constructions parallélipipédiques et à la règle droite. Quant aux troisième et quatrième styles qui consistent en assises horizontales irrégulières et assises régulières, nous les réunissons sous la dénomination de constructions helléniques, attendu qu'elles se lient par des passages insensibles, qu'il n'y a entre elles aucunes limites tranchées. Cependant nous aurons soin, dans un grand nombre de cas, de préciser davantage le genre de construction en le rapportant à des types connus, comme les remparts de Tirynthe, le monument appelé Midæ, Lepreum et enfin Messène, figurés dans l'ouvrage de la section d'architecture ou dans la collection de reliefs exécutés sous la direction de M. Petit-Radel.

Les échelles que nous avons fait graver sont, indépendamment de l'échelle métrique, les milles romains, les stades de 600 au 0° ou olympiques, et ceux de 700 qui nous paraissent les mesures les plus en usage chez les anciens pour la géographie de la Grèce.

Le plan du Mémoire que nous publions a été conçu d'après les idées qui ont présidé à l'exécution de la carte. Nous ne nous permettons, en général, de discussions critiques que sur l'évaluation des distances et nous nous contentons de renvoyer aux passages des écrivains sur lesquels nous fondons notre opinion.

Le premier but que nous ayons dû nous proposer dans nos recherches a été la connaissance des mesures itinéraires de Strabon, de Pausanias et de Scylax, les trois écrivains qui nous donnent le plus de lumières sur la topographie de la Grèce; nous n'avons pas dû chercher à déterminer *à priori* la valeur des divers stades, comme le fait Gosselin; mais, appuyé sur la connaissance exacte des contours du Péloponnèse et des distances entre un grand nombre de positions, nous avons essayé d'arriver par approximation à la valeur des stades employés par les anciens dans l'évaluation de ces mêmes distances.

C'est ainsi que nous avons reconnu que Strabon, dans la mesure de toutes les grandes distances, telles que les contours du Péloponnèse ou ses dimensions principales, fait réellement usage du stade de 700 au 0°, ce que Gosselin n'avait pu reconnaître faute d'une interprétation convenable de cet auteur et surtout, faute de bons documens topographiques: sur une somme de 8,400 stades formés des grandes dimensions géographiques du Péloponnèse, l'erreur se réduit à un 34° quand on les évalue en stades de 700 au 0° et nous pouvons ainsi offrir une belle confirmation de l'emploi de ce stade fictif dans les mesures *géographiques*.

Ce stade n'est pas d'ailleurs le seul dont Strabon fasse usage dans le Péloponnèse, les distances de ville à ville ou les mesures topographiques appartiennent en général au stade olympique, comme on peut s'en assurer par leur comparaison avec les nombres des tables de Peutinger.

Le topographe de la Grèce, Pausanias, ne donne que peu de grandes distances géographiques, mais beaucoup de petits intervalles

de ville à ville dont malheureusement la succession est souvent interrompue. Dodwell et quelques autres voyageurs ont cru à tort que Pausanias se servait en général d'un stade contenu 10 fois dans le mille romain ou 750 fois dans le dégré. D'Anville a cru pouvoir tirer la même conclusion de la distance d'Olympie à Sparte, mais les bases sur lesquelles il s'appuyait étaient fausses en ce qu'il ignorait la distance réelle entre ces deux positions et peut-être aussi parce que les nombres de la table Théodosienne ne se rapportent pas à cette distance.

On voit, au contraire, dans cette même table, source de documens si précieux, que 81 milles romains, somme de plusieurs distances toutes rigoureusement exactes d'après notre carte, correspondent à 650 stades de Pausanias, indice certain de l'emploi par ce dernier auteur du stade olympique, du moins sur les voies militaires. D'un autre côté on ne peut se dissimuler que ses distances itinéraires ont toutes les caractères d'une grande inexactitude; la longueur du stade déduit diminue en général dans les contrées montueuses et difficiles à parcourir, comme si les nombres de stades ne résultaient chez lui que d'une évaluation grossière du temps.

Le stade moyen de cet auteur, déduit de la comparaison de 3,020 stades, somme de plusieurs nombres donnés entre des points bien connus du Péloponnèse et 492,750 m., somme des distances correspondantes, est de 165 m.; ce qui pourrait faire croire à l'emploi du stade de 700 au 0° ou de 158^{m},8, tandis que cela ne provient principalement, selon nous, que de fausses évaluations des distances.

Si l'on observe, en effet, que la comparaison de distances itinéraires avec les distances prises au compas doit toujours laisser les premières en excès sur les dernières, quelque soin que l'on prenne de se rapprocher de la route la plus probable; que cet excès doit être d'autant plus grand que d'un côté le voyageur a parcouru un pays plus montueux et que de l'autre le géographe a pris ses distances sur une carte à plus petits points, on devra reconnaître que nos évaluations doivent être beaucoup trop faibles relativement à celles que nous donne Pausanias; par conséquent, le stade déduit par comparaison (165^{m}) doit être

beaucoup au-dessous de celui employé par ce voyageur, au lieu de le surpasser de $4^m,2$ comme cela aurait lieu s'il avait employé le stade de 700 au 0°. Si au contraire nous comparons ces 165^m au stade olympique, la différence en moins d'un huitième est précisément la correction que, suivant d'Anville, on doit appliquer aux distances prises en pays de montagnes. Quoiqu'il en soit, si on commettait une erreur théorique en attribuant à Pausanias l'emploi général du stade de 700 au 0° on s'écarterait peu de la vérité dans les recherches graphiques. Nous devons ajouter encore que dans un seul cas l'emploi du stade de 700 au 0° dans Pausanias nous paraît avoir quelques probabilités; il s'agit de la distance de 660 stades d'une colonne à Olympie à une colonne dans Sparte, distance que d'Anville attribue par erreur au stade de 10 au mille.

Quant à Scylax, abstraction faite des erreurs dont un grand nombre appartiennent évidemment à ses copistes, le stade olympique est celui qui s'adapte avec le plus d'exactitude aux mesures qu'il nous a données des côtes de la Grèce.

L'appréciation de la valeur relative des documens fournis par les différens écrivains de l'antiquité était encore un préliminaire indispensable à nos recherches. Une grande partie des erreurs des géographes, dans ces derniers siècles, provient de ce qu'ils ont attribué une même valeur à des témoignages d'inégale autorité; tout en cherchant à nous préserver de cette cause d'erreur, nous n'avons négligé aucun document. Aux premiers rangs des auteurs que nous avons consultés, nous citerons d'abord Pausanias, le plus véridique et le plus consciencieux des voyageurs, puis Polybe qui seul décrit les lieux en topographe, Hérodote, Thucydides et Xénophon. Il n'est pas de sources où l'on croirait pouvoir puiser des renseignemens plus multipliés et plus précis que dans les deux historiens de la guerre du Péloponnèse, et c'est avec surprise que l'on se voit désabusé par leur étude. Leur silence ou leur obscurité s'explique par le cercle étroit des lecteurs auxquels ils s'adressaient et qui tous connaissaient comme eux-mêmes le théâtre de ces événemens. Il n'en est déjà plus ainsi d'Hérodote qui écrivait à la fois pour l'Asie et pour la Grèce; éloigné

de cette dernière contrée, il sentait davantage la nécessité de la décrire, et si ses descriptions géographiques sont rares, elles sont toujours précises et sans obscurité ; de même Polybe qui n'écrivait plus seulement pour les petites républiques de la Grèce, mais qui placé sur un théâtre plus élevé ambitionnait autant les suffrages de Rome que ceux d'Athènes et appréciait en outre, sous le rapport militaire, toute l'importance de la topographie, nous a laissé, particulièrement sur l'Elide et l'Achaïe, des matériaux du plus grand prix.

Nous citerons encore Plutarque, Diodore et les historiens latins dont nous ne pouvons attendre la même exactitude ; parmi les géographes, Strabon, qui malheureusement, dans la description du Péloponnèse, n'est souvent que le commentateur sans critique de la géographie homérique ; l'abrégé méthodique de Pomponius Mela ; le périple de Scylax, le plus ancien des portulans, ouvrage qui nous semble avoir été fait avec méthode et exactitude, et enfin les compilations de Pline, de Solin et les tables de Ptolémée.

Parmi les poëtes, nous devons mentionner Stace qui, sans doute, visita la Grèce avant d'écrire sa Thébaïde, et caractérise les lieux à la manière d'Homère, par une épithète géographique toujours juste.

Nous avons dû chercher avant tout à nous bien pénétrer du but et de la méthode de Pausanias, travail sans lequel il serait impossible de l'interpréter d'une manière exacte. La description géographique de la Grèce n'était pour lui qu'un objet secondaire ; on le croirait dirigé par la pensée philosophique de recueillir et de léguer à la postérité les traditions historiques et religieuses de la Grèce au moment où elles allaient disparaître; il en résulte que s'il décrit avec le plus grand soin les monumens, il n'attache qu'une faible importance aux lieux. On chercherait envain dans ses écrits la description pittoresque d'un de ces sites remarquables que la Grèce lui offrait à chaque instant. Pas un mot, pas une épithète n'annonce l'intention de peindre, défaut qui, au reste, lui est commun avec toute l'antiquité et que nous concevons difficilement, aujourd'hui où dans nos écrits tout est peinture; cette observation était nécessaire pour comprendre comment les sites les plus remarquables, montagnes,

fleuves, forêts sont passés sous silence sur la route qu'il a suivie, tandis qu'il nomme un ruisseau, une colline ou un arbre auxquels se rattachent quelques traditions ou quelques mythes.

Si un voyageur, en ne décrivant que ce qu'il a vu, pouvait être trop consciencieux, Pausanias mériterait ce reproche; il ne rend compte que des objets qu'il rencontre dans sa route. Les villes où ses itinéraires ne l'ont pas conduit, sont omises ou ne sont nommées qu'accidentellement, rigorisme qui nous a sans doute privés d'une foule de renseignemens précieux, mais dont quelques-uns de nos voyageurs modernes se sont trop écartés.

L'ordre que notre auteur suit dans sa description, ordre dans lequel il persiste, *parce qu'il le trouve très-bon,* consiste à rappeler d'abord toutes les origines relatives à la province et à indiquer légèrement les peuples avec lesquels elle confine. Il décrit la capitale et son territoire, ne s'occupant d'ailleurs que des monumens et surtout des monumens religieux; il rayonne ensuite de ce centre vers les extrémités de la province, et s'arrêtant à la limite qu'il ne vous indique souvent qu'en signalant des *Hermès* il passe brusquement à un autre rayon sans vous en dire le motif. Dans la description de la province voisine, après les origines qui appartiennent à son ensemble, il reprend les routes décrites précédemment, là où il les a laissées, ou plutôt, ce qu'il est important de considérer, au premier objet remarquable situé sur leur prolongation; delà naissent de fréquentes lacunes dans les distances d'une contrée à une autre. Dans les provinces subdivisées en plusieurs petits états indépendans, comme l'Arcadie, il se transporte successivement aux différens centres et rayonne jusqu'à leurs frontières, d'où résultent des lacunes encore plus fréquentes. C'est ainsi que nous n'avons pas les distances totales de Tegée à Mantinée, de cette ville à Methydrium, de Mégalopolis à Messène, etc.

Parmi les écrivains de la renaissance, Dominicus Niger est le seul qui nous paraisse avoir eu des connaissances positives sur l'intérieur du Péloponnèse; beaucoup plus tard Mélétius n'eut aucune idée de sa topographie, quoiqu'il fut archevêque d'Athènes.

Parmi les sources modernes où nous avons puisé nous citerons les

manuscrits de Fourmont, mélange extraordinaire d'observations et de descriptions exactes et d'erreurs grossières, qui font voir, à n'en pouvoir douter, que leur rédaction était tombée entre les mains d'un ignorant et, on doit le dire, d'un imposteur. Spon et Wheler, voyageurs consciencieux; Chandler, souvent leur copiste et dont nous ne saurions faire le même éloge; le savant et véridique Dodwell; Gell, de l'imagination duquel il faut quelquefois se défier; et enfin M. Pouqueville, qui joint à ses nombreuses recherches celles de tous ses devanciers, mais qui malheureusement, suivant Mannert, répand tant de fleurs sur sa route qu'il est quelquefois difficile d'en reconnaître la trace. [1]

DIMENSIONS GÉNÉRALES DU PÉLOPONNÈSE.

Les anciens ne nous font pas connaître la superficie de la presqu'île; nous l'évaluons à 216 myriamètres carrés ou, à peu près, à la surface de trois de nos départemens moyens. A l'exception des latitudes et longitudes de Ptolémée si erronées par elles-mêmes et par les fautes des copistes, nous ne possédons d'autres positions mathématiques que celle du cap Tænare, que l'on peut déduire d'une manière approximative de diverses données de Strabon; sa longitude 4500 stades à l'est du cap Pachynum, est en erreur de 25' environ et la latitude est beaucoup plus fautive, en supposant, comme on doit le faire, l'emploi d'un stade contenu 700 fois dans le dégré.

Plusieurs auteurs ont donné le circuit de la Péninsule. Pline,[2] d'après Isidore de Charax, l'évalue à 563 milles, nombre qui doit être considéré comme représentant 4,504 stades; suivant Agathémère,[3] il serait de

[1] Géographie des Grecs et Romains. tom. VIII, p. 5.
[2] Lib. IV, cap. 5.
[3] Agathem., lib. I, cap. 5.

4,000 stades par le chemin le plus court, et de 8,627 en suivant toutes les sinuosités des golfes. Le périple de Scylax nous donne tout le développement du littoral évalué soit en stades soit en journées de navigation, mais plusieurs des nombres sont évidemment altérés. Enfin, » le circuit du Péloponnèse, dit Strabon,[1] est suivant Polybe de » 4,000 stades sans suivre les sinuosités des golfes, et de 4,400 stades » suivant Artémidore; mais si l'on suit les golfes il est de plus de » 5,600 stades. »

C'est à l'examen des distances de ce dernier auteur que nous allons nous arrêter, dans le but de démontrer l'exactitude de ses nombres et en même temps le mauvais emploi qu'il en fait, ainsi que les fausses interprétations auxquelles, suivant nous, ils ont donné lieu.

Il est à remarquer d'abord que le contour de la Péninsule évalué à 5,600 stades, est donné plus loin en cinq distances partielles dont la somme fait 5,470 stades, et que la différence 130 stades est assez exactement l'erreur commise dans l'évaluation du contour du golfe de Laconie; nous pouvons d'après cela regarder les autres nombres comme nous étant parvenus inaltérés.

Le circuit du Péloponnèse en suivant les sinuosités des golfes est d'environ 8° 19', et il est très-remarquable que le nombre 5,600 stades dont Strabon ne cite pas l'auteur, comme il l'a fait pour les précédens, soit précisément 8° de 700 stades au 0°, en sorte que l'on peut penser que ce nombre 5,600 résulte d'une évaluation en dégrés, avec omission des minutes comme l'indique cette expression : plus de 5,600 stades.

« Après ces lieux vient l'Araxus, cap de l'Élide, à 1,000 stades de l'isthme. »[2]

La distance réelle est de 1° 21' qui, évalué en stades en raison de 700 au 0°, donnent 945 stades ou une erreur de 55 stades qui peut provenir de l'emploi d'un nombre rond.

« Tout le tour des côtes de l'Élide, sans compter les sinuosités des

[1] Strab. VIII. C. 2.
[2] Strab. VIII, C. 8.

» golfes, est de 1,200 stades.[1]» Ce passage montre bien avec quelle inattention notre auteur écrivit la description du Péloponnèse. On peut, en effet, d'après lui-même, voir dans trois combinaisons différentes qu'il ne donnait que 740 à 800 stades à la côte de l'Élide, du cap Araxus à la Néda. Ce nombre de 1,200 ne peut donc s'appliquer à l'Élide; c'est la longueur de la côte occidentale comprenant l'Élide et une partie de la Messénie qu'il nous donne sans le savoir, comme il nous a donné dans le passage précédent la longueur de la côte septentrionale qui comprenait la Corinthie, la Sicyonie et l'Achaïe.

On trouve, en effet, que 1° 45′ distance du cap Araxus au cap Acritas font 1,225 stades, ou à 25 stades près le nombre rond de Strabon.[2]

« Le tour entier des côtes de la Messénie est d'environ 800 stades en y » comprenant les enfoncemens des golfes. »[3]

Pour interpréter ce passage on doit remarquer qu'il ne peut être question des côtes de la Messénie puisque, d'un côté, les 1,200 stades nous ont conduit jusqu'au cap Acritas, et que d'un autre côté l'auteur poursuivant, dans le chapitre cinquième le contour du Péloponnèse ne commence pas à la limite de la Messénie (près de Leuctrum), mais au cap Tænare; c'est donc encore à une division physique et non politique que se rapportait le nombre 800 dont Strabon a détourné l'application.

Le contour du golfe est, en effet, de 67′ environ qui, réduites en stades, donnent 811, résultat d'une grande exactitude.

« Du cap Tænarum, au levant jusqu'au cap Malea, en comprenant les » enfoncemens des golfes, on compte 670 stades. »[4]

Ici, le nombre dont l'application n'est pas douteuse est trop faible; on

[1] Strab. VIII, C. 3.

[2] Gosselin, pour trouver les 1,200 stades de Strabon sur les côtes de l'Elide, emploie la carte de d'Anville qui lui donne 1000 stades olympiques et finit par conclure qu'il faudrait se servir du stade de 833 $\frac{1}{3}$ au 0°. Nous ne relevons cette interprétation forcée du savant traducteur de Strabon que dans l'intention de montrer qu'il a partagé l'erreur très-générale d'apprécier les distances des anciens d'après des cartes modernes qui n'avaient souvent pas d'autres bases, en sorte qu'il tournait dans un cercle vicieux.

[3] Strabon VIII, C. 4, p. 510.

[4] Strabon VIII, C. 5, p. 208.

trouve, en effet, plus de 70′ au circuit du golfe ou plus de 816 stades.[1] Quoiqu'il en soit de notre interprétation, il est remarquable que cette erreur sur l'étendue du golfe se soit maintenue sur l'autorité de Strabon et malgré celle de Pline dans toutes les cartes de la Grèce jusqu'au retour de l'expédition de Morée.

« Depuis ce dernier endroit, le port Schœnus, jusqu'au cap Malea, on » compte environ 1,800 stades. »[2]

Cet intervalle, en prenant la route de la navigation la plus directe, est de 101′ $\frac{1}{2}$, et il est évident que ce n'est pas ainsi que Strabon l'a entendu; mais, en suivant tous les contours du golfe on trouve 2° 35′ qui, réduits en stades de 700 au 0°, donnent 1,808 stades, résultat d'une précision admirable.[3]

On voit, d'après ce qui précède, avec quelle exactitude on peut suivre les contours du Péloponnèse dans Strabon, en ne faisant usage que du stade dont il nous indique lui-même l'emploi, du moins dans la mesure des grandes distances géographiques.

Le passage suivant, dans lequel ce géographe fait connaître les grandes dimensions du Péloponnèse du nord au sud et de l'est à l'ouest, achèvera de démontrer que le stade fictif de 700 au 0° fut employé par Strabon quoiqu'il ne fut sans doute point une mesure itinéraire.

« Le Péloponnèse est à peu près aussi long que large, d'environ » 1,400 stades de l'occident à l'orient, depuis le cap Chélonatès, par » Olympie et le territoire de Mégalopolis, jusqu'à l'isthme, et du midi » au septentrion depuis le cap Malea jusqu'à Ægium en traversant » l'Arcadie. »[4]

[1] Nous avons déjà dit que la somme des distances partielles était inférieure au nombre total donné par Strabon de 130 stades. En ajoutant ce nombre au chiffre 670 qu'on lit aujourd'hui, nous avons 800 stades qui ne diffèrent que de 16 à 20 stades de la distance réelle.

[2] Strabon, VIII, C. 6, p. 225.

[3] Gosselin fait voir l'accord de cette distance avec la carte de d'Anville, mais pour trouver cet accord, il doit renoncer au stade de 700 au 0° et prendre le stade olympique; ce qui prouve seulement que d'Anville avait construit sa carte d'après Strabon, en croyant son stade de 600 au 0°.

[4] Strabon, VIII, C. 2, p. 139.

Le chiffre de 1,400 stades nous indique encore ici 2° de 700 stades, nombre rond auquel l'auteur où puisait Strabon évaluait les deux dimensions du Péloponnèse.

La distance du cap Malée à Ægium est, en effet, de 2° 1', et il est à remarquer que c'est en même temps celle du cap Tænare à Drépanum, les deux points extrêmes de la Morée dans le sens des latitudes. Quant à la distance dans la direction de l'est à l'ouest, Strabon, qui n'avait que les idées les plus imparfaites sur la géographie du Péloponnèse, l'applique d'une manière toute fautive; Gosselin l'a fait remarquer, mais, faute de cartes exactes, il ne put s'apercevoir que ce nombre avait toute l'exactitude du précédent. Les 1,400 stades dans cette direction n'excèdent, en effet, que de 2' ou 23 stades la largeur du Péloponnèse, mais il faut la compter du cap Chélonatès au promontoire Scyllæum et non à l'isthme, altération du texte de Strabon ou de quelque auteur plus ancien. Cette correction du textegrec est en outre appuyée par Strabon lui-même qui, en disant, *par Olympie et le territoire de Mégalopolis*, indique bien la direction du Scyllæum et non celle de l'isthme.

C'est en combinant ces diverses distances, dont la somme s'élève à 8,400 stades formée par plusieurs multiples exacts de 700, et les comparant avec les mesures prises sur notre carte, que nous avons pu reconnaître que l'erreur de Strabon se réduisait au trente-cinquième, en moins, de la distance totale et provenait en grande partie de ce qu'il avait négligé vingt et quelques minutes pour donner des comptes ronds, tandis que si les mêmes distances étaient évaluées en stades olympiques l'erreur serait de près d'un sixième.

L'examen du contour du Péloponnèse par les plus courtes distances nous conduit à un résultat analogue. Le périmètre de cette péninsule est exactement de 358' ou d'environ 6°, et ce nombre évalué en stades de 700 au degré donne 4,200 stades, valeur moyenne, entre les 4,000 stades de Polybe et les 4,400 d'Artémidore. L'erreur, en plus ou en moins, n'est alors que de 17'; si, au contraire, on regardait ces stades comme contenus 600 fois dans le degré, l'erreur serait de 40' dans la première évaluation et 1° 20' dans la seconde.

ACHAIA (ἡ Ἀχαΐα).

Nous réunissons dans un même chapitre les faits relatifs à l'Achaïe proprement dite, à la Sicyonie, à la Phliasie et à la Corinthie. Cette division, qui appartient à Pomponius Méla et à plusieurs géographes anciens et modernes, a le double avantage de concorder avec la géographie physique en embrassant la plus grande partie du versant septentrional de la Morée, et avec l'histoire en groupant toutes les contrées qui se montrent unies dans la grande époque de la ligue achéenne. Nous devons reconnaître, cependant, que les deux divisions politiques connues dans l'antiquité sous le nom d'Achaïe furent : l'une, l'ancienne Ægialée, *Achaïa propria;* l'autre, la province romaine formée de toute la Grèce méridionale.

Nous mettrons la Table théodosienne au premier rang des documens géographiques sur cette partie du Péloponnèse; elle nous indique une voie militaire s'étendant de Mégare à Dymé par *Corinthus*, *Sicyon*, *Ægira*, *Ægium* et *Patræ*. Si nous nous bornons à la distance comprise entre Corinthe et Patras, nous trouvons les 85 milles romains que Pline assigne à cette même distance; mais il est à remarquer que la Table n'arrive à ce résultat que par une erreur compensée, observation qui si elle n'avait échappé au savant Mannert, l'eût empêché d'attribuer à Sicyon une position erronée.

La somme des deux distances de Mégare à l'isthme et de ce point à Corinthe (VIII M.) répond parfaitement à la distance vraie, qui du centre des ruines de Mégare au centre des ruines de Corinthe est de 45,500 mètres; l'erreur serait de 500 mètres au plus et on doit l'attribuer à l'incertitude des points de départ et d'arrivée. La Table nous donne ensuite les distances de Corinthe, d'un côté à Cenchrées (*Cencris*) VII et de l'autre à Lechæum (*Letin*) III. La première est parfaitement exacte et si on la compare aux 70 stades de Strabon, elle semble indiquer l'emploi du stade de 10 au mille.

La distance suivante, *Letin* à *Sicyon* XX, est évidemment erronée,

mais la correction est facile, c'est le changement d'un X en II; XII milles conduisent, en effet, de Lechæum, dont le port est encore très-visible, au théâtre dans la partie supérieure des ruines de Vasilika; cependant il faut pour que ce nombre ne soit pas trop fort, suivre non la ligne droite mais la courbure que fait la route actuelle. Les preuves archéologiques et historiques, le témoignage des ruines si remarquables de Vasilika ne permettent pas de transporter Sicyon sur la seule autorité d'un chiffre de Peutinger à 8 milles romains plus à l'ouest, comme a cru devoir le faire le savant géographe allemand que nous avons cité.

La distance suivante *Sicyon-Ægira*, XXV, ou 36,800 mètres,[1] nous conduit aux ruines d'une ville considérable, éloignée de 36,500 à 37,000 mètres de Vasilika; accord d'une grande exactitude, qui en confirmant la position de Sicyon, détermine celle d'Ægira.

La Table donne ensuite *Ægira-Ægium*, XII. Or des preuves nombreuses et de diverses natures fixent *Ægium* à Vostitza dont la distance aux ruines d'*Ægira* est de 28,500 mètres ou de XX m. romains. Nous trouvons donc ici la compensation exacte de l'erreur précédente, née de la même erreur graphique.

La distance suivante va confirmer de la manière la plus précise l'identité de position d'*Ægium* et de Vostitza. Nous lisons *Patras-Ægium*, XXV; la distance en mètres est en effet de 36,900 à 37,000 ou 25 m. romains; de son côté, Pausanias l'*estime* à 196 stades, valeur qui ne diffère de la précédente que de 4 stades olympiques.

Patras-Dyme, XV. Cette distance nous paraît très remarquable, pour l'appréciation de la table de Peutinger, en ce qu'elle est d'accord avec les 120 stades que lui attribuent à la fois Strabon et Pausanias, et qu'elle est néanmoins fautive; en effet, la position de Dyme est déterminée par Strabon [2] et Pausanias; le premier la place à 60 stades du cap *Araxus* et à 40 stades de l'embouchure du *Pirus*, et Pausanias[3] répète la seconde distance. Déterminée ainsi par ses distances à deux points non

[1] Nous adoptons 1472m,6 pour la valeur du mille romain.
[2] Strab. VIII. C. 3. p. 147 et C. 8, p. 274.
[3] Paus. Ach. C. 18.

méconnaissables et en outre par les ruines que Dodwell et M. le capitaine Peytier ont vues à l'est de Karavostasi, Dyme était réellement éloignée de Patras de XVIII à XIX milles romains au lieu de XV. Ce dernier nombre résulte très-probablement de quelque périple ou mesure nautique, car il représente la plus courte distanceentre ces deux villes prise à travers le golfe, distance qui aura été attribuée par les géographes postérieurs à la route de terre. Ne pourrait-on pas être porté à croire, d'après ce fait et la compensation des erreurs remarquée précédemment sur la distance totale de Patras à Corinthe, compensation qui semble avoir pour but de se mettre d'accord avec les 85 milles de Pline, que la Table de Peutinger a été rédigée en partie, ou du moins corrigée postérieurement, à l'aide de compilations? nous en verrons plus tard de nouvelles preuves.

Pausanias et Strabon nous donnent, en outre, beaucoup de distances partielles sur les côtes de l'Achaïe, distances qui vont nous servir à fixer la position de plusieurs villes. Les nombres du premier s'étendent sans interruption depuis Dyme jusqu'au port des Aristonautæ et leur somme fait 612 stades. Si l'on y ajoute, d'après Strabon, 60 stades pour la distance du cap Araxus à Dyme, l'on a 672 stades qui ne diffèrent que de 28 stades de la longueur totale de l'Achaïe, évaluée à 700 stades par Scylax. Nous pouvons même, dès à présent, dire que cette discordance n'est qu'apparente et qu'elle résulte d'une omission de 30 stades faite par Pausanias dans la distance d'Ægium à Ægira, ensorte que les deux auteurs sont d'accord dans toute l'étendue des côtes de l'Achaïe sur une longueur de 700 stades.

ACHAIA.

Limites. — Les anciens comme les modernes s'attachaient à prendre pour limites les lignes de partage des eaux, mais ils les abandonnaient lorsque les régions physiques déterminées par les grands accidens du terrain formaient des limites plus naturelles. L'Achaïe nous en offrira des preuves dans la position de ses frontières méridionales. Du côté

de l'Elide, les limites de l'Achaïe s'étendirent successivement de l'embouchure du Pirus, où nous les trouvons dans les temps les plus reculés, jusqu'au Larissus. Avant l'expulsion des Ioniens par les Achéens, le dos peu prononcé qui s'étend du mont Movri, partie du Scollis, au cap Araxus, formait déjà la limite entre l'Élide et l'Achaïe ; plus tard elle fut portée au Larissus où elle est restée jusqu'à nos jours : cette rivière sous le nom de Mana sépare encore aujourd'hui le territoire éléen de Gastouni de l'éparchie de Patras.

L'Achaïe, dès la plus haute antiquité, se forma non pas de la totalité du versant septentrional de la presqu'île, mais principalement, comme son nom primitif *Ægialia* (Αἰγιαλία) l'indique, de la partie littorale. La région montueuse située vers la naissance des gorges de l'Achaïe appartenait bien plus naturellement aux pasteurs autocthones de l'Arcadie qu'aux navigateurs et cultivateurs de l'Ægialia.

Le Larissus conduisait au sommet du mont Movri, dépendance du Scollis, possédé en partie par les Achéens, en partie par les Eléens. Au-delà, les faîtes de l'Erymanthe séparaient les territoires achéens de Leontium et de Tritæa de celui de Psophis ; plus loin, les limites abandonnaient les lignes de partage des eaux et l'Arcadie s'avançant sur le versant septentrional embrassait le petit bassin de Cynætha, que nous croyons Kalavryta, ainsi que le territoire de Nonacris, région située vers les sources de Crathis, et nommée aujourd'hui Kloukinès. L'Achaïe s'arrêtait là où commençaient les hautes montagnes et où les gorges devenaient à peu près impraticables.

Les limites de l'Achaïe, entre Ægira et Pheneos, étaient fixées au temple de Diane Pironia, sur le mont Crathis, et plus à l'est, au col Porinas, situé au pied du mont Chelydorea, nommé de nos jours le Mavronoros; cette montagne n'appartenait même pas en totalité à l'Achaïe dont la largeur se trouvait ici réduite à moins d'un myriamètre. C'est ainsi qu'aujourd'hui le canton arcadien de Kalavryta enlève, en suivant à peu près les mêmes limites, une portion du versant septentrional aux cantons littoraux de Vostitza et de Corinthe.

Le territoire de Pellène terminait l'Achaïe proprement dite, et avait pour limites du côté de l'Arcadie le mont Chelydorea et le mont

Cyllène, dont le versant méridional appartenait à la Stymphalie; le fleuve Sys séparait Pellène de Sicyon.

L'Achaïe, ainsi limitée, n'avait pour surface que 21 myriamètres dont trois seulement étaient susceptibles d'être cultivés par la charrue. Cependant elle renferma, dès les temps les plus anciens, douze villes principales avec leurs territoires distincts, et plusieurs autres moins importantes.

La division de l'Ægialée en douze cités ou cantons remonte à une époque très-reculée; elle existait lors de la conquête par les Ioniens,[1] ou fut établie par eux. Les Achéens, après l'expulsion des Ioniens, conservèrent la division qu'ils trouvèrent établie. Les différens historiens varient sur les noms de ces douze cités. Suivant Hérodote,[2] les Achéens s'établirent dans les douze villes de Pellène, Ægira, Ægæ, Bura, Hélice, Ægium, Rhypes, Patræ, Pharæ, Olénus, Dyme, Tritæa; on voit que cet écrivain suit l'ordre géographique. Pausanias ne nomme pas Patræ dans les douze villes habitées par les Ioniens, parce que, suivant lui, cette ville n'avait été fondée que plus tard par Agénor, l'un des conquérans achéens; il ajoute Cerynæa pour compléter le nombre douze. Polybe[3] nous montre également l'existence de la confédération des douze villes, qu'il nomme non dans un ordre géographique, mais dans l'ordre chronologique de leur accession à la ligue achéenne. Ces villes sont les mêmes que dans Pausanias, à cela près qu'il remplace Rhypes par Leontium, et qu'il note Olénus et Hélice comme détruites par un tremblement de terre peu de temps avant la bataille de Leuctres; cette erreur relativement à Olénus vient peut-être de ce que cette ville avait refusé de faire partie de la ligue achéenne, comme nous l'apprend Strabon.

Nous allons identifier aux positions modernes les principaux lieux de l'Achaïe cités par les anciens, en nous dirigeant de l'ouest à l'est pour suivre la marche de Pausanias.

Le promontoire *Araxus* (Ἄραξος ἄκρα) n'est pas le cap Papa, comme

[1] Strab. VIII, c. 8 et Paus., Ach. c. 6.
[2] Hérod. I. § 145.
[3] Polyb. II. § 41.

on le croit généralement, mais le cap Kalogria, plus occidental et plns proéminant. Non loin de là, vers le sud, est le château fort désigné par Polybe sous le nom de *Tichos*[1] (τὸ Τεῖχος); on le reconnait à une enceinte cyclopéenne située sur un rocher escarpé à l'extrémité sud-est du mont Mavro-Vouno; il a été vu par Dodwell et par M. le capitaine Peytier.

Larissus (ὁ Λάρισος dans Strabon et Pausanias; *Larissus* dans les anciennes éditions de Tite-Live, 27, 31) est la rivière Mana qui prend sa source au mont Movri.

Dyme (ἡ Δύμη). Cette ville aurait été sans port, suivant Strabon, mais on voit dans Thucydide[2], Tite-Live[3] et Ptolémée qu'elle était peu éloignée de la mer et qu'elle devait avoir un port que nous plaçons à la douane de Karavostasi. On reconnait Dyme aux ruines d'ailleurs peu apparentes situées à l'est de la chapelle Hagios Konstantinos. Cette position convient avec une grande précision aux distances données par Strabon, 60 stades du cap Araxus et 40 stades de l'embouchure du Pirus, points de départ sur lesquels on ne peut avoir d'incertitude. La distance à Patras XV milles (Peutinger) ou 120 stades (Pausanias et Strabon) ne convient, comme nous l'avons dit, qu'à la distance rectiligne à travers le golfe: la distance par terre étant réellement de 18 à 19 milles. L'éloignement de cette ville du fleuve Larissus (400 stades suivant Pausanias) doit être remplacé par 40 stades.

Olénus (ἡ Ὤλενος).[4] Ses ruines se voient à la rive gauche de l'embouchure de la Kamenitsa, l'ancien Pirus, près du village de Kato-Achaïa; l'Acropole occupait une petite colline arrondie, à 8 minutes au sud du village, et d'après M. Virlet, les ruines de la ville descendent jusqu'au bord de la rivière. C'est aussi *la roche Olenia* d'Hésiode, *située au bord du large Pirus*, ainsi que celle d'Homère, quoi qu'en dise Strabon[5]. M. Pouqueville a lu le nom de Pharæ sur une inscription

[1] Polyb., IV, §59.
[2] Lib. II, § 76.
[3] Lib. XXVII, c. 31.
[4] Hérod., I, p. 145. Paus. Ach., c. 18.
[5] VIII, p. 592.

trouvée à Kato-Achaïa; ce fait ne peut détruire toutes les preuves géographiques qui y placent Olenus et en écartent Pharæ.

Mélas, fluv. (ὁ Μέλας), ou *Pirus* (ὁ Πεῖρος), est sans aucun doute la Kamenitsa, le plus grand des torrens de l'Achaïe; il reçoit un grand nombre d'affluens, parmi lesquels Strabon nomme le Caucon et le Teutheas. Le nom moderne Kamenitsa est celui d'un village situé sur la rive droite du torrent, à 4,500 mètres d'Olenus, à laquelle, suivant Coronelli, il aurait succédé dans le titre de l'évêché; n'est-ce pas plutôt au village de Kalandritsa que ce dernier fait doit s'appliquer? La distance de 80 stades donnée par Pausanias entre Patras et le Pirus est rapportée par cet auteur à l'embouchure, tandis qu'elle nous semble relative au lieu où le fleuve était coupé par la route de Pharæ. Toute cette partie de l'Achaïe, dans une géographie homérique, appartiendrait à l'Élide.

Pharæ (αἱ Φαραί). La position de cette ville est déterminée par Pausanias, au moyen de sa distance à la mer, 70 stades[1], et de sa situation près du Pirus. Quant aux 150 stades de distance de Pharæ à Patræ, du même auteur, on doit y voir une erreur graphique, ou plutôt l'addition des 80 stades qu'il compte de *Patræ* à l'embouchure du *Pirus* aux 70 stades le long de son cours, route qu'il paraît avoir suivie. M. Peytier a vu des ruines très-étendues, mais sans rien de monumental, près du village de Prévétos, à 5 ou 600 mètres de la rive gauche de la Kamenitsa, et à 17,000 mètres ou 94 stades seulement de Patras. Ces ruines doivent appartenir à Pharæ, qui se serait ainsi trouvée sur une route indiquée par Polybe[2], comme conduisant directement de Patræ à Olympia.

Tritæa (ἡ Τρίταια), à 120 stades de Pharæ[3]. Deux acropoles avec ruines de villes, vues par M. Peytier et situées l'une et l'autre à 18 kilomètres de Pharæ (Prévétos), conviennent également à cette position; l'une est au lieu dit Hagios Andréas, près Gouzoumistra, sur

[1] Ach. C. 22.
[2] Polyb. IV, §. 77.
[3] Paus., loco laud.

la route de Patræ à Clitor et à Pheneos; l'autre nommée Kastritsi, près des sources du Sélinus et du Pirus, sur la route de Pharæ aux mêmes villes. Ce n'est que sur de faibles probabilités que nous plaçons Tritæa au premier lieu, et Leontium, qui ne nous est connu que par Polybe, au second.[1] Cependant, si l'on admettait que ce Leontium n'est autre chose que le Leuctrum de Strabon, place dépendante de Rhypes, l'inverse serait alors plus probable.

Le mont *Panachaïcus* de Polybe[2] est le mont Voïdia, énorme massif de 1,900 mètres de hauteur qui s'avance vers le golfe, s'interposant entre les parties orientales et occidentales de l'Achaïe. C'est peut-être aussi le mont Scioëssa de Pline,[3] montagne, suivant lui, la plus renommée de l'Achaïe.

Le *Glaucus* (ὁ Γλαῦκος) se reconnaît dans la jolie rivière Lavka, dont l'embouchure est à 5 kilomètres de Patras.

Patræ (αἱ Πάτραι). On voit encore la trace des longs murs qui unirent Patræ au port situé à l'occident de la ville actuelle et près la chapelle Saint-André. Ce port était artificiel; il ne reste qu'un petit nombre des grands blocs de pierre qui l'entouraient, la plupart ayant été employés récemment dans la construction du môle. La citadelle était construite sur le versant oriental du Skato-Vouni, dans l'emplacement de la citadelle moderne construite par Guillaume de Ville-Hardouin. C'est entre ces deux points extrêmes que l'on doit prendre l'origine des mesures itinéraires. M. Blouet n'a vu en général dans cette ville que des ruines romaines, ou plus récentes encore.

Milichus fluv. (ὁ Μείλιχος). Nous pensons avec Wheler que c'est le torrent du village de Voundeli à 2 kilom. à l'est de Patras. L'opinion de Dodwell, qui croit reconnaître le Milichus dans les eaux de sources amenées du revers occidental de la montagne par un aqueduc romain et nommées aujourd'hui Melkhoukia, nous paraît inadmissible : Pausanias

[1] Polyb., II, §. 41, V, p. 94.
[2] Polyb., V, §. 30.
[3] Plin. IV, §. 5.

ne se serait pas servi du mot ποταμός mais de ceux de κρήνη ou de ὕδωρ comme il le fait en pareil cas, et d'ailleurs il indique d'une manière évidente que la position du fleuve et celle du temple de Diane *Triclaria* étaient en dehors de la ville sur la route d'Ægium.[1]

Charadrus, torrent de Velvitsi. *Argyra* (ἡ Ἀργυρα), petite ville et fontaine; M. le capitaine Vaudrimey a vu, à 1,200 mètres au sud du château de Morée, des ruines, entre autres celles d'un arc de triomphe ou d'une porte monumentale qui conviennent à cette position. Les eaux de la fontaine Argyra, qui sortent au pied des montagnes et se jettent à la mer à l'est de ces ruines, ont été remarquées par Spon et plusieurs autres voyageurs modernes.

Rhium, prom. (τὸ Ῥίον ἄκρα), aujourd'hui Castelli ou château de Morée. Strabon et Ptolémée confondent ce promontoire avec Drepanum; d'après leurs autorités, plusieurs géographes de la renaissance et Mannert parmi les modernes commettent la même méprise. Nous aurons occasion de signaler quelques erreurs semblables, qui toutes proviennent de ce que l'on a préféré les compilations des géographes anciens au travail original de Pausanias. On a cru pouvoir conclure d'un passage de Tite-Live[2] qu'il existait une ville de Rhium sur le promontoire; il nous paraît, au contraire, qu'Argyra était le lieu habité le plus voisin.

Selemnus, fluv. (ὁ Σέλεμνος). C'est le torrent de Castritsa qui débouche dans la plaine près et à l'est des sources d'Argyra.

Panhormus portus (ὁ Πάνορμος).[3] La topographie du rivage ne permet pas de le placer ailleurs qu'au port désigné par M. Pouqueville sous le nom moderne de Téké; cependant on doit observer que la distance au promontoire Rhium excède de 10 stades le nombre donné par le topographe grec.

Drepanum, prom. (τὸ Δρέπανον). Pausanias,[4] dans sa route par terre

[1] Paus., Ach. C. 1.
[2] Tit.Liv., XXVII, 30.
[3] Thucyd., VII, §. 86. Polyb. V, § 102.
[4] Ach., C. 22.

de Patras à Ægium, indique bien la position de ce promontoire; mais dans son trajet par mer il ne le désigne que sous le nom d'*Athenâs-Teichos*, sans doute à cause d'un temple de Minerve dont Dodwell croit avoir vu les ruines au Palæo-Psatho Pyrgos, tour de défense construite à l'extrémité du cap. Une pointe de sable qui s'avance dans la mer en forme de faux ou de croissant est l'origine du nom de Drepanum, conservé dans Drapano, village connu dès le moyen âge.

Erineus Portus (τὸ Ἐρινεὸν). Ce port qui, suivant Thucydide[1], se recourbe en demi-lune, était situé à 90 stades d'Athenâs-Teichos et à 60 d'Ægium; la première de ces distances est trop forte, mais la seconde, double de celle de Rhypes à Ægium (30 stades), indique d'une manière certaine le port Lambir-ta-Ambelia, où l'on voit en effet quelques ruines.

Rhypes (Ῥύπες ou αἱ Ῥύπαι). Cette ville est comptée au nombre des douze villes de l'Achaïe par Hérodote, Pausanias et Strabon, et il est assez étonnant que Polybe n'en ait pas fait quelque mention, puisqu'elle ne fut détruite qu'au temps d'Auguste; elle était située à 30 st. du port Erineus et à même distance d'Ægium. On voit ses ruines à droite de la route à 5,200 m. de Vostitza et à même distance du port Lambir-ta-Ambelia, sur la rive droite du Tholo-Potamos. Strabon parle, en outre, d'un bourg de la Rhypide nommé Leuctrum.

Ægium, urbs (τὸ Αἴγιον). Cette ville qui, après la destruction d'Hélice, devint en quelque sorte la capitale de l'Achaïe, n'a cependant laissé que peu de traces de son existence : les preuves historiques et géographiques y suppléent. La correspondance de sa position à celle de Vostitza est démontrée par la distance à Patras, 25 milles suivant la Table et 190 stades suivant Pausanias. On y arrive avec la même exactitude en partant d'Ægira et en adoptant la correction très-probable que nous avons cru devoir faire aux XII milles de la Table qui doivent être remplacées par XX milles. Ægium et les villes qui lui ont succédé ayant été détruites à plusieurs reprises par des tremblemens de terre, il est

[1] VII, §. 34.

difficile de trouver sur son sol des témoignages archéologiques; ajoutons que l'ancienne ville basse doit aujourd'hui être submergée, par suite des affaissemens du sol, qui suivent chaque grand tremblement de terre sur les côtes de la Grèce; ainsi nous savons que lors du tremblement de terre qui renversa récemment Vostitza une partie du cap fut engloutie. On remarque sur l'emplacement de la ville antique la belle fontaine mentionnée par Pausanias près du temple de la déesse *Soteira*; elle devra servir de point de départ pour la recherche des ruines de cette ville trop négligée par les voyageurs. M. Pouqueville[1] y vit encore beaucoup de débris antiques, qui depuis ont disparu sous les décombres de la ville moderne.

Phœnix (ὁ Φοίνιξ) et *Meganitas* (ὁ Μεγανίτας). Ce n'est qu'avec incertitude que nous appliquons les noms de ces deux torrens au Salmeniko-Potamos et au Gaïdaro-Pniktis, Pausanias n'indiquant leurs positions que d'une manière très-vague.

Selinus, fl. (ὁ Σελινοῦς). Ce torrent, nommé aujourd'hui rivière de Vostitza, traversait le territoire d'Ægium et non cette ville, comme l'ont écrit tous les géographes d'après Strabon; il se jette à la mer à 5 kilomètres à l'est de Vostitza et paraît avoir abandonné un lit un peu plus rapproché de la ville antique.

Helice, urbs (ἡ Ἑλίκη). La principale ville de l'Achaïe jusqu'à l'époque de sa destruction, dans la quatrième année de la dixième olympiade (373 ans avant J.-C.); elle était située au bord de la mer et à 40 stades d'Ægium. Cette distance, quelques ruines dans une anse à la rive droite du Selinus, un affaissement circulaire du sol où convergent les torrens, ne laissent pas de doute sur sa position. Ce lieu n'a pas été étudié autant qu'il le mérite.[2]

Cerynia oppidum (ἡ Κερύνεια, πόλισμα). M. Vietti, quittant le rivage de la mer après Hélice, et remontant à droite sur le flanc de la montagne,

[1] *Voyage en Grèce*, t. IV, p. 410.

[2] Scylax ne nomme pas Hélice dans son périple, si exact, des côtes de l'Achaïe et nous sommes surpris que cet argument si fort, quoique preuve négative, contre l'ancienneté qu'on attribue à l'écrit de Scylax, ait échappé à Vossius dans la vive polémique qu'il eut à soutenir à ce sujet.

route indiquée par Pausanias, a trouvé au-dessus de Rhizomylo une acropole et des ruines qui doivent avoir appartenu à Cerynia; leur distance de la mer, 20 à 25 stades, est si faible, qu'on pourrait peut-être n'y voir que l'acropole de la puissante Hélice. Cependant, quoique Hérodote ne nomme pas cette ville et que Pausanias ne la désigne que sous le nom de *Polisma*, on ne peut douter qu'elle ne fut indépendante et contemporaine d'Hélice, puisqu'une partie de la population de Mycènes s'y réfugia après la destruction de cette ville par les Argiens.

Cerynites, fluv. (ὁ Κερυνίτης). Rivière Bouphousia qui prend sa source aux montagnes de Kerpini. Suivant Pausanias[1], le seul guide que nous ayons pour cette contrée, le *Cerynites*, descendant de l'Arcadie et du mont *Cerynea*, traverse le territoire des Achéens[2]. Ce passage ne nous paraît pouvoir s'appliquer qu'au torrent Bouphousia, quelque peu prolongé que soit son cours : les rivières de Vostitza et de Kalavryta dans lesquelles on a voulu voir le Cerynites, prennent leurs sources dans le mont Erymanthe et ses dépendances, tandis qu'il est très-probable que le mont Cérynea devait être dans le voisinage de la ville qui portait son nom ou du moins en partie dans son territoire. On peut ajouter que le revers méridional de la montagne de Kerpini devait, en effet, appartenir au canton arcadien de Cynætha.

Bura, urbs (ἡ Βοῦρα). Nommée par Hérodote, Polybe, Strabon et Pausanias; fut renversée et non *engloutie*[3] par le tremblement de terre qui renversa et submergea Hélice. Elle était située sur une montagne à 40 stades de la mer suivant Strabon. Ses ruines ont été vues par Gell et M. le capitaine Peytier sur le sommet d'un plateau élevé et rocheux, entre le torrent Bouphousia et la rivière de Kalavryta; sa distance à la mer, donnée par Strabon, est près du double de la réalité, et il veut probablement parler de la distance à Hélice, ville maritime la plus rapprochée. Au-dessous de la ville antique, en se dirigeant vers la mer,

[1] Ach. C. 25.

[2] Clavier traduit ce passage d'une manière trop peu littérale ; il ajoute même, *et se jette dans la mer auprès de cette ville*, ce qui n'est pas dans le texte et ne pourrait y être. (T. IV, p. 210.)

[3] Strab., t. II, lib. I, p. 129, trad. de Gosselin.

on trouve la caverne du Métokhi de Troupia, dans laquelle on reconnait la grotte d'Hercules Buraïcus à des traces de constructions antiques et à sa distance exacte, 70 stades d'Ægium.[1] M. Blonet en donnera le dessin.

Buraïcus, fluv. (ὁ Βουραϊκός). Rivière de Kalavryta; prend sa source dans les montagnes de l'ancienne Clitorie et traverse le territoire de Cynætha. Entre le Buraïcus et le Crathis coule le torrent de Diakopto dont Pausanias ne donne pas le nom; c'est peut-être l'*Erasinus* de Strabon.[2]

Crathis, fluv. (ὁ Κρᾶθις). Ce fleuve est sans aucun doute la rivière d'Akrata; elle prend ses sources en Arcadie; d'un côté, à la chute du Mavro-Nero (eaux du Styx), et de l'autre, au pied du mont Hagia-Varvara, qui est le mont Crathis de Pausanias[3]. Le topographe grec en parlant de cette rivière paraît copier Hérodote[4].

Ægæ, urbs (αἱ Αἰγαί). Ville située à l'embouchure du Crathis; elle était ruinée à l'époque de Pausanias et même longtemps avant, puisque Polybe n'en fait pas mention; aucun voyageur n'a vu ses ruines, qui doivent être ensevelies sous les alluvions du Crathis.

Ægira (ἡ Αἴγειρα). Des ruines très-considérables, que l'on rencontre au lieu dit *Palæo-Kastro*, à l'ouest du défilé appelé *Mavra-Litharia*, signalent la position d'*Ægira*. D'après M. Peytier, la ville était divisée en deux parties: l'une dans la plaine, l'autre sur la montagne, à environ 1,200 mètres de la mer. La Table théodosienne donne entre *Ægira* et *Sicyon* XXVI M., qui répondent parfaitement aux 38,800 mètres entre Palæo-Kastro et Vasilika, et, en outre, la distance corrigée XX M. au lieu de XII d'*Ægium* à *Ægira* correspond bien aux 29,600 entre ces deux positions. Les nombres de Pausanias renferment ici une erreur: les 72 stades entre la caverne Buraïcus et la ville d'Ægira sont trop faibles de 30 stades, et l'erreur appartient, non aux copistes, mais à l'auteur lui-même, qui a omis d'ajouter aux 72 stades, qui se rappor-

[1] Paus., Ach. C. 25.
[2] Strab. VIII, C.6, § 8, part. II, p. 122, éd. de Coray.
[3] Arc. C. 18.
[4] Herod. Clio C. 145.

tent à la distance de la caverne au Crathis, les 30 stades qu'il compte ensuite entre ce fleuve et le Ghæum, près d'Ægira. La description topographique de cette ville, par Polybe[1], est un modèle de précision et d'exactitude; suivant cet historien, la ville était située à 7 stades de la mer, nombre plus exact que les 12 stades de Pausanias et qui ne peut cependant s'entendre que de l'acropole au pied duquel coulait un torrent, le Vlogokitika dont le nom ancien nous est inconnu Dodwell, ordinairement si exact, confond tout sur cette partie de la côte.

Phelloe oppidum (ἡ Φελλόη πόλισμα). Cette petite ville n'était éloignée d'Ægira qu'à une distance au dessous de 40 stades, *à compter du temple de Jupiter à Ægira*; elle était riche par la culture de la vigne quoique située au milieu de montagnes rocheuses; on doit la retrouver près de Zakholi. La traduction de Clavier dans le passage relatif à ce lieu[2] pourrait induire en erreur; ce n'est pas « le chemin direct du temple de Jupiter à Ægira et à Phelloé est d'environ 40 stades, » mais comme l'a entendu le traducteur latin : « *Recta ab Ægira discedentes a Jovis templo stadiûm XL nihilo brevior Phelloen via ducit.* » Le temple de Jupiter était, en effet, dans Ægira.

Aristonautæ (οἱ Ἀριστοναῦται). On désignait ainsi le port de Pellène suivant Pausanias;[3] d'après Xénophon, Pline, Pomponius Méla et Étienne de Byzance son véritable nom nous parait Oluros, dont la signification peut être regardée comme analogue à celle de Panhormus, et indiquerait un port. Cependant, tous les géographes, sans en excepter Mannert, placent Oluros dans l'intérieur des montagnes, quoique Étienne de Byzance dise positivement : Oluros, port des Pellénéens. On a pensé qu'il devait se trouver à l'embouchure du Sys, au-dessous du Xylo-Castron, et en effet, la distance à Ægira, 23,000 mètres, répond assez exactement aux 120 stades de Pausanias; si en partant il se rendit au port situé plus au levant que Pellène pour revenir ensuite vers cette ville, c'est que les escarpemens de la vallée de Mazi ne permettent pas d'aborder Pellène dans la direction du couchant. Gell a cité des

[1] Lib. IV, C. 57.
[2] Clav. l. IV, p. 223.
[3] Paus. Amas., p. 593.

ruines d'aqueducs près de Kamari : elles nous ont paru d'une époque très-récente.

Crius, fluv. (ὁ Κρῖος). Le Crius est, sans aucun doute, le torrent de Mazi, qui coule à l'occident de Pellène. Le sens littéral du passage de Pausanias relatif à ce fleuve est parfaitement conforme à la topographie : « Les fleuves qui sortent des montagnes, au-dessus de Pellène, « sont le Crius, du côté d'Ægira... ; et du côté où Pellène confine à « Sicyon, le fleuve Sys. » Clavier,[1] en traduisant πρὶς μὲν Αἰγείρας καλούμενος Κρῖος par « le Crius qui se rend à Ægira, » rendait le sens inintelligible, comme la carte le fait voir. A la fin du même chapitre nous voyons avec surprise que le traducteur n'a pas profité de la correction si probable de Paulmier de Grantemesnil, relativement au fleuve *du même nom* au lieu du fleuve Alsus, *situé dans le mont Sipyle.*[2]

Sys, fluv. (ὁ Σῦς). Rivière de Trikala. Ptolémée place son embouchure dans la Sicyonie, et Pausanias dans la mer Sicyonienne, tout en disant que c'est le dernier fleuve de l'Achaïe. En outre, en allant du port Aristonautæ à la ville, il parle d'un hermès situé sur la route ; il serait possible, d'après cela, que le territoire de la Sicyonie s'étendît jusqu'au cours même du Sys. Scylax vient à l'appui de cette opinion, en donnant 120 stades à la côte de la Sicyonie, nombre qui répond bien à la distance de 21,200 mètres entre la rivière de Koutzomati (Nemea) et de Xylo-Castron ou de Trikala (Sys).

Pellène (ἡ Πελλήνη). La ville de Pellène était située sur une montagne, à 60 stades de son port et séparée en deux parties par un rocher escarpé. M. Peytier a reconnu les ruines d'une ville considérable et séparée de son acropole, sur le plateau rocheux entre les rivières de Mazi et de Trikala. Sa distance au port de Xylo-Castron répond assez exactement, quoiqu'elle soit un peu faible, aux 60 stades qui séparaient Pellène de son port. Les murs de Pellène sont de construction hellénique irrégulière ; nous ignorons si ce sont les ruines vues par M. le colonel Leake.

[1] Paus. Clav. IV, p. 234.
[2] Palm. Exercit. p. 416.
[3] Paus. Ach. C. 27.

Mysæum. Hiéron consacré à Cérès, à 60 stades de Pellène, entouré d'un bois abondant en sources et près duquel on voyait le temple d'Esculape Cyrus. Le Mysæum doit se trouver sur le plateau salubre et bien arrosé de Trikala, au pied du mont Cyllène, dont le revers septentrional appartenait en effet à l'Achaïe.

Nous venons de parcourir toute l'Achaïe proprement dite, en suivant un développement de côte que Scylax évalue à 700 stades, et qui, en effet, est de 67′; l'erreur n'est donc que de 3′, en supposant l'emploi par ce géographe du stade de 600 au degré. Les lieux qui réclament plus particulièrement de nouvelles recherches de la part des voyageurs sont Dyme, Ægium, Hélice et Pellène, quoique leurs emplacemens ne laissent plus d'incertitude; et Cérynia, Pharæ, Tritæa, dont les positions ne seront fixées définitivement que par des preuves archéologiques.

SICYONIA. PHLIASIA.

Le territoire de Sicyon, *Sicyonia* (ἡ Σικυωνία) était limité à l'ouest par le fleuve Sys, à l'est par le *Nemea*, et au sud par la Phliasie; il confinait, en outre, avec l'Arcadie, vers le pied du Cyllène, et avec l'Argolide, du côté de Nemea. Ce petit état indépendant n'avait pour surface que 2 myriammètres $\frac{1}{2}$, sur lesquels la plaine de Sicyon, renommée par sa fertilité, ne comptait que pour un myriamètre. C'est au commerce et surtout aux arts que Sicyon dut sa grande prospérité.

La *Phliasia* (ἡ Φλιασία) avait encore moins d'étendue : ce n'était qu'une plaine petite, mais très-fertile, entourée de montagnes de 12 à 1,600 mètres d'élévation au-dessus de son niveau; sa superficie était de 144 kilomètres carrés, dont la plaine n'occupait que 10 à 12 kilomètres, et cependant Phlius, à l'époque de la guerre du Péloponnèse, avait 6,000 citoyens sur la place publique.[1]

Sicyon (ἡ Σικυών). Nous n'avons d'autre distance exacte qui détermine la position de cette ville sur le littoral que celle de Sicyon à Ægira. Nous savons, en outre, qu'elle était à 100 stades de Phlius, et que

[1] Xenoph. Hellen. lib. V.

l'étendue de son territoire sur le littoral était évalué par Scylax à 120 stades.

La ville ancienne était bâtie dans la plaine; Démétrius, fils d'Antigone, l'ayant détruite, elle fut reconstruite sur le plateau où était auparavant son acropole. Moins d'un siècle après, elle fut renversée par un tremblement de terre qui bouleversa Rhode, phénomène qui nous paraît contemporain du soulèvement volcanique de Methana.[1]

A défaut de données géographiques pour identifier la position de cette ville antique à Vasilika, on a abondance de preuves archéologiques dans les ruines qu'on y a observées, et de preuves historiques dans les écrivains du moyen âge.[2] Nous croyons donc pouvoir rejeter l'opinion de Mannert, qui ne voit à Vasilika qu'une ville du moyen âge. D'après M. Blouet, on peut partir pour l'exploration de ses ruines du théâtre de construction romaine, près duquel se voit un stade soutenu en partie par des constructions cyclopéennes qui se rattachaient à l'acropole. (Voyez section des beaux arts, art. *Sicyone.*)

Cette ville mérita par les arts dont elle était le séjour, par sa position forte, salubre et pittoresque, l'éloge qu'en fait Diodore : « Sicyon, « délices dans la paix, sécurité dans la guerre.[3] » M. de Vaudrimey a reconnu une route antique se dirigeant de Sicyon à Stymphale, en passant au-dessous du village de Souli et dans la plaine fermée de Kæsaro.

Asopus (ὁ Ἀσωπός). Aujourd'hui rivière d'Hagios-Georgios; elle coule dans la gorge, au-dessous des remparts antiques de Sicyon. Avant d'y arriver, elle a traversé la plaine de la Phliasie, où se réunissent ses deux branches, dont la plus considérable vient de l'ouest. Malgré la prolongation de leurs vallées arides, il est très-probable que les anciens, qui n'avaient pas les mêmes idées que nous sur les sources des fleuves, plaçaient celles de l'Asopus sur le bord de la plaine, aux beaux Kephalovrysis du mont Polyphengos (Carneates); peut-être aussi,

[1] Paus. Cor. 7.

[2] Constant. Porphyr. De themat. II; Chalcond. Dom. Niger; Gemist. Pleth.

[3] Diod. XX, 102.

les faisaient-ils remonter dans la même direction jusqu'à la fontaine au pied du Strongylo-Vouno. La branche occidentale du fleuve demanderait à être suivie par les voyageurs : on indique vaguement des ruines près du Palæo-Liondi, et plus loin, dans un col où Ornées pourrait avoir existée.

Titane, mons et vicus (ἡ Τιτάνη).[1] Ce bourg était situé à 60 stades de Sicyon et à 40 de Phlius. Gell a reconnu au sommet du Saint-Elie de Liopesi des ruines qu'il croit être le temple d'Esculape, et à 1,500 mètres au-dessous, dans la direction de Phlius, un Palæo-Kastro dont il fait le bourg de Titane.

Phlius (ὁ Φλιοῦς). La route de Sicyon à Phlius, par Titane, était de 100 stades, qui répondent assez exactement aux 19,000 mètres entre Vasilika et les grandes ruines appellées Staphylika par Dodwell; elles s'élèvent en amphithéâtre sur le bord occidental de la plaine d'Hagios-Georgios. Elles ont été décrites par Fourmont d'abord, puis par Dodwell et par M. Pouqueville.

Thyamia (ἡ Θυαμία)[2] et *Tricaranum castella* (τὸ Τρικάρανον).[3] Ces deux châteaux-forts, construits pendant la guerre du Péloponnèse, devaient se trouver, le premier vers le col d'Hagios-Georgios, ou près de la route directe d'Argos par les *fauces celossæ*; et le second, dans la montagne au-dessus de l'acropole de Phlius. On ne connait aucunes ruines qu'on puisse leur rapporter.

Celossa mons et *Celossæ fauces* sont pour nous le Mégalo-Vouno et la gorge qui conduit de Phlius à Mycènes. Un contrefort de cette chaine, le mont Polyphengos tout criblé de cavernes, hermitages des laures, serait le Carneates qui n'était lui-même qu'une partie du mont Celossa. Il s'avance dans la plaine jusqu'à 30 stades de Phlius et c'est à son pied que Strabon[4] parait placer l'Aræthyrea d'Homère. M. Peytier a signalé les ruines d'un temple sur le col qui unit le Polyphengos au Megalovouno.

[1] Paus. Cor. 12.

[2] Xenoph. Hell., VII, 2, 1.

[3] Xenoph. Hell. VII, 2, 1; Demosth. pro Megalop. p. 206; Luc. Pseudolog. § 29. Etienne de Byzance, *s. h. v.*, met le nom de ce lieu au pluriel.

[4] Strab. VIII, C. VI. § 24.

Apeaurus mons (ὁ Ἀπέαυρος)[1], ou suivant Tite Live[2] *Apelaurus*, est la chaîne du mont Gavrias, que traverse la route de Corinthe à la haute Arcadie, par Phlius et Stymphale.

CORINTHIA.

Limites. La Corinthie (ἡ Κορινθία) était bornée au nord-est par la Mégaride. Les limites, sur le golfe d'Égine[3], étaient situées un peu au-delà du temple (Ἱερόν) d'Apollon Latoüs et en avant du défilé des roches Scironiennes.

Un petit sacellum que l'on voit près du rivage, à 2 kilomètres de Kinéta peut appartenir à cet hiéron plutôt qu'à l'autel de Mélicerte, comme l'a cru Fauvel. Remarquons, pour l'intelligence de l'histoire, que par la position de ces limites, la totalité du défilé, l'une des clefs du Péloponnèse, était dans la dépendance de Mégare.

Scylax donne 300 stades à la côte méridionale de la Corinthie, depuis la Mégaride jusqu'à l'Epidaurie, ce qui porterait sa limite méridionale au sud du promontoire Spiræum, qui, cependant, suivant Ptolémée, appartenait à l'Argolide.

Sur la côte septentrionale, la petite étendue de côtes donnée à la Mégaride (100 stades), et les 250 stades données, au contraire, à la côte de la Corinthie, nous engagent à placer les limites des deux états vers une petite forteresse hellénique située à 6,000 mètres à l'ouest de Pagæ, forteresse qui pourrait être le *Gerania oppidum* (τεῖχος), mentionné par Scylax. On voit dans le même lieu des murs antiques de défense qui fermaient le défilé.

A l'ouest, la rivière Nemea coulait entre la plaine de Corinthe et celle de Sicyon.[4]

Au sud, une ligne tirée du mont Phouca (*Apesas*) au mont Skona séparait Corinthe de *Cleonæ*, et se reportant ensuite vers le sud jusqu'à

[1] Polybe, lib. IV, p. 462.
[2] Tit. Liv. 33, 14.
[3] Paus. Att., C. 44.
[4] Tit. Liv., XXXIII, C. 15; Strab., VIII, C. 7.

la chaine des montagnes de Phanéroméni, embrassait le territoire de *Tenea*. De là, la limite avec l'Epidaurie suivait la crête des montagnes, points de partage des eaux, et se dirigeait sur un petit cap au sud du Porto-Franco, port dans lequel nous voyons le Piræus Portus de Thucydides ou le port des Athéniens de Ptolémée.

Ainsi limitée, la surface de la Corinthie n'était que de 6 myriamètres $\frac{1}{2}$, dont près de 3 myriamètres étaient situés en dehors de l'isthme.

Gerania, mons (ἡ Γεράνεια). Aujourd'hui les monts Palæo-Vouni ou Makriplagi. La chaîne de montagnes, limite naturelle du Péloponnèse, du côté du continent, portait dans toute son étendue le nom de *Gerania*, comme il résulte de nombreux passages de Pausanias, de Thucydides[1], de Diodore[2] et de Scylax.[3] Strabon seul les désigne, en totalité ou en partie, sous le nom de monts Onii, et le nom de Gerania lui semble inconnu; s'il employait le nom de monts Œnoi on pourrait le faire dériver des deux villes d'Œnoë situées, l'une, dans la Gerania, l'autre, au pied du Cithæron, d'autant plus qu'il donne à ces monts la direction qui unit les deux villes, en disant : « Les monts onéiens s'étendent depuis « le point des roches scironides, où est le chemin qui mène à l'At- « tique, jusqu'à la Bœotie et au mont Cithæron.[4] » Mais on devrait encore se demander comment il désignait sous un même nom, en quelque sorte générique, des montagnes très-élevées séparées par la plaine ondulée de l'isthme de Mégare. Il nous semble plus probable que le géographe grec, auquel ne pouvaient être inconnus, de nom, les monts Onii (τὰ Ὄνεια ὄρη) près de Corinthe, célèbres dans la défense du Péloponnèse, a changé leur position en les transportant à la place de la Gerania, dont il ne parle pas, comme il ne parlera pas plus tard des monts oniens près de Corinthe.

Il existait dans l'antiquité, ainsi que de nos jours, trois passages à travers les monts géraniens. Le premier, indiqué par Thucydides[5], devait

[1] Thucyd., I, 69 et 70, et IV, 299.
[2] Diod., I, 466; II, 360.
[3] Scylax, p. 33, edit. Gronov.
[4] Strab., VIII, C. 7, et IX, C. 1.
[5] Thucyd., I, p. 70.

se diriger par Pagæ, Œnoë et Thermæ; c'est le sentier actuel de Perakhora; le second, par *Tripodiscus*, est la route actuelle des grands Dervens ou de Makri-Plagi. Le troisième, enfin, le long du golfe d'Ægine et par le défilé des roches scironiennes, chemin restauré par Adrien, était seul praticable aux voitures; cette ronte abandonnée anjourd'hui, porte le nom de Kaki-Skala.

Crommyon oppidum (ὁ Κρομμυών). Château-fort suivant Scylax, et bourg suivant Pausanias et Strabon, se présentait d'abord sur cette route, en venant de la Mégaride. Il était à 120 stades de Corinthe suivant Thucydides[1], et attendu que Mégare était à 30 milles romains de Corinthe[2], ou 240 stades olympiques, Crommyon devait être à moitié chemin, si Thucydides a fait usage du stade olympique. C'est ce qui a lieu en effet; on trouve sur les bords de la mer, près de la chapelle Hagios Théodoros, et à 120 stades olympiques de Corinthe, des ruines assez considérables qu'on ne peut attribuer qu'à Crommyon.

Sidus castellum (Σιδοῦς τεῖχος). (Scylax). Antre château-fort sur la même route mais plus rapproché de Corinthe; quelques ruines de murailles élevées pour la défense du défilé de Sousaki ont fait penser que c'était là son emplacement. Nous n'avons aucune distance qui puisse fixer d'une manière positive sa position entre le port Schœnus et Crommyon. Un passage d'Athénée : « *In ripis argillosis Siduntis parvæ,* » semble faire allusion au sol argileux et crétacé des dépôts tertiaires de la Corinthie, qui aurait été remarquable dans le territoire de Sidunte.

Schœnus portus (ὁ Σχοινοῦς). C'est le port Kalamaki au-dessus duquel M. le capitaine Dutroyat, auquel nous devons une excellente topographie de l'espace compris entre Corinthe et Mégare, a noté des ruines diverses et un théâtre situé à 300 pas du port et à plus de 2,000 mètres de l'emplacement qu'on attribue au temple de Neptune Isthmius.

Thermæ et *Piræum* (τὸ Πείραιον).[3] On reconnait ces lieux anx sonrces thermales et au port de Loutraki. On n'y a point encore observé de ruines.

[1] Thucyd., IV, p. 263.

[2] Peuting tab.

[3] En adoptant l'opinion de M. Reinganum, *Das alte Megaris* (Berlin 1825, in-8°), p. 98, nous distinguons ce Πείραιον d'avec le Πειραιός, port de la Corinthie situé sur le golfe d'Ægine, et mentionné par Thucydides, VIII, C. 10.

Promontorium Junonis Acrææ.[1] Ce promontoire était, suivant Tite-Live, à 7 milles romains de Corinthe et s'avançait en face de Sicyon. On y trouvait un temple et un oracle de Junon, un étang et un édifice de forme circulaire.[2]

M. Dutroyat a vu sur le cap Hagios Nikolaos, situé exactement à 7 milles romains de Corinthe, un lac remarquable nommé Vouliasmeni, des fondations d'édifice, une grande quantité de poteries antiques, des tombeaux et des citernes creusés dans le roc ; quelques gros blocs sur le bord occidental du lac, indiquent peut-être la place du bâtiment dont parle Xénophon. Au-dessous de la chapelle Hagios Nikolaos, qui occupe probablement l'emplacement du temple, est une caverne où l'on peut placer l'oracle de Junon.

Œnoë castellum (Οἰνόη τεῖχος). Nous avions d'abord pensé qu'Œnoë était le Palæo-Kastro de Ktena, au-dessus d'Aspro-Kambo ; mais M. Forchhammer, archéologue danois, vient de reconnaître sur un rocher au-dessus de Skino un autre Palæo-Kastro de forme carrée que l'on peut attribuer à Œnoë avec plus de probabilité ; son port était celui de Skino.

Olmiæ, promont.[3] Mannert et les géographes antérieurs confondent ce promontoire avec celui de *Juno Acræa ;* on doit, d'après Strabon, placer le premier au cap très-prononcé où commence le golfe de Pegæ.

Diolcos (δίολκος) ou portage, chemin par lequel les petits vaisseaux et les marchandises étaient transportés d'une mer à l'autre. On voit les traces d'un commencement d'excavation, particulièrement à la descente vers les deux mers. L'opinion qui attribuait plus d'élévation au golfe Corinthiaque qu'au golfe Saronique provient de ce que l'on monte à partir du premier par une pente à peine sensible jusqu'au point de partage qui tombe brusquement d'une quarantaine de mètres vers la côte orientale. On voit que le canal projeté ne fut jamais achevé. A 1,500 ou 2,000 mètres au-delà, on rencontre les traces sinueuses de la muraille construite à diverses reprises, depuis

[1] Tit. Liv., XXXII, p. 23.
[2] Xenoph., IV, 5, 6.
[3] Strab., VIII, C. 7.

l'invasion de Xerxès (481 ans avant J.-C.) jusqu'en 1463. Ce sont les ruines des grandes constructions de cette dernière époque et de leur restauration en 1696 qui sont seules apparentes aujourd'hui. Leur longueur, à raison des sinuosités, est de près de 7,300 mètres ou V milles romains.

Isthmus (Ἰσθμός)[1], lieu de célébration des jeux isthmiques, auquel appartenait déjà le théâtre que nous avons indiqué d'après M. Dutroyat, au-dessus du port *Schœnus* (Kalamaki); cependant, les ruines les plus considérables indiquent que la position du temple de Neptune était au couchant du diolcos et de la muraille. Suivant Pausanias, une avenue de pins conduisait du théâtre au temple, et son itinéraire indique qu'il s'agit du théâtre du port Schœnus. M. Bory de Saint-Vincent a reconnu dans l'isthme une entrée souterraine qui nous semble devoir être celle de l'*adytum* de Palæmon. Suivant M. Blouet, la muraille, le fort qui s'y rattache, et le théâtre lui-même, en dedans de la muraille, sont des constructions du moyen-âge. On doit faire observer que Clavier, par une traduction fautive, attribue à Corinthe tous les monumens d'Isthmus[2].

Lechæum (τὸ Λέχαιον). A 2,500 mètres (12 stades, Strabon), au nord-nord-est du plateau sur lequel est Corinthe, on voit encore l'enceinte du bassin creusé de main d'homme qui formait le port de Lechæum. Les

[1] La moindre largeur de l'isthme est de 5,950 mètres qui répondent exactement aux 4 milles de Solin et de Mela. Les 5 milles de Pline doivent-ils être considérés comme résultant d'une fausse évaluation des 40 stades de Scylax, Diodore, Strabon et Agathemère, à raison de 8 stades au mille, tandis qu'il aurait été question d'un stade de 10 au mille? ou s'agit-il ici d'une manière différente de mesurer l'isthme? On trouve en effet, en suivant les sinuosités de la muraille, environ 7,300 mètres qui répondent bien à cinq milles romains ou à 40 stades olympiques, stades que Scylax a dû employer. Ce serait la longueur de la muraille et non la plus courte distance d'une mer à l'autre qui aurait été mesurée avec exactitude et répétée par tous les géographes. La question serait tout-à-fait résolue en ce sens, si, dans le passage de Scylax, traduit ainsi par Gronovius : *Ab isthoc autem mari usque ad nostrum mare est iter per isthmum quadraginta stadiorum*, IDQUE SINUOSUM* (ταῦτα κολπώδη), ces deux derniers mots n'étaient aux yeux de l'habile critique, M. Letronne, qu'une grossière altération du texte.

[2] Paus., *Corinth.*, C. I.

* Scylax, Péripl., p. 14

traces des longues murailles sont distinctes, quoique bien moins apparentes que les retranchemens des Vénitiens, construits plus au couchant. L'ancien port est depuis longtemps comblé par les vases.

Corinthus urbs (ἡ Κόρινθος). Ruines, description topographique, distances, identité de noms, tout place l'ancienne Corinthe dans la position de la ville moderne. La fertilité de la plaine qu'elle domine, l'abondance et la bonté des eaux, dûrent y créer, dès l'origine, un centre de population; plus tard sa position entre les deux mers en fit le boulevart du Péloponnèse et le centre du commerce. La longueur des murs de Lechæum (12 stades) annonce que la ville était bornée au nord à la terrasse de 8 à 10 mètres d'élévation qui s'étend de l'est à l'ouest, par les ruines du palais de Kiamil-Bey. L'enceinte de la ville avait 40 stades, et 85 en comptant les murs de l'Acrocorinthe. Nous ne parlons que de la Corinthe romaine, car nous n'avons aucun documens sur cette ville à l'époque de sa splendeur.

Strabon dit que l'*Acrocorinthus* est une montagne de 3 stades et demi de hauteur perpendiculaire. Ce nombre, ainsi que plusieurs distances dans la Corinthie, semble y indiquer l'usage du petit stade de 10 au mille. En effet, évalué comme tel, il donnerait 518 mètres; or, nous avons trouvé la hauteur du sommet de la montagne, au-dessus du niveau de la mer, égale à 575 mètres, dont les 57 mètres en excès représentent avec assez d'exactitude la hauteur du plateau de Corinthe auquel se rapportait probablement le point de départ de Strabon.

Onii montes (τὰ Ὄνεια ὄρη). Thucydides[1], Xénophon[2], Polybe[3] et Plutarque[4], désignent sous ce nom la chaine très-escarpée des monts d'Hexamili qui se dirige de Cenchreæ vers l'Acrocorinthe, formant, avec cette citadelle, la ville de Corinthe et les murs du Lechæum, une très-forte ligne de défense. Ces monts sont mentionnés si souvent dans l'histoire que Strabon devait les connaître, et nous pensons qu'ignorant leur vraie position il a donné leur nom aux montagnes de la Mégaride,

[1] Thucyd., IV, p. 282.
[2] Xenoph., VII.
[3] Polyb., II, p. 192.
[4] Plutarch., *Cleomen.*, C. 20, vol. III, p. 348, éd. Schæf.

trompé par la ressemblance de ce mot avec le nom de la ville d'Œnoë.

Cenchreæ (αἱ Κεγχρεαί). Port et ville à VII milles romains de Corinthe, suivant Peutinger, à 70 stades suivant Strabon qui montre encore ici l'emploi du stade de 10 au mille; la distance réelle est de 7 milles $\frac{1}{4}$ à 7 milles $\frac{5}{10}$ suivant le point de départ que l'on adopte. Ce port aujourd'hui Kékhriès a conservé son nom avec peu d'altérations; Dodwell le décrit avec son exactitnde habituelle.

Les sources salées que Pausanias nomme les bains d'Hélène, et que, suivant nous, Thucydides désigne sous le nom de *Rheitos* (ὁ Ῥεῖτος), comme celles d'Eleusis, sont situées à 1200 stades au sud-ouest du port près d'une petite presqu'île qui doit être la *Chersonesus* du même auteur.

Solygia castellum (ἡ Σολύγεια) et *Solygius Collis*. Quoique le passage de Thucydides [1] où il est question de ces positions soit probablement altéré, on ne peut douter qu'elles ne fussent situées au sud, et très près de la tour ruinée du cap Kekhriès, dans la vallée qui s'ouvre au midi des monts onéiens. L'intention des Athéniens en débarquant sur ce point, était de tourner la forte ligne de défense qui s'étendait de l'Acrocorinthe à Cenchreæ par cette chaîne escarpée.

Tenea oppidum (ἡ Τενέα). La position de cette ville n'est pas indiquée d'une manière précise par les anciens. Nous croyons d'après la distance (60 stades) et les débris que nous avons trouvés dans la plaine, au-dessous de Klenia, entre autres un chapiteau de marbre blanc décorant la fontaine du Métokhi, que Tenea devait être situé dans la partie orientale du bassin supérieur du Longo-Potamos, et non dans sa partie occidentale qui dépendait de Cleonæ.

Contoporia via (ἡ Κοντοπορεία ὁδός). Plusieurs géographes et voyageurs ont supposé que ce chemin, dont ils appliquaient aussi le nom à la rivière coulant à l'est de Corinthe, était celui qui conduisait à Argos par les gorges d'Hagion-Ori et de Berbati. Nous ne voyons rien qui, dans Polybe [2] et Athénée [3], autorise cette supposition, et nous croyons que c'est la route

[1] Thucyd., *Loco laudato*. Polyb., I, § 39, p. 1.
[2] Polyb., *De vitiis*, etc. Idem, *Excerpta*, XVI.
[3] Athen., *Deipnos*. II, C. 2.

qui coupe directement la montagne vers Mycènes et laisse le Tretos à main droite.

On doit recommander aux voyageurs la recherche des positions de Tenea, Sidus, Solygia, ainsi que l'étude des Palæo-Kastro d'Hagios-Vasilios et d'Hagion-Ori, et celle des ruines de la plaine de Klenia.

ARGOLIS.

Nous donnons à cette province les limites qu'elle eut sous la domination romaine telles que Pausanias nous les fait connaître. Elle comprendra, indépendamment de l'Argolis propre, les petits états d'Epidaurus, de Trœzen, d'Hermione ainsi que la Thyréatis. Bornée au nord par la Corinthia et la Phliasia, elle franchissait la ligne de partage des eaux, et possédait sur le versant septentrional les petits territoires de Némea et de Cléonæ; elle avait l'Arcadie au couchant où dans cette direction le faîte des hautes montagnes dont l'Artémisius et le Parthénius étaient les sommets les plus remarquables, formait à peu près ses limites. Cependant il paraît, d'après Pausanias, que la rive gauche de l'Inachus jusqu'à sa sortie des hautes montagnes appartenait à l'Arcadie, et qu'en outre Tégée possédait, sur le versant argolique, partie de la plaine d'Akhlado-Kambos, au-dessous d'Hysiæ. Plus au sud, les limites de la Thyréatis ou Cynuria embrassaient tout le bassin de la rivière d'Hagios Pétros (Tanus); les Hermès, situés à la sortie de la Thyréatide et communs à l'Argolide, à la Laconie et à Tégée, se trouvaient, suivant nous, à 3 kilomètres au-dessus du village d'Hagios Pétros, au point de partage des eaux du golfe Argolique, du bassin de l'Eurotas et de celui de Tégée. Nous avons reconnu dans ce lieu qui fut nécessairement le passage de Pausanias, dans sa route d'Argos à Sparte par la Thyréatide, des tumulus en terre qui indiquent probablement la place des Hermès. Au midi, ce n'est qu'avec incertitude que nous assignons pour limite à l'Argolide, ou plutôt à la Thyréatide, la rivière de Hagios-Andréas qui descend du Malevo (*Parnon*). La surface comprise dans ces limites avait environ 34 myriamètres dont les trois quarts étaient occupés par des

tagnes stériles. Nous commencerons par examiner les principales positions de l'Argolis proprement dite, ou autrement de l'Argia, dénomination qui prévalut dans les temps antérieurs à la conquête des Romains.

ARGIA (Ἡ ἈΡΓΕΊΑ).

Cleonæ urbs (αἱ Κλεωναί). En quittant la Corinthie, on entrait dans le territoire de Cleonæ. La position de cette ville est déterminée par Pausanias [1] et Strabon [2] qui montrent qu'elle se trouvait près de l'embranchement des routes de Corinthe à Argos par Mycenæ, et de Corinthe à Nemea; à 80 stades de la première de ces villes, à 120 de Nemea. Toutes ces circonstances conviennent parfaitement aux ruines cyclopéennes qui couronnent une colline près du khan de Kourtésa: des murs en terrasses bien décrits par Dodwell justifient les épithètes appliquées à cette ville par Homère [3] et par Stace [4]. A 15 stades au-delà de khan de Kourtèsa, on voit sur le flanc de la montagne des carrières antiques qui ont servi d'habitations.

Apesas, mons (Ἀπέσας). Nous reconnaissons cette montagne dans le Phouka, aussi remarquable par son sommet tronqué en forme de table que par sa hauteur (873 mètres). M. Peytier y a vu quelques ruines qui doivent avoir appartenu à l'autel de Jupiter Apésantius.

Nemea templum, regio, fluvius (ἡ Νεμέα). Pausanias se dirigea de Cleonæ vers Nemea; c'est la route que nous avons suivie. Au sommet du col, on voit quelques cavernes qui n'ont rien de remarquable; on est à 15 stades environ [5] du temple; en descendant on rencontre une source assez abondante et unique dans le bassin de Némée: c'est donc la fontaine Adrastea. Rien n'annonce qu'il existât jadis une ville dans le voisinage; Pausanias seul semble indiquer par ces mots : Νεμέα

[1] Paus., Cor., C. 15.
[2] Strab., VIII, § 19, part. II, p. 131, éd. Coray.
[3] Hom., *Iliad.*, II, v. 570.
[4] Stat., Theb. IV, 47 et 160.
[5] Paus., *Cor.*, C. 15.

τὸ χωρίον[1], qu'il y avait de son temps un bourg du nom de Nemée. Thucydides, Xénophon, Tite-Live n'appliquent ordinairement ce nom qu'à la région, χώρα, où le temple était situé. Stace[2] caractérise bien la longue et étroite vallée de Némée. La table de Peutinger indique une route de Sicyon à Nemea; la distance, 12 milles, est parfaitement exacte.

Tretos (ὁ Τρητός). On donnait ce nom à la montagne coupée par la plus occidentale des routes de Corinthe à Argos. C'est celle qui passe aujourd'hui par le Khani du Dervenaki. Il paraît, d'après Diodore et Apollodore[3], qu'un rocher percé ou un antre à deux ouvertures était l'origine de cette dénomination; nous y avons vu de nombreuses cavernes dans les rochers qui bordent le défilé, mais toutes ont peu de profondeur.

Mycenæ (αἱ Μυκῆναι). Le village de Kharvati, à un kilomètre au sud-ouest des ruines, sert à signaler cette ancienne capitale de l'Argolide. La ville était à peu près sans défense, mais l'acropole était forte par son assiette : elle recevait par un aqueduc les eaux de la fontaine de Persée, et c'est en grande partie à cet avantage très-rare que Mycènes dut sa fondation dans un lieu défavorable sous tout autre rapport. L'acropole est en partie de construction polygonale; mais il existe dans son enceinte des traces d'édifices beaucoup plus récens; c'est en effet à Mycènes qu'eut lieu l'entrevue entre Nabis et Flaminius, 197 ans avant J.-C.[4]

La distance d'Argos à Mycènes, en passant par l'Heræum, 50 stades[5], est trop faible lors même qu'on la mesure en ligne droite et en stades olympiques.

Heræum (Ἡραῖον).[6] Célèbre temple de Junon commun aux Mycéniens et aux Argiens, sur la gauche de la route de Mycènes à Argos, à 40

[1] Paus., *Cor.*, C. 15.
[2] Stat., *Theb.* II, v. 378, et IV, v. 646.
[3] Diod., IV, 11, vol. I, art. I, p. 324, éd. Dindorf.; Apollod., II, 5.
[4] Tit. Liv., XXXII, 39.
[5] Strab., VIII, C. 6, § 2, part. II, p. 118, éd. Coray.
[6] Paus., *Cor.*, C. 17; Strab., VIII, C. 6; Herod., I, § 31, et VI, § 81; Plutarch., *De Flum.*; Apollod., I.

stades d'Argos et à 10 de Mycènes suivant Strabon; à 45 suivant Hérodote de la première de ces villes, et à 15 de la seconde d'après Pausanias. Ces nombres placent l'Heræum entre les villages de Plesia et de Vraserka. D'après les dessins inédits de M. Wordsworth, les ruines qu'il lui attribue avec toute probabilité seraient situées au pied de la montagne de Konika, peut-être Phonika, entre deux faibles ruisseaux qu'il regarde l'un, comme l'Eleutherius, et l'autre, comme l'Astérion; malheureusement ce voyageur a négligé de nous donner les distances à des points connus, et nous ignorons s'il s'agit ici des ruines que la carte indique à 1,500 mètres au nord de Phonika, ou ce qui est plus probable à raison de la distance, de quelque autre ruine près de Plesia. La priorité dans la découverte de ce grand hiéron des Argiens appartient à Fourmont.

Prosymna (ἡ Πρόσυμνα). Suivant Pausanias et Étienne, ce nom n'appartiendrait qu'à la plaine au sud du temple précédent. Stace[1] et Strabon en font une ville à laquelle aurait appartenu un temple de Junon que Strabon regarde à tort comme différent de l'Heræum. La position de cette ville devait être élevée, d'après l'épithète qui lui est constamment donnée par Stace, *celsa Prosymne*. Les ruines cyclopéennes de la plaine Berbati, au nord du mont Phonika (*Acræa*), ruines et localités parfaitement décrites dans les mémoires de Fourmont, ne peuvent convenir à Prosymna, et nous ignorons quel nom on peut leur attribuer. Pausanias ne paraît pas avoir visité cette plaine triangulaire et, suivant son usage en pareil cas, il n'en dit pas un mot. Les recherches archéologiques seules pourront donc nous apprendre quelle était la forteresse d'une antiquité reculée dont les ruines remarquables s'élèvent au milieu de la plaine de Berbati.

Argos (τὸ Ἄργος). Cette ville, depuis plus de trente siècles, conserve avec son nom une prééminence due à sa position. Située à la base d'une colline escarpée qui supportait la citadelle Larissa, elle commandait la partie la plus riche de la plaine. Une seconde citadelle[2] séparée de la première par le col appelé Diras, protégeait la ville du côté du nord, et

[1] Stat., *Theb.*, I, v. 383, et IV, v. 44.
[2] Tit. Liv., XXXIV, 25.

portait le nom d'Aspis[1] ou d'*Athenæus mons*;[2] ce dernier nom était dû, sans doute, au temple de Minerve à la vue perçante[3]; au sud, Argos était défendue par le défilé de Lerne et par des marais impraticables. La topographie de cette ville ancienne est d'autant plus difficile à rétablir que Pausanias est plus obscur que jamais dans sa description et que peu de villes ont laissé moins de ruines.

Au nord-ouest, entre les deux citadelles et près du stade, dont on reconnait encore l'enceinte, s'ouvrait la porte de Diras qui conduisait vers Mantinée; au nord, près du Charadrus était la porte d'Ilithyia et le chemin de Corinthe. Au nord-est, la porte Clarabis conduisait au gymnase, qui en était éloigné d'un demi-stade. Au sud-est, s'ouvrait la porte Diamperes, sur le chemin de Tiryns et de Nauplia. Nous ignorons le nom de la porte du midi à laquelle aboutissait le chemin Pyramia. M. Blouet a fait, ainsi que nous, des recherches inutiles pour retrouver les souterrains dans lesquels Fourmont prétend avoir reconnu tous les monumens décrits par Pausanias à la fin du chapitre 23 des Corinthiaques.

Inachus et Charadrus (ὁ Ἴναχος καὶ ὁ Χάραδρος). On a quelquefois confondu ces deux grands torrens: le premier prend ses sources au nord du massif de l'Artemisius (Malevo) et sur la route de Mantinea désignée par Pausanias sous le nom de Prinus. Le second naît au revers méridional de la même montagne, suit la route de l'Échelle ou Climax et la gorge d'Œnoë; il passe ensuite sous les murs d'Argos, près la porte d'Ilithyia, contourne la ville et se jette dans l'Inachus au milieu des marais.

Strabon[4] dit: «Près de Larisse passe l'Inachus, qui prend sa source au mont Lyrcéus, montagne de l'Arcadie aux environs de la Cynurie.» Doit-on voir ici une erreur du géographe qui ignorait la position de la

[1] Plut., *Cleom.*, cap. 21, vol. III, p. 349, éd. Schæfer. Ce nom (Bouclier) peut provenir de la forme légèrement bombée de la colline, comparée au pic aigu de Larissa.

[2] Plut., *de Flum.*

[3] Paus., *Cor.*, C. 24.

[4] VIII. cap. 6, § 7, part. II, p. 121, éd. Coray.

Cynurie entre l'Argolide et la Laconie, telle que l'entendent Hérodote, Thucydides, Pausanias et toute l'antiquité; ou, sur la foi d'un passage obscur d'Hérodote,[1] doit-on croire avec MM. Mannert[2] et Müller qu'il est question d'une Cynurie habitée par les Ornéates au nord d'Argos? Cette dernière opinion me semble peu probable : les Ornéates pouvaient être Ioniens sans être Cynuriens, et d'ailleurs on trouve souvent dans Strabon de semblables erreurs topographiques.

Artemisius mons (τὸ Ἀρτεμίσιον ὄρος). Aujourd'hui le mont Malevo, sommet le plus élevé de la chaine. Nous ne voyons pas que les anciens aient donné de nom générique à la grande chaine de montagnes qui séparait l'Argolide de l'Arcadie; cependant, la partie septentrionale où l'Inachus prenait ses sources parait avoir porté le nom de Lyrcius (τὸ Λύρκειον ὄρος),[3] et le mont Artémisius n'en aurait été que le sommet le plus remarquable par sa hauteur et par le temple de Diane. M. Vaudrimey a trouvé au village de Karya situé non loin du sommet du Malevo une portion d'enceinte cyclopéenne qui pourrait avoir appartenu à cet antique hiéron. M. Peytier n'a vu d'ailleurs aucune trace de monument au sommet même de la montagne.

Lycone mons (ὁ Λυκώνη ὄρος). Était le contrefort étroit et élevé des monts Lyrcées qui se termine par la colline Larissa.

Lyrcea (ἡ Λύρκεια). Ville à laquelle on se rendait en sortant d'Argos par les portes de Diras; elle était à 60 stades d'Argos et à la même distance d'Orneæ. On croit la reconnaître aux ruines helléniques vues par M. Peytier à la rive gauche de l'Inachus, à 11 kilomètres d'Argos, prés du hameau de Sterna; Lyncée pouvait, en effet, voir de là le flambeau allumé sur l'Acropole de Larisse.

Orneæ (αἱ Ὀρνεαί). Nous ne connaissons aucunes ruines qui, à défaut de documens précis, nous indiquent la situation d'Orneæ. Suivant nous, cette ville devait se trouver au point de partage des eaux de la branche occidentale de l'Asopus et du versant de l'Inachus; c'est dans cette

[1] VIII, § 73.
[2] *Geographie der Griechen und Römer*, part. VIII, p. 618.
[3] Strab., VIII, 6. § 7, part. II, p. 121, Coray.

direction qu'on a indiqué vaguement à M. Peytier une acropole antique au sud-ouest du Megalo-Vouno. Quant à ce que dit Strabon :[1] « Orneæ au-dessus de la plaine de Sicyon », on doit l'entendre de la plaine de Phlius, que les anciens joignaient souvent à la Sicyonie. Il n'y eut qu'une Orneæ; l'erreur de Strabon paraît venir du vers d'Homère[2] où cette ville est citée entre Corinthe et Sicyon. Fourmont dit avoir vu Orneæ au lieu dit Ornika, près d'une rivière Petraki, mais ces noms modernes, comme la plupart de ceux du manuscrit, mélange constant de faussetés et de vérités, sont aussi inconnus aujourd'hui que ceux des villes homériques.[3]

Œnoë (ἡ Οἰνόη). Cette ville devait se trouver dans la plaine au-dessous du Malevo (Artemisius), et à la rive droite du torrent. Fourmont la place à un village moderne d'Œnoë, qui, malgré ses deux cents maisons et ses riches vignes, a si complètement disparu, que nous n'en avons point entendu parler.

Cenchreæ, vicus (αἱ Κεγχρεαί). C'est avec doute que nous assignons pour position à ce bourg les ruines que nous avons vues à 1,500 mètres au-delà de l'Erasinus, un peu à la droite du chemin d'Argos à Tegea. On y voit un monument en pyramide tronquée, qui pourrait avoir appartenu aux *polyandriums* des Argiens tués à Hysiæ. Pausanias est très-obscur dans la description de cette route;[4] mais Eschyle[5] nous paraît désigner les sources si remarquables de l'Erasinus sous le nom de Κεγχρείας ou Κερχνείας ῥίας. Cette présomption, jointe à la position des ruines sur la route de Pausanias, à la présence d'un monument sépulcral et à l'absence de toute autre ruine importante dans cette direction, nous a déterminé à adopter ce lieu pour l'emplacement de Cenchreæ. Cependant nous devons dire que l'on trouve sur le même

[1] Strab. VIII, C. 6, § 24, part. II, p. 137, éd. Coray.

[2] Hom., *Iliad.*, II, v. 571.

[3] M. Reichard suppose qu'on doit lire Orchoménos au lieu d'Orneæ, dans le passage où Pausanias place Lyrcea à égale distance, 60 stades, d'Argos et d'Orneæ. Il nous semble que rien n'appuie cette hypothèse; et d'ailleurs la distance de la première de ces villes à Orchoménos dépasse de beaucoup 200 stades olympiques.

[4] Paus., *Cor.*, C. 24.

[5] Æsch., *Prom.*, v. 679, éd. Schutz.

chemin, près du village de Palæo-Scaphidaki, avant le grand contour que fait la route pour descendre vers Akhlado-Kambos, les ruines d'un petit édifice en grandes tailles et une fontaine. S'il existait d'autres ruines à Palæo-Scaphidaki, ce que nous ignorons, on pourrait y voir Cenchreæ avec quelque probabilité; mais il resterait à expliquer comment Pausanias aurait pu passer près du monument si remarquable, cité précédemment, sans en parler.

Erasinus (ὁ Ἐρασῖνος), *Kephalari*. Ce fleuve, le plus beau cours d'eau de l'Argolide, sort au-dessous de vastes cavernes qu'on est surpris de ne point voir jouer un rôle dans les fables argiennes. On trouve à la rive droite du fleuve les ruines d'un temple à quelque distance de la source, et près d'elle, en face de l'ouverture des cavernes, un petit tertre, autel antique formé de cendres, de charbons et d'ossemens : c'est sans doute là où l'on sacrifiait à Bacchus et à Pan.[1]

L'Erasinus sort au pied de la montagne que Pausanias nomme Chaon (Χάον ὄρος), et se joint à un très-grand volume d'eau qui sourd dans les marais, au sud d'Argos, où il est aujourd'hui divisé en canaux pour l'irrigation des rizières; ces eaux jadis réunies formaient sans doute le Phrixus.

Chimarrhus (Χείμαῤῥος ποταμός). Pausanias considère ici[2] Chimarrhus comme le nom propre du torrent qui passe près des ruines que nous attribuons à Cenchreæ.

Pontinus, mons (Ποντῖνος). Cette montagne est le contrefort qui forme le défilé des Moulins (Myli). Un chateau-fort du moyen âge, que Mélétius paraît désigner sous le nom de château d'Hélène, occupe l'emplacement du temple de Minerve. A sa base, à 5 ou 600 mètres des moulins, jaillissent des sources comparables en volume à celles de Lerne; elles forment le Ποντῖνος ποταμός, qui n'a que 2 à 300 mètres de cours; vers son embouchure on voit sous la mer des ruines de bains romains. L'emplacement occupé jadis par un bois de platanes décoré de temples et de statues est aujourd'hui un marais impraticable, à l'exception de la partie la plus voisine des moulins.

Lerna, lacus, fluvius et templum (ἡ Λέρνη). Mélétius voulant transporter

[1] Paus., *Cor.*, C. 24.
[2] Paus., *Cor.*, C. 26.

Lerne au lac Mousto, près d'Astros, il est bon de rappeler que le littoral de Lerne n'était pas à plus de 40 stades d'Argos.[1] Le lac n'avait qu'un tiers de stade de circuit ; la digue construite pour les moulins lui en donne beaucoup plus aujourd'hui.

Le cours de la Lerna, depuis la fontaine Amymone jusqu'à la mer, est d'environ 250 mètres. A cent ou cent cinquante pas des Kephalovrysis, vers le sud du lac, on trouve une source qui peut être la fontaine d'Amphiaraüs. Elle sort au niveau du lac et à la base d'un tertre dont le sommet montre les ruines d'un temple.

Hysiæ (αἱ Ὑσιαί). Cette ville se trouvait sur la route d'Argos à Tegea, près des frontières qui, dans cette direction, étaient tracées par le torrent de la plaine d'Akhlado-Kambos. Nous avons vu à 1,500 mètres au sud du village de ce nom, près de la fontaine et du Khani de Dousa, qui domine la plaine, les ruines d'une ville qui ne peut être qu'Hysiæ.

De l'autre côté de la plaine, sur un pic rocheux qui commande le défilé du Parthénius, s'élèvent des ruines en terrasses et de diverses époques : on les nomme Palæo-Moukhli. Fourmont y cite des constructions polygonales, elles nous ont échappé ; mais les ruines du moyen âge annoncent une ville importante. Nous présumons que ce doit être la position de l'hiéron de Pan ou de l'enceinte (τέμενος) de Télèphe, et plus tard celle de *Nicli* de la Chronique de Morée ou de Moukli des autres écrivains Byzantins.

Genesium et *Apobathmi*, *vici*. Tout ce que Pausanias nous apprend de ces deux bourgs est leur position sur le bord de la mer, au sud de Lerne. Nous avons parcouru cette côte sans voir aucunes ruines, et M. de Vaudrimey, auquel nous devons la topographie de l'Argolide, n'a pas été plus heureux.

Cependant le manuscrit de Fourmont, autant qu'on peut le comprendre, mentionne à l'embouchure de la rivière d'Akhlado-Kambos, qu'il appelle *Fricsos*, des ruines qu'il attribue à Temenium et qui doivent être Genesium ou Apobathmi ; le village albanais de Kivéri occupe aujourd'hui cet emplacement.

[1] Paus., *Cor*, C. 36, vol. I, p. 369, éd. Siebelis.

En remontant la vallée, M. de Vaudrimey a vu à la rive droite de la rivière et à 4,000 mètres de la mer les restes d'un monument d'une grande antiquité, et au-delà, sur la rive gauche, nous avons trouvé les ruines d'une ville, et celles d'un temple situé près d'un petit monticule. Il est possible que ce soit l'emplacement d'Eleous : Apollodore [1] désigne un des chemins qui partent de Lerne, sous le nom de chemin d'Eleous (εἰς Ἐλεοῦντα), et en outre *Elæus* (Ἐλαιοῦς) est une ville d'Argolide, suivant Étienne ; or la seule route qu'on pût désigner ainsi est celle de la vallée où se trouvent ces ruines; on eût dit pour les autres : route de Nauplia, d'Argos, d'Hysiæ ou de Genesium. Pausanias ne nous parle pas de ces ruines, parce qu'il prit la route du littoral.

Dine (ἡ Δινή). Lieu près de Genethlium, où de l'eau douce jaillit au sein de la mer.[2] Les traducteurs, et surtout Clavier,[3] s'éloignent ici tellement du texte, que, sans son secours, il nous aurait été impossible de deviner qu'il s'agissait d'un fleuve sous-marin qui s'élève dans la mer, entre Kivéri et Astros, phénomène que les Grecs modernes désignent sous le nom d'*anavolo*, dont le sens pourrait rappeler celui de *dine* (tourbillon). Pausanias dit que ses eaux provenaient, par des conduits souterrains, des gouffres de la plaine Argos, dans le territoire de Mantinée.

Une route, entre la mer et les marais, conduisait de Lerne à Nauplia, dès le temps de l'attaque d'Argos par Pyrrhus;[4] ce fut probablement une partie de même chemin que parcourut Cléomènes,[5] lorsque, revenant des bords de l'Erasinus, il s'embarqua à Thyrea, pour descendre dans l'Argolide, près de Nauplia. Le pavé vénitien est aujourd'hui affaissé au niveau de la mer en plusieurs points, et nous croyons qu'un affaissement beaucoup plus considérable a eu lieu sur ce rivage depuis une époque plus reculée.

[1] Biblioth., lib. II, C. 13.

[2] Il nous semble que la leçon ἐν θαλάσσῃ ἀνερχόμενον, donnée par les manuscrits et adoptée par les premiers éditeurs de Pausanias (*Arc.*, C. 7, § 2), est préférable à ἐκ θαλάσσης ἀνερχόμενον, comme on lit actuellement dans le texte.

[3] « Dine est un lac d'eau douce formé par la mer. » La suite de ce passage, dans le texte, explique parfaitement le phénomène que Pausanias décrit. (Clav. T. IV. p. 279.)

[4] Plutarch., *Pyrrhus*, C. 31.

[5] Herod., VI, 76.

Temenium (τὸ Τημένιον). Les distances, 26 stades d'Argos, et 50 de Nauplia, n'ont pu nous faire retrouver la position de cet ancien château-fort. On a peine à concevoir comment il aurait été fondé dans le marais, aujourd'hui impraticable, où les distances semblent le placer.

Nauplia (ἡ Ναυπλία). Les travaux des Vénitiens n'ont pas fait disparaître entièrement les constructions cyclopéennes de la citadelle, particulièrement du côté de la ville. Quoi qu'en dise M. Mannert, Nauplia n'a jamais été dans un autre emplacement : c'est la dénomination de *Palæa Nauplia* donnée à Tiryns, qui a été l'origine de cette erreur. La fontaine Canathus, consacrée à Junon, doit être la belle source du monastère d'Hagia-Moni, près de laquelle nous avons vu, au-dessous du jardin, les soubassemens d'un sacellum en grandes tailles. Nous croyons avoir retrouvé les entrées des labyrinthes que Strabon[1] attribue aux Cyclopes; ce seraient des cavernes creusées de main d'homme dans la gorge qui s'élève en arrière du faubourg de Nauplie; nous y avons recueilli des débris de poterie d'une grande beauté, des ossemens et quelques petits débris d'ouvrages en cuivre. Elles s'ouvraient dans des couches très tendres, qui se dirigent à travers la montagne vers le port Karatone. C'est un lieu d'exploration nouveau que nous recommandons aux voyageurs.

En se dirigeant de Nauplia vers le port Aulon, ou port Tolon, par le bassin de Spaïtsiko, on trouve des ruines aux deux côtés de la vallée, vers le point de partage des eaux : d'un côté, au sud, un petit *sacellum*, dit *Palæo-Kastro*, de construction en partie cyclopéenne et en partie hellénique; de l'autre, vers le nord, un château-fort semble marquer les limites du territoire des Naupliens du côté des Asinéens.

Phlius Argiva? (Ptol.) On voit au *port Aulon* une acropole polygonale, avec restaurations de diverses époques, autour d'un rocher baigné de trois côtés par la mer. Un temple a existé sur la plate-forme où est maintenant la chapelle, la ville s'étendait sur la plage, au levant. D'après la seule autorité de Ptolémée, on met ici une ville de Phlius; et Larcher, se fondant sur ce que Phlius est citée dans Hérodote,[2] entre Hermione et Tiryns, pense que c'est là sa position, et que ce fut cette

[1] Strab., VIII, C. 6, § 11, ed. Coray.
[2] Herod., IX, 28.

Phlius inconnue qui envoya mille hommes à Platées. Ptolémée aurait-il fait la même erreur? Au surplus, n'ayant aucun nom à lui substituer avec plus de probabilité, nous le conservons.

Asine (ἡ Ἀσίνη). Nous n'avons la distance de cette ville, à aucun point connu; et les documens sur sa position sont vagues et en petit nombre. C'est avec doute que nous la plaçons au *Palæo-Kastro* de Kandia, séparé de la mer par des lagunes qui devaient jadis former son port. Près de cette acropole de construction polygonale sort un des kephalovrysis les plus remarquables de la Morée. M. de Vaudrimey a noté, sur une colline au-dessus des lagunes, un temple qui pourrait être celui d'Apollon Pythaëus (Πυθαέως), et deux *sacellum* presque contigus dans la partie nord des marais. Le torrent de Kandia prend naissance dans l'enceinte même de l'hiéron d'Épidaure, non loin de laquelle Pausanias nous indique un olivier qui, selon lui, marquait peut-être la limite du territoire des Asinéens.[1] Si M. de Vaudrimey n'avait pas découvert l'acropole de Kandia, nous n'eussions pas hésité à placer Asine aux ruines du port Aulon, qui sont sur un rocher s'avançant dans la mer, entre deux ports. Car, s'il faut en croire Pausanias, Asine était située sur la mer, comme la ville du même nom en Messénie.[2]

L'Épidauria possédait trente stades de côtes sur le golfe Argolique.[3] Nous présumons que c'est la belle plage d'Iri, débouché de la rivière de Bedeni, dont nous attribuons tout le bassin à l'Épidauria; ce n'est, il est vrai, que sur de faibles probabilités, car l'antiquité nous laisse à peu près sans lumière sur tout l'intérieur de l'Argolide.

Si, en quittant Argos, nous prenons, avec Pausanias, la route directe (λεωφόρον) d'Epidaure, passant par le village de Manolaki, nous trouvons Tiryns (ἡ Τίρυνς) en nous détournant *sur la droite*; de 1,500 mètres environ. Les ruines autres que celles de l'acropole doivent être profondément ensevelies sous les alluvions qui arrivent encore du nord et du nord-est. Nous avons retrouvé au pied de la colline, à un kilomètre à l'est, les carrières qui ont fourni la plupart des blocs cyclopéens. Les

[1] Paus., *Cor.*, C. 28, § 2, vol. I, p. 325, ed. Siebelis.
[2] Paus., *Mes.*, C. 34, § 7, vol. II, p. 295.
[3] Scylax, § 51, vol. I, p. 267, ed. Gail.

traces d'exploitation sont très apparentes. Un bloc équarri de marbre rouge, laissé sur un talus, appartient peut-être à une époque plus récente que celle de la construction des murs. La *leophoros* de Pausanias était nécessairement dans la direction du sentier actuel d'Argos à Épidaure. Nauplie n'existait plus, et on n'aurait eu aucune raison pour venir prendre, comme le font souvent les voyageurs modernes, la route de Nauplie à Épidaure.

Midea (ἡ Μιδεία) est ensuite le premier lieu que Pausanias mentionne sur sa gauche, en reprenant la grande route, et par conséquent en remontant vers le nord. Presque tous les voyageurs ont regardé les ruines d'Adriani qui couronnent une colline au nord-est de Katsingri comme celles de Midea. C'est une erreur suivant nous : ces ruines sont à droite et non à gauche de la route ancienne. Leur construction indique un fort destiné à protéger un grand édifice, un temple, sans doute, dont on voit les murs au sud-ouest. Les blocs sont polygonaux, mais taillés avec une parfaite régularité[1]. Pausanias, d'ailleurs, dut voir ces ruines, qu'aujourd'hui encore on aperçoit de très loin, et nous ne concevons pas pourquoi il ne les a pas nommées.

Midea, pour nous, est la ville antique dont nous avons découvert les restes au nord de la plaine, sur une montagne rocheuse, au levant de Dendra. Les ruines descendent depuis le sommet, inaccessible dans trois directions, jusqu'à une fontaine qui sort d'une grotte au pied de la chapelle de la Panagia. Quatre murailles suivant la courbure de la montagne forment autant d'enceintes étagées, et la dernière n'est qu'une crête de rochers. La grossièreté et la petitesse des matériaux nous fit d'abord croire à un camp retranché fait de pierres ramassées (λίθων λογάδων); mais une porte semblable à la petite porte de Mycènes, et d'autres débris, nous firent reconnaître les ruines d'une ville de haute antiquité.

En continuant à suivre la route d'Epidaure, on laisse à droite (à gauche par la route de Nauplie), deux villes, avec acropoles de construction polygonale. La première a des tours rondes surmontées de constructions carrées du moyen-âge. Son enceinte descendait jusqu'au

[1] On voit à la bibliothèque Mazarine un joli relief de ce monument, que M. Petit-Radel a fait exécuter d'après les dessins de Fauvel.

bord du sentier de Nauplie à Epidaure; là un petit temple, avec débris d'aqueduc, a été signalé par les voyageurs modernes. La deuxième, placée dans l'embranchement des routes de Nauplie et d'Argos, n'est pas à plus de 2,500 mètres de la première. Son acropole commandait à une ville assez étendue dans la direction du nord-est. Nous n'avons aucuns noms à appliquer à ces deux villes de l'ancien royaume de Mycènes, quoique Pausanias ait passé près d'elles; sans doute alors elles étaient encore plus cachées par les halliers, et le pays était plus désert encore que de nos jours. Les noms manquent aux ruines dans toute l'Argolide.

Lessa vicus (ἡ Λῆσσα κώμη).[1] Avant d'arriver à Ligourio, on observe à gauche de la route un monument pyramidal entièrement semblable au polyandrium mentionné dans les ruines que nous attribuons à Cenchreæ; à quelques pas plus loin est une église byzantine, avec débris antiques. Ligourio est la position qui convient à Lessa; elle pouvait n'être qu'un bourg au temps de Pausanias; mais à une époque plus reculée ce fut une petite place forte, comme on peut le voir aux ruines de murs qui couronnent la colline.

Arachnæus mons (τὸ Ἀραχναῖον ὄρος). Le sommet des monts de Kheli, qui s'élève au-dessus de Ligourio, est le plus remarquable de la chaîne par sa hauteur (1,150 mètres) et sa forme aiguë, quoique inférieur de quelques mètres au Saint-Elie de Kheli; les Albanais de Ligourio me l'ont nommé Arna. Gordon et quelques autres voyageurs ont entendu Arachnæa. De ce sommet on aperçoit toutes les montagnes de la Mégaride et de l'Attique, ainsi que le mont Martis, qui domine Mycènes: c'est le pic qui dut être choisi pour les signaux de feu par lesquels on annonça à Clytemnestre la prise de Troie.[2] Il ne peut d'ailleurs être question au commencement de ce passage du mont Pron, petite colline près d'Hermione, πρῶν' est ici dans le sens de *vertex*. M. de Vaudrimey a vu dans un col, entre les deux sommets principaux du mont Arachnée, une enceinte carrée, de construction polygonale, qui pourrait être un

[1] Paus., *Cor.*, C. 25. § 9, vol. I, p. 315, ed. Siebelis.

[2] Æschyl., *Agamemn.*, v. 307, ed. Schutz. Halæ. 1827.

fort pour la défense du passage, peut-être aussi l'enceinte sacrée des autels de Jupiter et de Junon.[1]

EPIDAURIA (Ἡ ἘΠΙΔΑΥΡΙΆ).

Scylax nous apprend que cette province s'étendait jusqu'au golfe Argolique, sur lequel elle possédait trente stades de côtes; Thucydides[2] confirme ce fait en parlant des pâturages qu'avait Epidaure dans le voisinage d'un temple d'Apollon *Pythaëus*, qui doit être celui d'Asine. D'après ces autorités, nous attribuons, mais avec doute, à l'*Épidauria* toute la vallée de Bedeni. Vers le nord, nous lui donnons pour limites le cap *Spiræum* et la ligne de partage des eaux d'Angelo-Kastro à Ligourio; ces limites, qui embrassent les deux vallées fertiles de Piada et de Bedeni, aident à concevoir ce que dit l'antiquité des chevaux et des prairies d'Epidaure.

Templum Æsculapii. Cette enceinte sacrée comprenait toute la partie orientale d'une jolie plaine, défendue par une enceinte de montagnes et par des murailles à l'entrée des gorges. La distance du temple à la ville d'Epidaure est évaluée, par Tite-Live, à 5 milles,[3] ce qui est exact en les mesurant en ligne droite. Hiero est le nom moderne de la plaine dont les ruines ont été décrites par Dodwell et plusieurs autres voyageurs.[4]

Titthion (τίτθιον), mont Velonidia (858 mètres), auquel le nom de *Titthion* (téton) convenait à raison de sa forme arrondie, qui contraste avec les pics et les crêtes rocheuses dont il est entouré. Cette montagne, qui dominait l'hiéron d'Esculape, est renommée dans le pays par la vertu médicinale de ses plantes; nos guides de Ligourio en recueillirent pendant le séjour que nous y fîmes.

[1] Paus., *Cor.*, C. 25, § 9.
[2] Thucyd., V, 53.
[3] Tit. Liv. XLV, 28.
[4] Voy. Expédition de Morée, section d'architect., t. II.

Cynortium (Κυνόρτιον). Colline à laquelle est adossé le théâtre de Hiero; on y voit les ruines du temple d'Apollon et les citernes d'Antonin.

La route directe du bois sacré (ἱερὸν ἄλσος) à Epidaure suivait, à droite, le bord d'une gorge étroite et profonde; elle avait été taillée dans le rocher en plusieurs endroits et un mur de défense fermait cette entrée, comme celle de l'Argolide. Le monument héroïque élevé à Hyrnetho n'a point été trouvé; on ne peut lui attribuer les ruines, soubassemens d'une chapelle byzantine, vues par M. le colonel Bory à une heure à l'est de Ligourio, attendu qu'elles sont sur la route directe de Lessa à Epidaure, route que Pausanias n'a pas suivie.

Epidaurus (ἡ Ἐπίδαυρος). Le bourg Nea-Epidavros lui a succédé. La presqu'île rocheuse, couverte de ruines dans toutes les parties planes, n'était probablement que l'acropole et la ville s'étendait à droite et à gauche sur les deux ports, de manière à occuper 15 stades de côtes.[1] On voit beaucoup de ruines sous la mer, comme dans toutes les villes du littoral.

Le temple de Junon[2] devait être situé sur le cap qui forme l'entrée du port actuel dans l'emplacement de la douane. M. Blouet a remarqué des fortifications du moyen-âge surmontant les murs de l'acropole. Cette ville, comme le remarque Strabon, était entourée de montagnes; on ne pouvait facilement l'approcher que par la gorge de Lessa, ce qui explique la durée du siége ou blocus fait par les Argiens.

Nous avons à signaler dans le bassin de Bedeni plusieurs villes helléniques, sur lesquelles, vu le silence de l'antiquité, nous ne devons attendre de lumières que des recherches faites dans leurs ruines. La première, en remontant la vallée, est située en face du monastère d'Avgo, et paraît plutôt un château-fort qu'une ville; la seconde, beaucoup plus importante, s'étend dans une plaine, entre Trakhia et Bedeni, et est dominée par une vaste acropole qui couronne la montagne. D'après M. de Vaudrimey, les murs d'enceinte ont une très grande étendue et sont formés d'assises irrégulières. Comment une ville aussi considérable n'est-elle mentionnée par aucun écrivain de l'antiquité?

[1] Strab., VIII, C. VI, § 15, part. II, p. 127, ed. Coray.
[2] Thucyd., IV, 133; Paus., Cor., 29. § 1.

On pourrait peut-être penser que l'enceinte du sommet est l'hiéron de Diane Coryphæa, et que la ville est le Coryphasium de Pline,[1] si toutefois ce nom n'est pas la suite d'une erreur de cet auteur, qui transporte le Coryphasium de Messénie près de la Methana ou Methone d'Argolide. Dodwell[2] fait mention de l'enceinte vue par M. de Vaudrimey. Le même voyageur cite des ruines helléniques à la base du château de Phanari, et à 20′ de ce lieu, sur la route de Kolaki, une ville avec acropole, qui a échappé à nos recherches.

M. Blouet, en outre, a vu à 23′ du village du Karatza et sur les flancs de l'Ortholithi une enceinte de construction cyclopéenne qui lui parut appartenir à une acropole. L'histoire se tait sur toutes ces petites cités éloignées des grandes communications, et l'archéologie seule pourra nous apprendre leurs noms.

TRŒZENIA (Ἡ ΤΡΟΙΖΗΝΊΑ).

Le passage de Scylax, relatif au périple de la Trœzénie, a été bien expliqué par les derniers éditeurs. Les 300 stades qu'il donne, doivent s'entendre non du contour de *Calauria*, mais du littoral entier de la Trœzénie. Nous trouvons, en effet, de la pointe Prouali, limite naturelle du côté d'Epidaure, au cap *Scyllæum* 221 stades, qui, ajoutées aux 80 stades,[3] distance de ce même cap aux frontières de l'Hermionie, forment le nombre de Scylax.

Trœzen (ἡ Τροιζήν). Les ruines de cette ville occupent une étendue considérable dans la plaine, au nord-ouest de Damala. Chandler les a décrites avec son inexactitude accoutumée ; il se trompe sur l'emplacement de l'acropole, que nous avons aperçue sur un petit pic au-dessus de Damala ; M. Virlet y a vu des murs cyclopéens supportant des constructions du moyen-âge, et dans l'intérieur, divers débris d'antiquité.[4] On remarque dans la plaine un pont de construction cyclopéenne.

[1] Paus., *Cor.*, C. 28, § 2 ; Plin. IV, 9, § 2.
[2] Dodwell, t. II, p. 265.
[3] Scylax, *Peripl.*, § 53 ; Paus., *Cor.*, C. 34, § 7.
[4] *Voyez*, pour les ruines de cette ville, Chandler, II. Dodwell, II.

Pogon portus (Πώγων λιμήν).[1] Ce port, qui ne peut être qu'une partie de la rade de Poros, est pour nous son extrémité occidentale, où Pausanias place Celenderis. La carte y indique quelques ruines, qui doivent avoir appartenu à ce bourg, et non au temple de Diane Saronide.

Saronis portus, aujourd'hui golfe de Dara ou de Methana. Pausanias[2] nous dit qu'il porta d'abord le nom de marais Phœbæa, parce que le temple de Diane Saronide (on sait que cette déesse était appelée aussi Phœbé) se voyait sur ses bords. L'olivier *tordu*,[3] témoin de la catastrophe d'Hippolyte, était près de là; c'est donc sur la route de Trœzen à Epidaure que nous devons chercher la mer et le marais Phœbæa (ἡ Φοιβαία λίμνη), qui n'est autre chose que la Ψιφαία θάλασσα[4] du même auteur, et que le Schœnitas de Mela et de Pline, port à l'occident du port Pogon, d'après l'ordre suivi par le premier de ces auteurs. Le lac salé de Valario, qui n'est séparé de la mer que par des dunes, devait être, dans l'antiquité, le port des Trœzéniens sur le golfe Saronique. Ce dernier nom s'étendit ensuite au golfe d'Epidaure, et enfin à tout le golfe d'Egine.

Methana (ἡ Μέθανα). Cette presqu'île a conservé son nom sans altération. Sur un isthme de 300 mètres de largeur qui l'unit au continent, on voit de nombreuses traces de fortifications antiques que l'on peut attribuer aux Athéniens.[5] Un petit port, à l'ouest, était défendu par deux châteaux de construction hellénique, dont l'un est régulièrement elliptique. C'est aujourd'hui le fort du Diamant, qui domine l'isthme. En quittant ce fort et se dirigeant vers l'est, on trouve une grotte, désignée par les habitans sous le nom de grotte de Thésée, puis au-dessus de Taktikopolis, ville que Fabvier voulut fonder, un second Palæo-Kastro de construction cyclopéenne, que l'on nomme aussi fort de Thésée. Une muraille, restaurée dans le moyen-âge, fermait l'isthme, en réunissant les deux châteaux-forts.

On rencontre le port et les ruines de la ville de Methana au-dessous

[1] Herod., VIII, C. 42; Strab., VIII, C. 6, § 14, part. II, 126, ed. Cor.; Mela, II, C. 3.
[2] *Cor.* C. 30, § 7, I, 339.
[3] Paus., *Cor.*, 32, § 9, I, 351.
[4] Paus., *ibid.*
[5] Thucyd., IV, 45; Diod., XII, C. 65, vol. I, part. II, 668, ed. Dindorf.

du village de Megalo-Khorio; nous y avons reconnu deux époques dans les constructions superposées de l'acropole. Un pic très-escarpé, près de Kaÿmeno-Khori, était fortifié; on y trouve une grande quantité de citernes d'une construction antique. C'était sans doute la dernière place de refuge de la presqu'île. M. de Vaudrimey nous fait connaître en outre, dans Methana, trois Palæo-Kastro dont la carte indique la position : l'un d'eux, près Hagios Théodoros, était l'acropole d'une ville située en face d'Ægine; on trouve dans son intérieur les fondations d'un temple en trachytes. Les diverses constructions de la presqu'île ne paraissent pas remonter au-delà de la guerre du Péloponnèse. Pausanias place, à 30 stades de la ville, des bains chauds dont les eaux apparurent au milieu de phénomènes volcaniques, sous Antigone, fils de Démétrius.[1] Cet événement nous semble coïncider avec le tremblement de terre qui détruisit Rhodes et Sicyone, et que Pausanias[2] rapporte au règne de Démétrius, fils d'Antigone. Mais nous pensons que, d'après Polybe, il faut lire ici Antigone Doson, frère de Démétrius, dont il est également question dans le passage précédent. Ainsi l'époque serait fixée entre 233 et 221 ans avant Jésus-Christ, et très probablement en 225. C'est à ce phénomène que se rapportent les descriptions très détaillées que donnent Strabon[3] et Ovide,[4] quoique ce dernier en mette le récit dans la bouche de Pythagore. La presqu'île renferme deux sources chaudes et sulfureuses : l'une au nord, au lieu dit Vroma; l'autre au sud, près de Vromolimni. Toutes les deux montrent des traces de bains antiques; mais la distance ne serait que de 22 stades olympiques pour la dernière; et d'ailleurs c'est au nord que se sont manifestés les phénomènes volcaniques récens. Quant à la montagne de 7 stades élevée, suivant une leçon douteuse de Strabon, par les feux souterrains, ce ne fut sans doute qu'un cône de débris lancés par une bouche sous-marine près de la côte septentrionale, cône qui aura disparu comme l'île Julia, et dont les Kaÿmmenis seraient les débris.

[1] Paus., *Cor.*, C. 34, § 2, I, 355, ed. Siebelis.
[2] Paus., *Cor.*, C. 7, § 1.
[3] Strab., I, part. 1, p. 76, ed. Coray.
[4] Ovid., *Metam.*, XV, v. 296.

Calauria, insula (ἡ Καλαύρεια). Cette île n'a pas 30 stades de circuit comme on lit aujourd'hui dans Strabon, mais 130. Le même géographe et Pline évaluent sa distance au continent à 4 stades ou à un demi-mille. Ce chiffre s'applique non au passage de Poros, qui n'a que 2 stades, mais à l'entrée de la rade, et montre par là que Poros formait alors une île distincte; aujourd'hui encore, lorsque le vent souffle de l'est, les deux îles sont séparées. La grande île est désignée de nos jours, süivant Dodwell et Chandler, sous le nom de Palatia. On y trouve au sommet du plateau, à 800 mètres à l'ouest de la chapelle Saint-Nicolas, une enceinte assez grande pour avoir appartenu à une ville, et qui n'est peut-être que l'enceinte sacrée du temple de Neptune, dont les ruines sont très apparentes.

Sphæria (ἡ Σφαιρία). Petit rocher de forme ronde, très près du rivage et à 300 mètres à l'ouest de l'îlot sur lequel est construit le fort Heydeck; MM. Virlet et de Vaudrimey y ont vu les ruines d'un temple qui occupait presque toute la surface de l'îlot. C'est sans doute le temple de Minerve *Apaturia;* il serait aujourd'hui impossible d'y passer à pied, comme on le faisait au temps de Pausanias.[1]

Scyllæum prom. (Σκυλλαῖον ἄκρον).[2] La chaîne des monts Adères se bifurque en se terminant à l'est, de manière à former deux caps séparés par un petit port. Aussi Pausanias distingue-t-il le promontoire *Scyllæum*, au nord, du promontoire *Bucephalus*, au sud. Trois petites îles, *Haliusa, Pityusa* et *Aristeræ*, s'avancent dans le prolongement de ce dernier. Tous les géographes, depuis Sophianus, donnent pour nom moderne au *Scyllæum*, Skyli; cependant, suivant M. le capitaine Peytier, ce nom est inconnu dans le pays et doit être remplacé par Spathi. Ce dernier nom, suivant nous, peut appartenir au cap méridional; mais les pilotes désignent, sans aucun doute, toute la pointe sous le nom de cap Skyli.

Eïones (Ἠϊόνες). Chandler place ce bourg à un Palæo-Kastro, situé, dit-il, entre le cap Skyli et Calaurie. Nous n'avons point trouvé de ruines dans cette position; mais il existe sur la côte méridionale, près le ha-

[1] Paus. *Cor.*, C. 33, § 1.
[2] Paus., *Cor.*, C. 34, § 7.

meau de Phourkaria, une acropole hellénique qui domine les ruines romaines en partie submergées, dont le port est entouré : c'est pour nous Eiones. Cependant, on peut se demander s'il est probable qu'une des villes Dryopes [1] eût été fondée dans un lieu qui dépendait du territoire de Trœzen? [2]

Un cap surbaissé, dont le sol est très fertile, porte le métokhi d'Hydra, où nous avons remarqué des ruines qui pourraient avoir appartenu au temple de Cérès Thermesia.

Le périple de Pausanias, du *Scyllæum* à *Hermione*, [3] ne nous paraît pouvoir être entendu qu'en supposant qu'il fût forcé par les vents d'ouest de contourner Hydra, et cette hypothèse n'est elle-même que peu satisfaisante. Le promontoire *Acra*, ou *Colyergia* suivant le texte de Clavier, serait le cap oriental d'*Hydrea; Trikrana* serait l'île Trikera. Pausanias pénétrerait ensuite dans le golfe Hermionique entre le mont *Buporthmus* (cap Mouzaki) et l'île *Aperopia* (Doko), et rencontrerait le *Posidium* sur la pointe de Kastri, à laquelle il donne les dimensions exactes de 4 stades de largeur sur 7 de longueur.

Hermione (ἡ Ἑρμιόνη). Les ruines de cette ville occupent toute la pointe de Kastri et la pente de la montagne que les anciens désignaient par le nom de *Pron* ou sommet. Les ruines du temple de Neptune se voient encore à l'extrémité du promontoire. Le village de Kastri doit occuper l'emplacement de l'acropole. Son église est construite sur les fondations d'un temple, peut-être celui de Cérès.

Les noms de *Pron* et de *Thornax* ne doivent pas être appliqués aux chaines de montagnes, voisines d'Hermione, comme on le fait généralement; mais seulement aux deux petites sommités opposées que coupait la route de l'Hermione moderne, ou du temps de Pausanias, à la ville de Masès.

[1] Nous ne pouvons admettre l'opinion de M. K. O. Muller sur la position des Dryopes : « *Nam et Hermionam, et Eionem, et Asinem, inter Buporthmum et Struthuntem prom. sitas visse jam dudum intelligere debebant geographi.* » (De Rebus Ægin.) Il en est de même des conséquences plus ou moins ingénieuses que cet habile critique tire des erreurs ou de l'obscurité de Strabon au sujet d'Ornée et d'Asiné.

[2] Strab., VIII, C. 6, § 13, ed. Coray ; Hom., *Il.*, B, v. 561.

[3] Paus., *Cor.*, 34.

Ilei vicus (Εἰλεοί). Le nom ancien de ce bourg paraît conservé dans celui du village d'Ilios, mentionné par Fourmont et Gell, et dans celui d'Ilia (Ἰλιά) du catalogue de Nauplie. Quant à nous, il nous a été impossible de recueillir, sur les lieux, aucun nom moderne, tant le canton était dépeuplé. Il existe, d'après Gell, des ruines de ville dans la plaine d'Ilios, à 1 h. 20' de Kastri, route de Damala. Nous avons vu en outre, sur un pic rocheux, à l'est de cette plaine et au-dessus du cap Thermisi, l'enceinte d'une forteresse hellénique, qui paraît avoir été destinée à défendre le port et les salines de Thermisi. En se rendant de ce dernier lieu à Kastri, on passe près d'une chapelle, avec soubassemens antiques.

Le temple de Cérès *Thermesia* était situé près de la mer et sur les limites de la Trœzénie, qui n'étaient qu'à 80 stades du cap Scyllæum. Le nom de Thermisi, conservé à un cap près d'Hermione, et les ruines antiques près d'une chapelle, au-dessus des salines, semblent indiquer sa position ; mais la distance, 80 stades, est beaucoup trop faible et conviendrait davantage à la position du métokhi d'Hydra.

Halice, urbs (ἡ Ἁλίκη). M. de Vaudrimey a reconnu les ruines d'une forteresse hellénique à 5,000 mètres sud de Castri, sur les bords de la mer; une petite île formait son port. Ce n'est qu'avec doute que nous lui attribuons le nom d'Halice. Pausanias,[1] Scylax,[2] Xénophon,[3] un fragment de Callimaque,[4] montrent seulement que Halice ou Halia était située au sud d'Hermione. On ne peut rien conclure des passages de Thucydides où il est question des Haliens, attendu qu'il ne suit pas d'ordre géographique. Cette ville, après avoir été plus connue que Masès au temps de la guerre du Péloponnèse, laissa plus tard à cette dernière la possession du rivage.

Mases (ὁ Μάσης). Nous devons au même officier la connaissance des ruines de Masès. Il a vu à la partie méridionale du beau port Kelli ou Bisati les ruines d'une ville considérable, dont une grande partie se prolonge sous les eaux. Il a remarqué, en outre, sur la colline qui do-

[1] Paus., *Cor.*, 36, § 1.
[2] Scylac., § 51.
[3] Xenoph., VI.
[4] Callim., I, 383.

mine la ville une porte et diverses ruines de construction cyclopéenne: c'est un lieu de recherche qui réclame toute l'attention des voyageurs.

La carte indique en outre des ruines de temple sur le promontoire le plus méridional, près le cap Mylonas, lieu où il nous a semblé apercevoir un grand tumulus.

Didymi, vicus (Δίδυμοι). Ce bourg, qui appartenait à l'Hermionis, est remplacé par un village qui a conservé le même nom. On y voit une citerne ou un puits de construction antique et quelques fondations en grandes tailles. La montagne, à l'est-quart-nord du village, porte le nom de Didyma, à raison de ses deux sommets d'égale hauteur. Nous ignorons la position de *Philanorium* et de *Boleï*, dont le dernier n'était que le nom d'un lieu où l'on remarquait des amas de pierres ramassées (λίθων τῶν λογάδων);[1] il devait être très près du joli village de Phourni.— Philanorium existait peut-être à l'extrémité nord de la plage du port Kiladia, où M. de Vaudrimey a vu divers débris antiques, et notamment une chaussée ou digue.

ILES DES GOLFES D'ARGOS ET D'ÆGINA.

Ce n'est que sous la faible autorité de Pline que nous donnerons aux trois îles, Makronisi, Platia et Hypsili, situées dans le golfe Argolique, les noms anciens de *Pityusa*, *Irine* et *Ephyre*. Ephyre et Hypsili semblent à peu près synonymes, et s'appliquent bien à l'île élevée, placée en face de la baie de Vourlia. On peut encore croire à quelque rapport

[1] Cette expression est employée très fréquemment par Thucydides,[2] et toujours avec la même acception. On ne peut douter que ce ne fut un terme technique; il voulait désigner le genre de construction que nous avons employé pour élever nos signaux sur les montagnes de la Morée, sans le secours d'aucun instrument pour l'extraction ou pour la taille. On rassemblait les blocs épars qui recouvrent partout le sol et on les choisissait de manière à les adapter les uns aux autres. C'est en petit l'architecture cyclopéenne, partout où les pierres se divisent naturellement en blocs irréguliers.

[2] Thucyd., IV, 240, 258; VI, 420.

d'origine entre le nom d'*Irine* et celui d'Iri que porte la plage et le village en face de l'île Platia.

Tiparenus n'est connue que par Pline,[1] et on est dans l'usage de l'appliquer à Spetzia. Ne serait-il pas possible que ce ne fût qu'une altération de Τρίκρανα νῆσος, île que Pline ne nomme pas, et que Pausanias place avant *Aperopia*, comme Pline le fait de *Tiparenus?*

Tricrana (ἡ Τρίκρανα).[2] Il nous semble que Pausanias, pour se rendre du Scyllæum à Hermione, passe au sud d'Hydrea, et désigne par Tricrana l'île de Trikeria.

Aperopia (ἡ Ἀπεροπία). Pline et Pausanias nous conduisent également à attribuer ce nom à l'île Doko, qu'un passage étroit sépare du mont Mouzaki (Buporthmus), en face duquel était située Aperopia.

Hydrea (Ὑδρέα), aujourd'hui Hydra, et les trois petites îles du cap, Skyli, Haliusa, Pityusa et Aristeræ, précèdent l'ouverture du golfe d'Ægina. Il est à remarquer que Pline et Pausanias, d'après l'ordre qu'ils suivent, donnent l'un et l'autre à l'île Aristeræ la position la plus orientale par rapport aux îles des côtes de l'Hermionis.

Belbina (ἡ Βέλβινα). Ile avec une ville, située entre les caps Scyllæum et Sunium suivant Scylax,[3] vers la haute mer, suivant Strabon,[4] ne peut être que Saint-George d'Arbora.

Pelopis insulæ.[5] Groupe de neuf petites îles, situées devant la côte de Methana, suivant Pausanias; ce doit être l'amas d'îlots ou de rochers dont on n'a figuré que sept sur notre carte, entre Methana et Ægina. Chandler dit les avoir visitées.

Cecryphalos, selon Pline,[6] ou suivant les Grecs Κεκρυφάλεια,[7] doit être l'île Kyra, où nous avons vu, sur le sommet oriental, un Palæo-Kastro qui toutefois, de loin, nous a paru dater du moyen âge.

[1] Plin., IV, 19 (12), § 5.
[2] Paus., *Cor.*, 34, § 8.
[3] Scylac., *Peripl.*, § 52.
[4] Strab., VIII, cap. 6, § 16. p. 128 ; IX, C. 1, § 21. p. 162, ed. Coray.
[5] Paus., loc. laud., § 4.
[6] Plin., IV, 19, § 5.
[7] Thucyd., I, 105, p. 74. ed. Bekker; Diod. Sic. XI, 78. vol. I, part. II, p. 598, ed. Dindorf.

Pityonesos. L'île Angistri, renommée encore de nos jours pour le bois de construction qu'elle fournit à la petite marine des Grecs.

Ægina (ἡ Αἴγινα νῆσος)[1] a conservé son nom sans altération chez les Grecs modernes. Strabon, Pline et Agathemère[2] donnent des nombres qui conviennent avec assez d'exactitude à sa position dans le golfe et à sa circonférence. Cette dernière est évaluée par Strabon à 180 stades, chiffre qui ne diffère que de 10 à 15 stades du contour réel, en employant le stade olympique. La ville n'était pas placée au sud-ouest, comme le dit le même auteur,[3] mais à l'ouest. Ses ruines, ainsi que celles des jetées qui formaient les ports, sont encore très apparentes. Il y avait au moins deux bassins séparés sur la côte orientale, comme les jetées sous-marines l'indiquent. Peut-être Pausanias et Scylax, en parlant des deux ports, n'entendent-ils mentionner que ces deux bassins. Cependant il existait en face de l'Attique et au-dessous du temple dit de Jupiter Panhellénien un second port nommé aujourd'hui Hagia-Marina, et près duquel nous avons vu quelques ruines. Le temple que l'on doit regarder comme celui de Jupiter Panhellénien, bâti à ce dieu par Æacus, est dans la partie nord-est, sur une colline de 180 mètres d'élévation. Nous avons visité dans la partie méridionale de l'île, au pied du pic Oros, les ruines d'un sanctuaire construit en trachytes; mais rien n'y annonce l'existence d'un temple; celui d'Hercule, mentionné par Xénophon,[4] doit se trouver vers l'ouverture de la principale vallée de l'île, qui se dirige au nord, peut-être au lieu où Dodwell signale des ruines très anciennes. La colline Tripyrgia est probablement la chaîne du Condomylo. Plusieurs savans, entr'autres M. de Stackelberg, regardent au contraire le mont Oros, sommet le plus remarquable de l'île, comme le mont Panhellénien, et supposent que le temple visité par Pausanias existait sur le sommet du pic. On ne peut douter qu'il n'y ait eu un édifice antique

[1] Voyez la description que nous avons donnée de cette île dans les *Annales des Voyages*. pour 1834.

[2] Agathem., I, C. V.

[3] Si l'on veut prendre à la rigueur les mots τετραμμένην πρὸς Λίβα, dont Strabon se sert lib. VIII, C. 6, § 16.

[4] Xenoph., Hist. Græc., V, C. 1, § 10.

sur l'emplacement de la chapelle; mais il ne pouvait avoir, comme elle, que quelques pieds de surface. Dans cette hypothèse, l'enceinte au pied de la montagne serait l'hiéron d'Aphæa, et le temple si remarquable de la partie nord-est de l'île pourrait être le temple d'Hercules, mentionné par le seul Xénophon. Mais comment aurait-il échappé à Pausanias, aussi curieux des beaux-arts que des origines, surtout lorsque l'on voit qu'il sacrifia à Damia et Auxésia, dont les statues étaient au lieu dit *Œa*, dans le centre de l'île, et qu'il fit, par conséquent, en grande partie le chemin du temple? La ville vénitienne occupe un pic qui s'élève également au centre de l'île; c'est le canton désigné par Hérodote sous le nom d'Œa, lieu de retraite des anciens habitans après l'invasion des Doriens.

Pline nomme neuf petites îles situées en face du promontoire Spiræum. Cette mer contient, en effet, neuf à dix îles principales et un grand nombre d'îlots. L'ordre suivi par Pline n'est probablement pas l'ordre géographique, et nous n'essaierons pas ici d'établir la correspondance des noms anciens et modernes; nous remarquerons seulement que l'île Laoussa, que nous avions même entendu nommer Læousa, rappelle l'*Eleusa* de Pline.

CYNURIA (ἡ ΚΥΝΟΥΡΙ'Α γῆ).

La Cynuria Argolique ou Thyréatis, possédée alternativement par les Argiens et les Lacédémoniens, appartenait aux premiers sous la domination romaine. Les poètes et les rhéteurs en ont beaucoup parlé à l'occasion du combat célèbre d'Othryadas, mais sans rien dire sur sa topographie, et les géographes et historiens sont si sobres de détails, qu'il nous est impossible de nommer avec quelque probabilité les ruines nombreuses que nous y avons découvertes. D'après cela, nous croyons devoir nous borner à décrire le pays et la position des ruines laissant à de plus habiles le soin d'établir leur synonymie avec les noms anciens.

La chaîne du Zavitsa se soutenant, depuis le mont Parthénius jusqu'à la mer, à une hauteur de 800 à 900 mètres, forme la limite la plus natu-

relle de l'Argolide. Trois routes partant de Lerne la traversaient dans l'antiquité comme de nos jours. La plus occidentale remonte la vallée, passe à Andritséna, ville du temps de Fourmont, petit village aujourd'hui, et conduit à Doliana, dans l'ancien dème de Tégée, nommé *Garéates*. La seconde, route directe d'Argos à Sparte, franchit la chaîne dans un col très élevé. Les rochers ont été taillés en plusieurs endroits, et au sommet de la montée on trouve un petit plateau artificiel. Après un quart d'heure d'une descente peu rapide on voit, sur la crète d'un contrefort qui domine la route un Palæo-Kastro en blocs presque bruts, et, sans aucun doute, d'une haute antiquité; la porte du côté du col est construite en forme de *tambour*, comme celle des monumens pyramidaux. Ce château-fort pouvait être regardé comme la *porte* de la Thyréatis. Etant descendu au bas de la montagne, nous trouvâmes, sur un petit plateau qui domine le torrent, les ruines d'un bourg antique, et de l'autre côté de la vallée, le monastère de Loukou, que Fourmont nomme Metamorphoseos, ou de la Transfiguration, placé au confluent du grand torrent d'Hagios-Petros (le *Tanus*), et de celui qui descend d'Helléniko. Les ruines de Loukou sont romaines: on y remarque des colonnes en granite, des pavés en porphyre vert antique (Κροκιάτης λίθος), des caryatides, etc. (*V.* la Description de la Morée, section d'architecture, tome II.) La position de ces ruines près du torrent destructeur de Saint-Pierre rappelle le vers de Stace :

> Quæque pavet longa spumantem valle Charadron
> Neris.[1]

Pausanias ne suivit pas cette route, car il n'eût pas passé sous silence des ruines si remarquables. Les Caloyers nous dirent que c'était un temple de Neptune (Ποσειδώνιον), idée qu'ils ont prise dans Mélétius et qui ne repose que sur une erreur de ce géographe, qui, quoiqu'archevêque d'Athènes, n'avait aucune idée de la topographie du Péloponnèse. En continuant à suivre la route directe de Sparte on arrive par une gorge au Palæo-Kastro dit Helléniko, à 45 stades d'Astros. C'est une enceinte flanquée d'un grand nombre de tours carrées, dont l'ar-

[1] *Thebaïd.*, IV, v. 46.

chitecture militaire, quoique plus brute, est analogue à celle de Mantinée ; les murs ont été évidemment rasés au niveau du rocher qu'ils enveloppent, et non renversés par l'effet du temps. Au pied des murs, sur la route d'Astros à Saint-Pierre, on voit les premières assises d'un monument pyramidal, tel que ceux de la plaine d'Argos et de Ligourio ; au-delà de Méligou et d'Hagios-Ioannis, nous trouvons le Kastron-Tis-Orias ou Horæas, qui, vu de la route, nous a paru moderne ; mais, comme sa position est très forte et qu'elle ferme l'entrée de la Thyréatis, il est probable qu'on y trouverait des substructions antiques. Les habitans du village d'Hagios-Petros, situé au-dessus du fleuve Tanus, nous ont indiqué d'une manière vague, dans le sud, une ville ancienne que nous n'avons pas vue. Enfin, au sommet de la montée, à 3 kilomètres au sud du village, et à la séparation des eaux du golfe d'Astros, de la plaine de Tripolitsa et de la Laconie, on voit des tumulus que les Grecs désignent comme des tombeaux, et que nous croyons l'emplacement des hermès dont parle Pausanias :[1] ces hermès, qui appartenaient à la fois à la Thyréatis, à la Laconie et au territoire de Tégée, ne pouvaient être placés d'une manière plus convenable qu'au point de partage des eaux commun à ces trois régions.

La troisième route part de Kivéri et suit le bord de la mer dans un défilé étroit, dangereux et tellement aride, qu'on a été obligé de construire une citerne à moitié chemin. Toutes ces circonstances conviennent parfaitement à la route Anigræa de Pausanias.[2] Après un trajet de 9 kilomètres, entre les rochers du Zavitsa et la mer, on arrive au-dessus des sources sous-marines de l'Anavolo (*Dine*), que Pausanias place près de Généthlium. En sortant du défilé, on voit la plage dessiner les contours du seul golfe qui pût porter le nom de golfe Thyréate ;[3] puis on

[1] *Cor.*, C. 38, § 7, vol. I, p. 376, édit. Siebelis.

[2] Ἐντεῦθεν διεξιοῦσιν Ἀνίγραια καλούμενα, ὁδὸν καὶ στενὴν, καὶ ἄλλως δύσβατον. (*Cor.*, C. 38, § 4, p. 375). Ce passage nous semble indiquer le défilé près de la mer ; ce n'est pas ainsi que Pausanias se fût exprimé s'il avait franchi le col élevé de 600 à 700 mètres qui se trouve sur l'autre route. Le Génésium, dont l'auteur grec parle au commencement de ce paragraphe, paraît être la même localité que celle qu'ailleurs il appelle Généthlium. (*Arc.*, C. 7, § 2, vol. III, p. 292). Laquelle de ces deux orthographes est la bonne ?

[3] Paus., *Arc.*, C. 3, § 1, vol. III, p. 277.

arrive à la plaine et au village d'Astros situé sur un rocher triangulaire. Un mur de construction polygonale couronnait ce rocher du côté de la terre. Nous ignorons s'il se trouve d'autres ruines à sa surface, mais on ne peut douter qu'il n'existât ici dans l'antiquité une ville avec un port.

Plus au sud, on voit l'ancien lit du torrent qui se jette aujourd'hui au nord du rocher; de là, en se dirigeant vers les sources saumâtres et le lac de Mousto, on trouve quelques grandes tailles; elles appartiennent, suivant le dire des habitans, à une ville qui s'étendait jusqu'à la chapelle d'Hagia-Triada, ville dont nous n'avons pas d'ailleurs vu d'autres ruines.

M. de Lagarde, auquel on doit une topographie très exacte du littoral d'Astros à Monembasie, a reconnu près de la chapelle d'Hagios-Andréas, située au bord de la mer, à l'extrémité méridionale de la plaine d'Astros, les ruines d'une ville considérable. L'enceinte de l'acropole subsiste : sa construction est à la règle droite et rappelle celle de Mantinée. En outre, en descendant vers la plaine, à l'ouest, il vit des murs cyclopéens; malheureusement, les seules médailles qu'il ait trouvées dans cet emplacement ne remontent pas au-delà du règne de Justinien.

La distance du port de cette ville antique au sommet de l'acropole convient bien aux 10 stades mentionnées par Thucydides dans le récit de la prise de Thyrée, tandis qu'il n'en serait pas ainsi pour la position d'Astros. Remarquons, en terminant cet article, une de ces bizarres traductions du moyen-âge : le changement d'Astros en Stella.

Avec ces seules données et les renseignemens si obscurs que nous fournit l'antiquité,[1] nous regardons la détermination des positions de Thyréa (ἡ Θυρέα), Anthana (ἡ Ἀνθάνα ou Ἀθήνη, suivant Pausanias), Néris (Νηρίς) et Eva (Εὔα) comme une question insoluble jusqu'au moment où elle aura été éclaircie par des découvertes archéologiques.

[1] On doit consulter, pour l'étude de la Thyréatis : Thucyd , IV, 56 et 57; V, 41; Herod., lib. I, § 82; Paus., *Cor.*, C. 38; Diod. Sic., XII, 44; Stat., *Theb.*, IV, v. 46; Niger, Mélétius et Mannert, *Geographie der Griechen und Römer*, t. VIII, p. 637-639. Nous regrettons beaucoup que M. Kruse, dans son excellent travail sur la Grèce, ne soit pas encore arrivé à la description de cette partie du Péloponnèse.

Nous nous contenterons de hasarder les probabilités suivantes : La ville antique située près du cap d'Hagios-Andréas est la seule dans laquelle un fort près de la mer pût être éloigné à 10 stades de la ville haute ou acropole, et à laquelle puisse s'appliquer le récit de la prise de Thyrée par Thucydides. Si Pausanias n'en parle pas, c'est qu'il la laissa sur sa gauche, ainsi que la plaine d'Astros, qu'il désigne, avec raison, comme riche en oliviers et en arbres de toute espèce. Anthana, la seconde des villes habitées par les Æginètes, nommée par Thucydides et Pausanias, doit être Helléniko, dont les ruines paraissant dater de cette époque, annoncent une destruction subite et une habitation peu prolongée. Le mont Parnon est le massif du Malévo de Saint-Pierre, où se trouvaient les limites naturelles, entre la Thyréatis, la Laconie et la Tégéatis. Le Tanus, seul fleuve *qui, descendant de cette montagne, coule à travers l'Argolide et va se jeter dans le golfe de Thyrée* (c'est ainsi que nous croyons pouvoir entendre ce passage de Pausanias,[1] d'accord avec la topographie), est le grand torrent de Saint-Pierre, et très probablement le Charadrus de Stace, sur les bords duquel nous devons chercher Néris.

Dans cette contrée, les seules constructions que nous ayons vues d'une époque évidemment antérieure à l'arrivée des Æginètes, sont la forteresse dans le col du Zavitsa, véritable clé ou porte de la Thyréatis, le mur d'Astros et une partie des ruines de la ville près d'Hagios-Andréas. Nous regrettons de n'avoir pas visité les positions d'Hagia-Triada et du Kastron-Tis-Horæas, où l'on nous a indiqué des ruines.

Quelques Grecs modernes, d'après Mélétius, qui leur est mieux connu que les classiques, voient le lac de Lerne dans le lac Mousto, près d'Astros, placent Généthlium au monastère de Loukou, et, par suite, transportent la Thyréatis beaucoup plus au sud; il est inutile de dire que cette opinion ne mérite pas d'être combattue.

[1] Paus., *Cor.*, C. 38; t. I, p. 599; traduction de Clavier.

LACONIA (Ἡ ΛΑΚΩΝΙΚΗ).

Au temps de Pausanias, la Laconie proprement dite se réduisait à l'Éparchie de Mistra, dont il faut encore retrancher les territoires de Geraki et de Mazi, ainsi que l'Hélos. L'Éleuthero-Laconie comprenait tout le littoral, c'est-à-dire les Éparchies de Sparte orientale et occidentale, de Monembasia et de Prastos. Du côté du nord, la *Thyreatis* était séparée de la Laconie par le grand torrent d'Hagios-Andréas, qui fait encore aujourd'hui la démarcation entre l'Éparchie d'Hagios-Petros, l'ancienne *Thyreatis*, et celle de Prastos; il prend son origine au Malévo (Πάρνων ὄρος), massif remarquable par sa hauteur (1958 mètres) et par son étendue.

A partir des Hermès, que nous plaçons au faîte de la chaîne, entre Hagios Petros et Barbitsa, la limite aurait, suivant Pausanias, abandonné les frontières naturelles, données par la ligne de partage des eaux jusqu'au défilé de *Klissoura*, et aurait suivi le Saranda-Potamos, qu'il regarde comme l'*Alphée*.

Les dèmes tégéates, *Caryates* et *Phylacii*, bornaient la frontière au nord jusqu'à la route de Tégée à Sparte, au-delà de laquelle étaient les *Manthyrii*, et du côté de la Laconie la *Sciritis*. Une partie de cette région comprenant le territoire des villages appelés Kerasia, appartenait à l'Arcadie; et les limites de Sparte, comme aujourd'hui celles de Mistra, s'arrêtaient à l'entrée de la plaine d'*Asea* (Francovrysi), près du village de Maniati, opinion qui ne sera au surplus qu'une simple conjecture, tant que nous ignorerons la position de la forteresse d'Ios, qui défendait cette entrée de la Laconie. Plus au couchant, sur la route de Mégalopolis à Sparte, les distances données par Pausanias montrent que l'*Hermæum*, près de *Belemina*, était situé au point de partage des eaux de l'Alphée et de l'Eurotas. Il est à remarquer que ce sont encore aujourd'hui les limites des Éparchies de Léondari et de Mistra.

A l'ouest, ou vers la Messénie, la chaîne du Taygète semblait devoir être une limite invariable; cependant les Laconiens la franchirent dès les temps les plus reculés, et possédèrent toujours, en tout ou en

partie, son versant occidental. Ainsi on voit que, si au temps de Strabon et de Pausanias, époque à laquelle nous bornons ces recherches, la réunion, par Auguste, des villes et territoires de *Thuria*, *Pheræ* et *Abia* à la Laconie propre, ne s'était pas maintenue, une partie des montagnes, jusqu'au chaînon le plus rapproché de Kalamata, en dépendait encore. Le *Nedon*, rivière de Kalamata, coulait dans la Laconie, et aujourd'hui la région où il prend naissance, connue sous le nom d'Opisino-Khoria, est encore une dépendance de Mistra.

Au-delà, les limites suivent le faîte de la chaîne jusqu'au *Taletum* (St-Elie), son sommet culminant, et descendent vers la mer, en suivant à peu près le cours du Sandava-Potamos, qui laisse au nord les ruines d'*Abia*, et au sud celle de la ville Eleuthero-laconienne de *Gerenia*, et le mont *Calathius*.

Ainsi limitée, la surface entière de la Laconie avait 48 myriamètres; des plaines ou des collines susceptibles de culture, en occupaient environ le quart. Une large bande de montagnes rocheuses presque entièrement dépourvue d'eau, de culture et de population, s'étendait de la Thyréatis à Epidaure-Liméra, et séparait complètement la vallée de Sparte du littoral de l'ouest; de là, le silence de l'antiquité sur toute cette région, dont nous ignorons même le nom générique; de là, l'indépendance presque continuelle des colonies Ioniennes fondées sur son rivage, et leur relation plus intime avec Argos qu'avec Sparte. La chaîne du Taygète, au contraire, fraîche, bien arrosée, couverte de riches pâturages, était la nourricière des troupeaux de la Laconie, et c'est dans cette direction qu'à toutes les époques les habitans de la vallée de l'Eurotas durent porter leur conquête. La population, de l'espace occupé par l'ancienne Laconie, est aujourd'hui de 75 à 80,000 habitans et nous présumons que, même en la supposant réduite à ses seules ressources agricoles, elle pourrait être le double. Le partage au temps de Lycurgue, qui indique 39,000 familles ou 190,000 habitans, indépendamment des esclaves proprement dits, n'a donc rien d'invraisemblable.

LACONIA PROPRIA.

Scotitas regio (ὁ Σκοτίτας). Pausanias,[1] entrant dans la Laconie par le chemin de la Thyréatis, désigne sous le nom de Scotitas un lieu planté de chênes verts, qu'il rencontre après les Hermès. Polybe[2] place une localité du même nom entre Tegée et Sparte. La route de Pausanias et celle de Philopœmen, d'après Polybe, indiquent également la position de Barbitsa, situé à 10 stades à gauche du sentier actuel. Nous y avons aperçu quelques traces de ruines; malheureusement le temps nous a manqué, pour visiter une colline à sommet applati et couronné d'une chapelle, que nous croyons l'emplacement du temple de Jupiter Scotitas : nous recommandons aux voyageurs l'étude des environs de ce riche village. Nous avons remarqué, comme Pausanias, que tout le revers méridional de ces montagnes schisteuses est couvert de petits chênes verts; joints à la couleur de la roche, ils donnent au pays un aspect sombre qui contraste avec la blancheur des montagnes calcaires. De là vint peut-être la dénomination de Skotitas, bien que Pausanias en donne une étymologie différente. A la même région appartient un petit sacellum, vu par M. Virlet sur la route de Kastanitsa à Mistra, route qui était aussi celle de la ville antique du cap Hagios-Andréas (Thyrée) à Sparte. Il est situé sur le sommet du col dans une plaine désignée sous le nom de Stavéria-ta-Marmara, à la naissance du grand torrent de Vambakou; c'est, sans doute, la position d'un hermès de la Laconie, vers la Thyréatis.

Caryæ (αἱ Κάρυαι). Le temple de Diane, qui resta célèbre après la ruine de la ville de Caryæ, devait occuper l'emplacement de la chapelle de la Panagia, à un kilomètre du village d'Arakhova, ou celui de l'église même d'Arakhova. On trouve dans ces deux endroits une belle source et quelques traces d'antiquités. C'est le chemin que les armées

[1] Paus., *Lac.*, C. 10, § 7, vol. II, p. 50, ed. Siebelis.
[2] Polyb., XVI, 21.

devaient prendre en venant de Tégée, pour éviter les défilés de Klisoura, et trouver l'eau nécessaire à un campement. La distance de 23 à 24 kilomètres est la journée de marche d'une armée dans un pays de montagnes. Tite-Live[1] indique cette route dans le mouvement de Quintius sur Sparte par *Caryæ* et *Sellasia*, et dans celui de Philopœmen par *Caryæ* et le mont *Barbosthenes*. Polybe ne nomme pas *Caryæ*, mais seulement *Scotitas*, qui devait en être très-rapproché.

Cette région, semée de petites plaines fertiles, située à la séparation des eaux de l'*Œnus* et de la plaine de *Tegea*, doit avoir constitué le dème des Caryates, ancienne conquête de Sparte sur Tégée, renouvelée par Archidamus II dans la guerre du Péloponnèse[2]. Meursius[3] présume que Lycophron a désigné Caryæ par ces mots : Καρικῶν ποτῶν. Rien n'est plus remarquable, en effet, que les belles sources des environs d'Arakhova.

Barbosthenes mons. Tite-Live seul[4] nomme cette montagne que d'après la distance de 10 milles de Sparte, et d'après la route suivie par Philopœmen, nous devons regarder comme la hauteur sur laquelle est située Vresthéna. La défaite de Nabis dut avoir lieu sur les bords du torrent de Vambakou, entre les villages de Barbitsa et Vresthéna, dont les noms, s'ils ne sont pas d'origine slave, offrent quelque analogie avec *Barbosthenes*

Sellasia urbs (ἡ Σελλασία) et *Œnus fluv.* (ὁ Οἰνοῦς). *Sellasia* ou *Selasia*, ville située sur la route de Sparte à Tégée, non loin de l'embranchement de cette route avec celle d'Argos, sur les bords de la rivière *Œnus*, et près d'une petite plaine s'étendant sur ses deux rives. Ces circonstances, et tous les détails topographiques donnés par Polybe,[5] ne peuvent s'appliquer qu'à la plaine du Khan de Kravata, sur les bords

[1] Tite-Live, XXXIV, cap. 26 et 28; XXXV, cap. 27.

[2] Polyæn. Strateg. et Xénoph. VI, cap. 5, § 27.

[3] Meursius Miscell., lib. IV, 114. Lycophr. Alexandr., v. 149. D'après l'excellente édition de M. Ludovic Bachmann, vol. I, p. 42, quelques manuscrits donnent la leçon Καρυκῶν, qui est peut-être la bonne.

[4] XXXV, 27.

[5] Lib. II, 66 et 67; IV, 69; V, 24; XVI, 16.

de la Kéléphina. Sa largeur est de 600 à 800 mètres, sa longueur de 1000 à 1200; au-dessous, la vallée se resserre en une gorge de deux lieues de longueur, que suivait la voie ancienne. Nous avons trouvé des débris antiques sur toutes les collines qui bordent la plaine au midi, entre autres un petit sacellum très rapproché de la route. En outre, le sommet de la montagne qui domine le Khan de Vourlia est couronné par une enceinte, en partie moderne, en partie ancienne; c'est un des deux camps retranchés des monts *Évas* et *Olympus;* le second doit se trouver de l'autre côté du torrent, sur les hauteurs de Basara. Cette gorge, où combattirent deux armées de 25,000 hommes, où périt l'indépendance de la Grèce, mériterait d'être étudiée avec plus de soin que nous n'avons pu le faire. Le passage de Polybe, dans lequel il place Sellasia à l'orient d'été de Sparte, pourrait jeter de l'incertitude sur sa position; mais il est facile de voir que c'est une exagération pour rendre plus sensible l'erreur de Zénon, qui dirigea Nabis par Sellasia pour aller ensuite à Phéræ.

A 6000 mètres de Sparte, l'*Œnus* se jette dans le grand torrent d'Agrianos et réunis, ils confluent avec l'Eurotas à 1400 mètres au-dessus du pont antique.

Cnacion (ὁ Κνακίων). Cette rivière, si l'on s'en rapportait à Plutarque,[1] serait l'*Œnus* grossi des eaux du torrent d'Agrianos. Alors, le lieu fixé par Lycurgue pour les assemblées du peuple, aurait été hors de la ville, dans la plaine située au confluent de l'Œnus et de l'Eurotas; plaine très unie et bornée au sud-est par une chaussée antique. S'il en est ainsi, il ne paraît pas, d'après l'histoire, que l'intention très sage du législateur ait été suivie pendant longtemps.

Thornax mons (ὁ Θόρναξ), colline de Pavleïka. En parcourant la route que nous décrivons, on apercevait Sparte après avoir dépassé le Thornax, montagne célèbre par un temple d'Apollon, mentionné par Hérodote[2] et par Pausanias. Les Thébains, descendant par Sellasia, campent *dans la plaine près du temple d'Apollon.*[3] Ce passage de Xénophon nous

[1] Lycurg. C. 6, vol. I, p. 70; Pelop. C. 17, vol. II, p. 15 edit. Schæfer.
[2] Herod., I, 69.
[3] Xenoph., Hist. Græc., lib. IV, C. 5, p. 233 edit. Dindorf.

porte à regarder le petit temple que nous avons trouvé sur la colline de Pavleïka, près du sentier conduisant de Sparte à la vallée de l'Œnus, comme le temple d'Apollon : ce n'est en effet qu'après avoir gravi cette colline, qu'on aperçoit Sparte. Nous devons dire, cependant, que cet édifice en marbre et de forme carrée, soubassement d'une chapelle ruinée, n'a paru à M. Vietty qu'un monument héroïque.

Sciritis regio (ἡ Σκιρῖτις). Entre les routes de Tégée et de Mégalopolis s'étendait la région âpre dite *Sciritis*, que traversait l'une des entrées de la Laconie, entrée d'une défense facile, au-dessous de laquelle était située la petite ville nommée *Ios* par Xénophon [1] et *Iasus* par Pausanias.

Le canton âpre et sauvage de Kolinæs et sur le revers opposé, les Kérasia-Khoria devaient former la Sciritis, et Ios doit se trouver près du défilé de Lianou, sur la route directe de Sparte à la *Mænalia*. Si la ville que Pausanias nomme Scirtonium (Σκιρτώνιον) est le Scirus de Diodore [2] et d'Eustathe, [3] la Sciritis était en partie arcadienne et disputée par les deux peuples dont elle formait la frontière, au temps de la guerre du Péloponnèse.

Belemina (Βελεμίνα). Le territoire de cette ville s'étendait, suivant Strabon, jusqu'à l'entrée de l'Eurotas dans la Laconie, et par conséquent jusqu'au col de Lianou : c'est le canton actuel des Vrousto-Khoria. Il faisait lui-même partie de l'Ægytis, division du Péloponnèse plus ancienne, dans laquelle existait la ville d'Ægys, détruite par les Spartiates peu après l'invasion dorienne. [4]

La distance de Bélémina à Mégalopolis, 90 stades, répond bien aux ruines très étendues vues par M. Vietty sur le plateau, au sud de Pétrina. Les 150 stades du même lieu à Sparte, que l'on conclut également de l'itinéraire de Pausanias, ne représentent pas cette distance entière, attendu qu'il omet le nombre de stades compris entre le tombeau

[1] Xenoph., Hellen. VI, C. 5, § 25. M. Dindorf, dans son excellente édition des *Helléniques*, écrit Οἰός.

[2] Diod., II, 52 et 481.

[3] Eustath. ad Dionys. Perieg., p. 73.

[4] Pausan. Lac. C. 2, § 5.

de Ladas et Pellane; mais la différence doit être très faible, puisque les distances réelles de *Belemina* à Sparte et à Mégalopolis, 32 et 18 kilomètres, sont, à 5 stades près, dans le rapport des 150 et 90 stades déduits de Pausanias.

A 3 kilomètres à l'est de Bélémina, s'élève une haute montagne rocheuse, nommée Khelmos, dont le sommet est couronné de ruines du moyen âge, avec les substructions d'une forteresse que M. Blouet a reconnues de construction polygonale. Elle est consacrée à sainte Irène; et les démogérontes de Kolinæs m'ont rapporté des traditions relatives à un grand massacre des habitans de l'Hélos, dont ce lieu aurait été le théâtre. Cette forteresse antique défendait l'embranchement des chemins de Sparte d'un côté à la *Parrhasia*, et de l'autre à la *Mænalia;* elle est mentionnée dans les Chroniques de Morée, sous le nom de Khelmos.[1]

Pellana (ἡ Πελλάνα), ville sur la route de Sparte à Mégalopolis, à 100 stades de Bélémina, et à un peu plus de 50 stades de Sparte. Suivant Diodore, elle aurait été fortifiée; elle avait une fontaine remarquable et un temple d'Esculape. M. Gell, le premier, a cru trouver ses ruines dans celles d'un temple près du kephalovrysi qu'on regarde aujourd'hui comme la source de l'Eurotas. Il existe, en effet, des ruines de ville à 1200 mètres au nord de cette fontaine, sur le plateau d'Agrapido-Campos. Nous pouvons y reconnaître une des cités de la Tripolis, mais non Pellana, attendu que la distance à la frontière ne serait que de 60 stades olympiques au lieu de 100. En continuant à nous diriger vers Sparte, nous avons trouvé près des Kalyvia de Géorgitsi une belle source, dominée par un petit Palæo-Kastro, avec des sous-bassemens antiques. D'après M. Gell, les ruines s'étendraient jusqu'au hameau de Pardali, position qui conviendrait mieux à *Pellana;* mais la distance de ce lieu à Bélémina serait encore beaucoup trop faible, et celle à

[1] « Ils partent d'Amyclée, prennent la direction de *Khelmos*, s'avancent sur Véligosti » dont ils brûlent le marché; le lendemain ils arrivent à Caritène. Ils chargent la gar- » nison de Nicli de parcourir les plaines jusqu'à Véligosti aussi bien qua les environs de » Khelmos. » Ces deux passages s'accordent bien avec l'opinion que nous avons émise sur la position de Véligosti à Léondari, et de Nicli à Palæo-Moukli.

Sparte serait beaucoup trop grande. On traverse ensuite une jolie plaine qui s'étend sur les deux rives du fleuve, et conduit à l'entrée du défilé mentionné par Pausanias, dans lequel la route s'engage sur la rive droite. On voit la berge de la rive gauche formée par un mur cyclopéen, le seul de cette nature que nous ayons vu dans l'intérieur de la Laconie. Un magnifique kephalovrysi sort près de là du pied des collines, et se jette dans l'Eurotas. C'est ici que nous plaçons Pellana, à 55 stades olympiques de Sparte et à 100 des ruines attribuées à Bélémina, au pied de deux collines surmontées de chapelles où dut être l'ancien emplacement de l'Acropole. Sur la rive gauche, on trouve la plaine de Koniditsa, avec un kephalovrysi plus puissant encore que ceux que nous venons de nommer; les habitans prétendent qu'il vient du lac situé dans la plaine de Tripolitsa, entre Pallantium et Tégée. A partir de l'entrée du défilé, un aqueduc du moyen âge, du moins par sa restauration, se dirige vers Sparte.

Taygetus (Ταΰγετον ὄρος). Ce nom s'appliquait à toute l'étendue de la chaîne depuis le cap Matapan jusqu'à Léondari; elle ne porte de nos jours aucune dénomination générale; et le nom de Pentadactylon, que Constantin Porphyrogenète [1] donne à sa partie méridionale, est aussi inconnu que celui de Taygète. Strabon décrit très bien la manière dont elle se termine dans un espèce de berceau formé par les montagnes de l'Arcadie. Cette chaîne a cela de très remarquable, qu'elle s'abaisse progressivement, depuis le Saint-Élie jusqu'à Léondari, en même temps que le sol qui la supporte s'élève vers le centre de l'Arcadie. Un de de ses contre-forts s'écroula dans le célèbre tremblement de terre qui détruisit Sparte, 469 ans avant Jésus-Christ [2]; nous croyons avoir trouvé ses débris à la surface du sol ancien, à une lieue au nord de Mistra; ils forment de petits monticules, au-dessous du Paximadi, pic qui, vu de Sparte, paraît le plus élevé de la chaîne.

Toute la partie méridionale du Taygète renferme les marbres les plus beaux et les plus variés, dont quelques-uns, sans doute, furent

[1] De administr. imp. part. II, C. 50.
[2] Cicer., De divin. I, C. 50, § 112.

exploités sous la domination romaine; cependant, comme nous le dirons plus tard, c'est le porphyre vert antique, ou prasophyre, le λίθος Κροκεάτης de Pausanias, qui fut constamment désigné sous le nom de marbre lacédémonien. Les pierres à aiguiser de l'île de Crète étaient seules préférées à celles du Taygète[1] : nous avons, en effet, trouvé au sommet de cette montagne des marbres siliceux, comparables aux pierres dites du Levant.[2]

Le sommet culminant, l'Hagios Ilias, le Taletum consacré au soleil dans l'antiquité, ne nous a offert aucunes ruines; c'est encore aujourd'hui un lieu consacré, où le culte de saint Élie a remplacé celui du soleil à l'époque du solstice d'été. La chapelle, formée de quelques pierres brutes, devient, alors, le lieu d'un pénible pèlerinage pour les habitans de la vallée; ils en rapportent avec orgueil une petite fleur bleue, qui ne croît, disent-ils, que sous les neiges de son sommet.

Eurotas (ὁ Εὐρώτας). L'Eurotas avait sa source dans la plaine d'*Asea* (Francovrysi), coulait dans le même lit que l'Alphée pendant 20 stades, et se perdait pour reparaître à l'entrée de la Belminatis; tandis que l'Alphée sortait à Pegæ, dans le territoire de Mégalopolis. Cette opinion n'est pas aussi absurde qu'elle le paraît au premier abord. Les sources, qui naissent à l'est des ruines d'Asea, se réunissent et se confondent dans un marais, dont les bords sont aujourd'hui de niveau d'un côté avec le col de Lianou, au-dessus de la gorge profonde où naît l'Eurotas; de l'autre avec le col qui conduit vers Léondari : c'est une véritable bifurcation. Le nom moderne de l'Eurotas est Iri; le nom de Vasili-Potamos doit plutôt s'appliquer au magnifique cours d'eau qui prend naissance aux sources de Skala, et se jette à la mer à l'ouest de l'Iri après un cours de deux lieues.

Sparte (ἡ Σπάρτη). Suivant Polybe, l'enceinte de Sparte avait 48 stades, ou près de 8 à 9 kilomètres, et était de forme à peu près ronde. L'espace occupé par les ruines a bien la périphérie donnée par Polybe;

[1] Plin. XXXVI, C. 47.

[2] Voyez l'ouvrage de l'expédition scientifique, section des sciences naturelles. Géolog., page 139, et suivantes.

quant à la forme ronde, qui n'est pas compatible avec la disposition du terrain, nous croyons que Polybe a voulu dire que l'enceinte n'était pas irrégulière comme celle de Mégalopolis, à laquelle il la compare.

Pausanias, dans la description de Sparte, rayonne du centre à la circonférence; il sort successivement de la place publique dans trois directions, et en décrit une quatrième vers Therapné, qui probablement partait du même lieu. Malheureusement il n'indique l'orientation que d'une seule de ces directions, et elle nous suffit à peine, en nous aidant encore de la disposition des lieux, pour fixer l'emplacement de l'Agora, vers l'angle sud de l'enceinte moderne, en A. (Voyez le plan général de Sparte, que nous avons dessiné pour l'ouvrage de la section d'architecture.[1]) On voit que cette direction conduisait au couchant vers le théâtre, ce qui ne peut s'entendre que du couchant d'hiver. Au chapitre 12, Pausanias suit d'abord la rue Aphétaïs; il cite à son entrée l'édifice appelé Boonéta, et à son extrémité, près des murs, les tombeaux des Eurypontides et le temple de Dictynne, temple que Tite-Live place également près de l'enceinte. Il nous semble que cette rue Aphétaïs ne pouvait être que perpendiculaire à la direction de la rue allant vers le théâtre; en effet, la place avait une autre issue près du monument appelé Scias, et cette issue était dans le prolongement de la rue Aphétaïs, puisque ce fut d'un point situé beaucoup au-delà de la Scias, que partirent les prétendans à la main de Pénélope, lors de la course qu'ils achevèrent dans la rue Aphétaïs.[2] Cette rue, commençant à la Scias, conduisait à deux collines sur lesquelles s'élevaient les temples de Bacchus Colonate et de Junon Argienne, collines que nous reconnaissons dans celles marquées B et C sur notre plan, vers l'angle sud-est de l'enceinte. Nous avons trouvé sur le sol de nombreuses traces de cet alignement qui traversait Sparte dans toute son étendue, et avait pour perspective au levant le temple de Bacchus Colonate.

Pausanias, partant des tombeaux des Agiades, revient couper la rue

[1] Vol. II, pl. 45.
[2] Paus., *Lac.* C. 12, § 2; C. 13, § 4.

Aphétaïs près du Boonéta, puis il voit un temple célèbre d'Esculape, et plus loin sur une colline le temple de Vénus armée; direction qui indique les ruines D, près d'une chapelle Byzantine, et celles marquées E sur la colline, comme appartenant à ces deux temples.

L'Acropolis occupait, sans aucun doute, les collines qui se rattachent au théâtre, collines couvertes de débris qui annoncent des monumens importans. La Tiase est la rivière de Magoula. Ce fait paraît résulter du rapprochement de deux passages, l'un d'Athénée,[1] l'autre de Pausanias. Dans le premier, on lit que l'on portait les enfans au temple de Diane, surnommée Corythalia, située près de la Tiase et dans le voisinage du temple de Cléta; dans le second, « en descendant de Sparte à Amycles, vous trouverez la rivière Tiase, et près de ses bords le temple des grâces Phaenna et Cléta. » D'un autre côté, Pausanias cite, au chap. IV, près des murs et non loin du Platanisto, un temple des Dioscures et des Grâces, et un temple de Diane Hégémoné. Si l'on pouvait regarder les deux dénominations Corythalia et Hégémoné comme s'appliquant au même temple, notre hypothèse sur la Tiase ne laisserait plus aucune incertitude.

Une dérivation de la Magoula venait fournir de l'eau aux grands bains romains, dont les ruines se voient en F; et en se prolongeant formait une île des collines au sud de la ville.

Le cirque n'était probablement pas élevé au temps de Pausanias; mais le Dromos, qui en est voisin, est de construction antique. L'excavation terminée par un hémicycle, que l'on remarque un peu plus loin, ne pourrait-elle pas être le Dromos dépendant du temple de Bacchus Colonate?[2] Sa direction semble l'indiquer. Le faubourg de Sparte, nommé Limnæ (les marais), ne pouvait être situé ailleurs que sur la route très fréquentée de Tégée et d'Argos, et dans la plaine marécageuse qui précède le pont antique. Quelques grandes pierres, observées par M. Ravoisier sur la colline, en face du pont, peuvent indiquer l'emplacement du temple de Diane Limnatis ou Orthia.

[1] Polemo apud Athen., Lib. IV, C. 16, vol. I, p. 314 ed. Dindorf.; Paus., *Lac.* C. 18, § 4.
[2] Paus., *Lac.* C. 13, § 6.

Nous avons observé quelques traces de murailles le long des collines qui bordent la Magoula, ainsi que des tombeaux au-dessus de la berge de cette rivière. On en rencontre également dans la petite vallée au nord du théâtre : ici les tombeaux sont creusés dans le rocher. Au sommet de la colline qui sépare cette vallée de la plaine de Sparte, on remarque une longue excavation dont j'ignore l'usage. Cette colline, d'une défense facile, pourrait être l'Issorium de Plutarque.

Platanistas (ὁ Πλατανιστᾶς).[1] Il nous paraît probable que le Plataniste se trouvait sur la rive droite de la Magoula, dans la belle plaine de Kalogonia. Plusieurs petits monumens héroïques, une fontaine qui pourrait être la fontaine Dorcea, un canal qui, suivant M. Vietty, joint la Magoula à la rivière de Parori, et forme une île d'une partie de la plaine, conduisent à cette opinion. Cependant l'expression d'Euripe, appliquée au cours d'eau qui environnait le Plataniste de toute part[2], peut laisser des doutes en ce qu'elle paraît convenir plutôt à un canal de dérivation qu'à la rivière elle-même.

Amyclæ (αἱ Ἀμύκλαι). Il n'est pas de ville qui ait laissé moins de ruines; depuis le voyage de Fourmont, tout a disparu, à l'exception de quelques marbres mutilés, conservés dans les églises de Sklavokhorio. D'après la distance de Sparte à Amyclées, évaluée seulement à environ 20 stades par Polybe, tandis que la distance du théâtre de Sparte à l'église de Sklavokhorio est de 6,500 mètres, ou 35 stades, nous présumons que l'on devrait porter ses recherches plus près de Sparte, vers les villages de Kalami et de Gounari.

C'est une grave erreur dans la géographie du moyen âge d'avoir placé Nicli à Amyclées; cette ville devait se trouver ou à Tégée ou à Palæo-Moukli. Amyclées avait encore conservé son nom à l'époque de la conquête des Français, et ce n'est qu'en 1447, qu'on la voit mentionnée par George Phrantzès sous le nom de Sklavokhorio.

Menelaïus mons (τὸ Μενελαΐον ὄρος). Polybe, en décrivant la position de

[1] Paus., *Lac.* C. 14, § 8, vol. II, p. 71, ed. Siebelis.
[2] Paus., *loc. cit.*, p. 72.

Sparte, exagère beaucoup la hauteur *des collines sur lesquelles est assis le Ménélaïum.*[1] Leurs pentes sont abruptes; mais leur hauteur au-dessus de la vallée ne dépasse pas 250 mètres; et il est facile de voir, par un autre passage du même auteur[2], qu'il n'entend pas parler de la grande chaîne des monts Malévo, mais des collines qui avoisinent le fleuve. Elles décrivent, sur la rive gauche de l'Eurotas, un arc de cercle autour de la plaine de Tsouni et d'Aphisou, et se rapprochent ensuite du fleuve, de manière à ne laisser qu'un étroit passage, défilé bien indiqué par Polybe.

Therapne (ἡ Θεράπνη). Tite-Live et Polybe, décrivant la marche des armées à la rive gauche de l'Eurotas, ne nomment point Therapné, mais le Ménélaïum, que le premier seul désigne comme une montagne, et le second comme un lieu particulier situé sur les collines, vis-à-vis de Sparte; or, c'est dans le voisinage de ces mêmes collines que nous devons, d'après Pausanias, chercher Therapné, où étaient situés le tombeau et le temple de Ménélas, et où, suivant Isocrate[3] et Hérodote[4], le culte d'Hélène était joint à celui de Ménélas. Remarquons en outre que Pausanias ne nomme pas le Ménélaïum, et que Tite-Live et Polybe ne nomment pas Therapné. Ce bourg n'était donc autre chose que le Ménélaïum des historiens cités; il était assis sur des collines élevées par rapport à Sparte; et Pindare a pu dire : « Les dioscures qui habitent *le sol élevé de Therapne.*[5] »

M. Vietty a parcouru avec soin la plaine et les collines de la rive gauche, sans trouver aucun des monumens décrits par Pausanias; cependant nous croyons qu'il a vu au village d'Aphisou quelques ruines et une source, qui semblent indiquer Therapné et la fontaine *Messeïs.*

Palæa-Khrysapha. Après avoir franchi le plateau du *Ménélaïum*, en se dirigeant à l'ouest, on trouve, au fond d'un petit bassin entouré de

[1] Polyb., V, 22.
[2] Polyb., V, 18.
[3] Isocrat. in Encom. Helenæ, C. 27, part. I, p. 218 ed. Coray.; Liv. XXXIV, 28.
[4] Herod., lib. VI, § 61, p. 385 ed. Bekk.
[5] Isthmiques, ode I.

montagnes, les ruines de Palæa-Khrysapha, à 9 kilomètres de Sparte. Elles consistent, autant que nous avons pu le voir du sommet du mont Phaïa, en églises byzantines et autres constructions en briques. Ce lieu demanderait à être visité.

Tiasa (ἡ Τίασα). Cette rivière est, pour nous, la Magoula qui bordait une partie de l'enceinte méridionale de Sparte. Nous ne pouvons entrer ici dans la discussion relative à ce point de géographie; notre conviction résnlte de la comparaison de deux passages de Pausanias, dans les chap. 14 et 18, et d'nn extrait de Polémon conservé par Athénée[1]. Il y aurait évidence, en admettant que Diane Corythallia est la même que Diane Hégémone de Pausanias.

Alesiæ vicus (αἱ Ἀλεσίαι, χωρίον). Pausanias, après avoir rayonné de Sparte vers Amyclées, puis vers Thérapné, indique ensuite une route vers le Taygète qui le conduit à Alesiæ, bonrg où Mylès inventa la meule, et où Lacédémon, fils de Taygète, avait un monument (ἡρῷον). Ce bourg devait être situé dans les jardins an-dessous de Mistra. Nous y avons tronvé une multitude de gros blocs d'un grès particulier (anagénite), employé par les modernes et par les anciens à faire des meules, comme on pent en juger anx débris trouvés dans Sparte et aux meules ébauchées sur les blocs eux-mêmes. Nous devons ajouter que cette roche, la seule propre ici à cet usage, ne se rencontre qu'au-dessous de Mistra et dans la basse ville elle-même, et qu'enfin nous avons trouvé, près d'un monastère en ruine, situé à 500 ou 600 mètres au-dessous du marché, les débris d'une enceinte en gros blocs irréguliers, que l'on pourrait regarder comme l'enceinte consacrée à Lacédémon. La route de *Pheræ*, dont parle Tite-Live, prenait à peu près cette direction; elle devait suivre la rive gauche de la Magoula, à partir du village de ce nom, où l'on voit des blocs qui ont dû appartenir à un pont antique, et se diriger ensuite vers Pheræ (Calamata) par la gorge de la Langadia; c'est la route qu'Homère fait suivre deux fois à Télémaque. Pausanias ne l'ayant pas parcourue, nous ignorons quel est le temple vu par

[1] Athen., lib. IV, 16, vol. I, p. 314 ed. Dindorf.

M. Blouet à la rive gauche de la Magoula, près du lieu où elle coupe la route de Léondari à Mistra.

Le nombre des torrens qui traversent la plaine au nord et au sud d'Amyclées est si grand, que nous ne chercherons pas à déterminer quel est celui que Pausanias désigne sous le nom de fleuve Phellias. Nous n'avons trouvé aucune ruine qui put nous aider à reconnaître les positions de Pharis et de Bryseæ, qui étaient situées dans la plaine; d'Harpleia, assise sur le pied des collines; de l'*Eleusinium*, du *Lapithæum*, de *Derrhium*, qui appartenaient au versant oriental du Taygète. Dans les manuscrits de Fourmont, un itinéraire de Mistra aux sources de l'Eurotas, itinéraire imaginé sans doute par son neveu, cite ces lieux comme des villages existans, mais il omet tous les riches villages qu'on rencontre effectivement sur la route. On indique, dans la plaine, des ruines aux villages de Vaphio et de Marmalia; nous avons vu des *tumulus* très remarquables bordant la rive droite de l'Eurotas, au sud de ces deux villages; ils renferment, dit-on, des tombeaux tels que ceux de Mycènes. Sur l'autre rive nous avons trouvé, près et au sud du village de Platana, quelques ruines romaines.

Cæadas (ὁ καιάδας)[1]. Les cæadas étaient, suivant Strabon, des fentes produites dans les montagnes de la Laconie par les tremblemens de terre. Le *cæadas* d'où l'on précipitait les criminels, était l'un de ces gouffres. Les petites collines sablonneuses de Sparte n'offrent rien de pareil; mais en face de la ville, sont les deux plus sombres et les plus profondes ouvertures du Taygète : l'une, derrière Mistra; l'autre derrière Paroria. C'est dans cette dernière, dont le gouffre a une profondeur verticale de près de 200 mètres, que la tradition, d'après le dire d'un Grec lettré de Mistra, place l'aventure d'Aristomènes.

Croceæ vicus (αἱ Κροκεαί)[2], bourg que l'on rencontrait en descendant de Sparte à Gythium, près de l'embranchement de la route d'Ægiæ. Pausanias mentionne avec éloge la pierre (λίθος Κροκεάτης) dont ce can-

[1] Paus., Mess. C. 18, § 3; Strab. VIII, 5, § 7, part. II, p. 116 ed. Coray.
[2] Paus., Cor. C. 3, § 6; *Lac.*, C. 21, § 4.

ton renfermait les carrières. Nous avons en effet retrouvé, dans la position indiquée, de grandes carrières de porphyre vert antique, et nous avons démontré que c'est la roche célébrée par les anciens sous le nom de marbre de Laconie[1]. Au-dessus de la principale carrière, on voit des débris de constructions en briques romaines; là, sans doute, étaient placées les statues des dioscures dont parle Pausanias. Près de là, est le hameau d'Alaï-Bey, où les sous-bassemens d'un petit sacellum indiquent probablement l'emplacement de *Croceæ*.

Ægiæ (αἱ Αἰγίαι), ville de Laconie citée par Homère, à 30 stades à la droite de Gythium en venant de Sparte. Elle avait un lac consacré à Neptune. Cette distance et l'existence d'un lac ne permettent pas de placer cette ville ailleurs qu'au voisinage des grands marais de Limni. Cependant M. le capitaine Gineste, auquel nous devons la topographie de cette partie de la Morée, n'y indique pas de ruines; nous présumons qu'on doit les chercher sur la colline de Koutoumou.

ELEUTHERO-LACONIA.

Les limites de cette subdivision de la Laconie vers l'occident étaient à peu près celles établies aujourd'hui, d'un côté entre l'Eparchie de Mistra et le Magne oriental, et de l'autre entre l'Eparchie de Calamata et le Magne occidental. Cependant, le territoire qui renfermait *Hypsus* et *Ægiæ*, était resté dans la dépendance de Sparte, et il appartient aujourd'hui, sous le nom de Malévri, aux modernes Eleutherolacons; tandis que vers Calamata, le territoire d'*Abia*, ville messénienne, appartient aujourd'hui au Magne occidental. On voit d'après cela que les limites du Magne, nommé de nos jours *Sparte*, sont à peu de chose près celles de l'Eleuthero-Laconie occidentale. A l'orient, l'Eleuthero-Laconie comprenait en outre des Eparchies modernes de Monembasia et de

[1] Description de la Morée, Géognosie, t. II, 2e partie, p. 129.

Prastos, les petits territoires de Geronthræ, de Marios et l'Hélos, qui dépendent aujourd'hui de Mistra. On peut dire, néanmoins, qu'au temps de Pausanias la Laconie proprement dite était réduite à l'Eparchie de Mistra.

Gythium urbs et navale (τὸ Γύθιον). La distance de cette ville à Sparte, donnée par Strabon (240 stades), répond exactement aux 30 milles de Peutinger, et aux 43 kilomètres que nous trouvons en suivant la route depuis les grandes ruines, près de Marathonisi, jusqu'au théâtre de Sparte. On doit donc lire, dans Polybe [1], trente milles, au lieu de trente stades pour cette même distance, quoique l'emploi du mille romain lui soit à peu près étranger. C'est faute d'avoir fait cette correction, que l'on a beaucoup trop rapproché Sparte de la mer, ou même que l'on a supposé Gythium à une grande distance de son port. La route suivait au bord de la mer un défilé très étroit, avant d'entrer dans la plaine qui renferme les ruines. Pausanias donne à ce défilé le nom de *Castorides portæ*. Les ruines sont à 400 mètres au nord de Marathonisi, ville où les fondations de l'église nous montrent les restes du temple de *Vénus Migonitis*. En face, à 200 pas du continent, est l'île Cranaé de Pausanias, qui n'est sans doute pas celle d'Homère [2]; nous n'y avons vu aucunes ruines. Les bassins du port avaient été creusés de main d'hommes, comme le dit Strabon, et en partie conquis sur la mer; nous nous en sommes assuré en suivant de longs murs à plus de 200 mètres au large. On trouve, sur le rivage, les ruines d'un temple et de bains romains, dont le sol est au-dessous du niveau de la mer. Toute la plaine et les collines à l'ouest sont couvertes de constructions, en général, du bas empire. Nous n'avons vu d'autres ruines en grande taille qu'un théâtre romain en marbre blanc et les jetées sous-marines. Les débris de murs de la colline qui formaient Acropole sont d'une construction telle, qu'on pourrait les croire récens; mais l'absence de toute belle architecture, dans les villes laconiennes, nous porte à croire que ce sont

[1] Polyb. V, 19. Dans ce passage, la distance nous paraît s'appliquer à Sparte, parce que les ruines de Gythium viennent jusqu'au port.

[2] Hom., Iliad., Γ, 445.

bien les murs attaqués par Flaminius, par Philippe, et même par Epaminondas [1].

Migonium (τὸ Μιγώνιον) et *Larysius mons* (τὸ Λαρύσιον ὄρος). Le Migonium est la plaine riche en vignobles située au midi du Mavrovouno; et cette montagne est le Larysius mons, consacré à Bacchus.

Las (ὁ Λᾶς), ville antérieure à Homère, à 40 stades de Gythium et à 10 stades de la mer; elle était fortifiée, et sa citadelle sur le mont *Asia* résista à l'attaque des Macédoniens, comme on le voit dans Pausanias.[2] Polybe, en racontant exactement le même fait, l'applique à une ville d'Asine, qui doit être celle-ci, car il ne nomme pas Las. Si cette erreur résulte d'une altération du texte, elle doit être bien ancienne, puisque Strabon [3] met également Asine à la place de Las, peut-être d'après Polybe; et Etienne de Byzance distingue également trois Asine : la première en Argolide, la seconde en Messénie, la troisième en Laconie. L'analogie des noms d'Asia et d'Asine fut la cause principale de cette erreur, qu'il est bien remarquable de voir transmise par Strabon et Etienne jusqu'aux géographes les plus modernes. Mais, en outre, une des causes qui contribua à la maintenir, et peut-être à lui donner naissance, est la dénomination d'Asine de Laconie par opposition à l'Asine d'Argolide, donnée à la ville messénienne par les écrivains de la guerre du Péloponnèse. Les ruines de cette ville nous ont échappé; on doit les trouver, comme le montre l'article suivant, entre le port Vathy et les villages de Kosiari et de Karioupolis, un peu au sud de l'enceinte du moyen âge, qui a conservé le nom de *Passava*.

Passava. Cette forteresse du moyen âge est située à 7 kilomètres de Marothonisi, vers le sud-est. La rivière de Vathy, le *Smenus* de Pausanias, qui prend ses sources au bourg de Polyzaravo, coule au pied d'un rocher de marbre rouge qui supporte les ruines de Passava. L'enceinte, bien conservée, consiste en un mur crénelé flanqué de petites tours carrées; le dessin qu'en donne Coronelli est exact. Cette forteresse était

[1] Expéd. scient. de Morée, section d'architecture, t. 3.
[2] Paus., *Lac.*, C. 24, § 5.
[3] Strab., VIII, C. 5, § 2, part. II, p. 110 ed. Coray,

destinée à entrenir les communications entre Marathonisi et Vitylo, port de la côte occidentale.

Smenus fluv. (ὁ Σμῆνος) et *Scyras fluv.* (ὁ Σκύρας)[1]. La première de ces rivières n'est pas, comme on pourrait le croire, le Bardounia-Potamos, le plus grand cours d'eau de ce canton, mais la rivière de Passava, puisque c'est la seule qui, par ses eaux fraîches et limpides en toute saison, réponde à ce que dit Pausanias du Smenus. *Las* était située à 5 stades de sa rive droite et à 10 stades de la mer, et par conséquent aux environs de Kosiari.

Araïnus vicus (Ἀραῖνος χωρίον). Au nord du port Vathy est le cap Petalea, jadis promontoire de Diane Dictynne; au sud est le village d'Ageranos, dont le nom et la position conviennent parfaitement au bourg *Araïnos*, dans lequel Pausanias mentionne le tombeau de Las. Il nous a été impossible de trouver aucun débris antique au milieu des grands pyrgos en marbre blanc, de la famille Petrobey ou Mavro-Michali; mais, au sortir du village, on descend dans une plaine où l'on trouve des ruines de bains, et une église construite avec les débris d'un temple, qui doit être celui de Jupiter. Près de là, coule la rivière de Karioupolis, le *Scyras* de Pausanias.

Pyrrhichus (Πύῤῥιχος). Cette ville était située dans l'intérieur des terres, à 40 stades de l'embouchure du Scyras; sur la place publique était un puits qui seul fournissait de l'eau aux habitans. Nous avons retrouvé les ruines de cette ville au village de Kavalos, situé au centre de la vallée transversale qui unit Dyro à Kotronès. Nous y vîmes des thermes, un torse colossal de femme et diverses ruines romaines. Un peu au-dessous du village est le puits dont parle Pausanias, et un gouffre où se perdent les eaux torrentielles. Nous devons relever l'erreur de Méursius et du savant Mannert, qui regardent Pyrrhichus comme les Pyrrhi-Castra de Polybe[2]. Le camp de Pyrrhus dont il est question dans cet historien n'était qu'à une journée de marche d'Amyclées, probablement vers Pyrnari et Tarapsa. Philippe campa ensuite à Carnium, qui est le Κάρνιον de

[1] Paus., *Lac*, C. 25, § 1, vol. II, p. 128 ed. Siebelis.

[2] Polyb., lib. V, § 19; Mannert, *Geogr. der Gr. und Romer*, part. VIII, p. 592.

Pausanias[1], temple situé sur le mont Cnacadium, et de là dirigea son attaque contre le mont Asia, citadelle de Las.

Teuthrone (ἡ Τευθρώνη)[2]. En descendant de Kavalos au port de Kotronæs, nous trouvâmes sur l'emplacement de ce village les ruines de Teuthrone. Sa distance, 150 stades au cap Tænare, évaluée en stades olympiques, n'est en excès que de 8 à 10 stades. La citadelle occupait la petite presqu'île dite Scopas, que Niger nomme Scopia; son enceinte actuelle est faite de débris antiques, et sur le continent on trouve quelques fûts de colonne, les ruines d'une rotonde en briques, et beaucoup de débris du moyen âge.

Kionia, est le nom moderne des ruines de deux temples en marbre que nous avons découverts au sommet des montagnes du Kakovouni, près de la belle source du monastère Kourno, et entre les villages de Nymphi et de Pakhianika. Le sol est couvert de débris de colonnes, dont les chapiteaux ont été emportés à Cérigo; quelques-uns ont roulé dans les précipices. Les temples étaient construits sur une étroite plate-forme, au milieu de rochers de marbre blanc qui en ont fourni les matériaux; à quelques pas au-dessous, un bas-relief très antique est sculpté sur le rocher, au-dessus de l'ouverture d'une caverne. L'antiquité ne dit rien sur ces monumens, motivés très probablement par la belle source de Kourno, unique dans toute cette région; leur distance an cap Tænare est de 18 kilomètres, ou de 100 stades.

Portus Achilleus (ὁ Ἀχίλλειος λιμὴν) est le Porto-Quaglio, dont le nom, suivant Niger, vient de l'italien *Quaglie*. Sur une petite plage, au sud de ce grand port, nous avons vn quelques fûts de colonne en marbre vert et blanc, qui doivent provenir du temple de Neptune. Vers le nord, près du pyrgos de l'évêque, est une belle source, la seule dans tout ce canton; c'est pour nous la fontaine merveilleuse du Tænare dont parle Pausanias, qui étend beaucoup en deçà du cap la dénomination de Tænare. En gravissant tout-à-fait au sommet du plateau, près de Korogonianika, on trouve, m'a-t-on dit, des ruines antiques dont j'ignore la nature. On

[1] Pausan., *Lac.* C. 24, vol. II, p. 125 ed. Siebelis.
[2] Paus., *Lac.* C. 25, vol. II, p. 120.

voit, en outre, près du pyrgos de l'évêque, une grande enceinte crenelée que nous regardons, ainsi que celle de Passava, comme plus moderne que le temps des croisades : c'est un kastro de *Maïna* différent de celui de Villehardouin [1].

Psammathus portus (ὁ Ψαμμαθοῦς λιμήν), est le port nommé Kisternès, le plus rapproché du cap Tænare. Nous y avons vu les ruines d'un petit temple converti en église, une grande quantité de citernes antiques creusées dans le rocher, et les traces d'une route de chars qui conduisait vers Porto-Quaglio; c'est dans l'intervalle de ces deux ports adossés, comme le dit Scylax [2], que l'on doit chercher les ruines de l'ancien temple de Neptune. M. Blouet, qui a visité avec soin ce même port, a reconnu, un peu à l'ouest de la chapelle, des soubassemens antiques, plusieurs cavernes creusées dans le roc, et à leur pied dans la mer, un socle avec inscription. On pourrait encore voir ici, au lieu de Psammathus, le temple de Neptune et son lieu d'asile; s'appuyant alors sur le témoignage de Scylax, le port Achilelus serait celui nommé aujourd'hui Marminari, et Porto-Quaglio, qui lui est réellement adossé, serait Psammathus. Nous pouvons affirmer, d'après nos recherches, qu'il n'existe aucunes ruines ni sur le sommet qui domine les deux golfes, ni sur les rochers du cap, emplacemens que, dans leur amour pour le pittoresque, les modernes n'eussent pas manqué de choisir pour le temple de Neptune.

Tænarus urbs (ὁ Ταίναρος), *Tænarium prom.* (Ταίναρον ἄκρα). Le cap Tænare est confondu par Ptolémée avec les *Thyrides* ou le cap Gros, moins méridional, mais plus imposant par sa structure. L'ancienne ville de Tænare qui, sous la domination romaine, prit le nom de Cænépolis, était sur la côte occidentale à 40 stades du cap; la distance, des ruines étendues, des inscriptions où l'on a lu le nom romain, placent cette ville au monastère Kyparissi, au-dessous du village d'Alika. M. Blouet y a vu une grande quantité de décombres et quelques con-

[1] Voyez Coronelli, Description de la Morée, et la Chronique de Morée, liv. II, p. 185, (éd. de M. Buchon).

[2] Peripl. § 47, *in Geogr. min.*, vol. I, p. 263 ed. Gail.

structions romaines vers l'embouchure du torrent; ces ruines, celles de l'Acropole, et quelques marbres avec inscription, lui ont seuls paru antérieurs au moyen âge. C'est là, disent les Maniates de Mina, où régna Lycurgue, seul nom historique dont ils aient conservé la tradition.

Thyrides prom. (αἱ Θυρίδες, ἄκρα). Strabon décrit ce cap comme un lieu escarpé, battu par les flots de la mer, et éloigné de 130 stades du cap Tænare. Pausanias ne compte que 70 stades de ce même cap à *Thyrides*, qu'il nomme une des pointes du Tænare. Au lieu de supposer, comme on l'a fait, une erreur dans l'un ou l'autre de ces auteurs, on doit reconnaître à l'inspection de la carte que Strabon, venant du golfe de Messénie, signale la pointe septentrionale du cap Gros, dont la distance au Tænare (20,200 mètres) répond bien aux 130 stades de 700° au 0°; tandis que Pausanias, venant du midi, signale la pointe méridionale à la distance exacte de 70 stades olympiques.

En voyant le cap Gros percé, à sa base, de cavernes en ogive et d'ouvertures moins grandes sur toute sa longue muraille de rochers, nous avons compris l'origine du nom de *Thyrides* : les trois îles Thyrides de Pline n'ont jamais existé dans le golfe *Asinéen* de Messénie. Si on voulait y voir autre chose qu'une des erreurs de ce naturaliste, on pourrait penser qu'il s'agit du golfe asinéen de l'Argolide et des trois petites îles du port Aulon, très rapprochées du port de la ville antique à laquelle le nom d'Asine argolique nous a paru convenir.

Hippola (Ἱππόλα). Nous n'avons pas visité l'extrémité du cap sur laquelle devait se trouver *Hippola;* mais nous avons vu dans les trois églises de Nomia des cippes qui devaient en provenir. A l'ouest des villages de Dry et de Kouno, des cavernes creusées dans des rochers de marbre blanc sont des tombeaux, ou peut-être des carrières antiques.

Messa (Μέσσα πόλις) (Pausanias), Μεσσαπιαί (Steph. Byz.). Cette ville homérique, inconnue à Strabon, existait cependant encore au temps de Pausanias. Mezapo devait, sans aucun doute, être son port; mais nous ignorons la position de la ville hellénique. Le Palæo-Kastro de Mezapo, ou Kisternès, situé dans la presqu'île Tigani, et à l'entrée du port, est une ville fortifiée dans le moyen âge, sur un rocher qui n'est accessible que

par une étroite langue de terre; les citernes y sont aussi nombreuses que les maisons, dont les ruines attestent qu'elles furent habitées jusqu'à l'expulsion des Vénitiens; c'est le *Maïna* de la chronique, construit par Villehardouin. Près de là est le village Mina, où l'on voit dans les églises quelques sculptures du moyen âge.

L'épithète qu'Homère donne à Messa (πολυτρήρωνα) convient bien à toute cette côte, dont les cavernes renferment des nuées de colombes. En lisant la partie du voyage de la Guilletière, relative à cette contrée, on reconnaît qu'il l'a visitée, et on regrette qu'il ait cru devoir donner à sa rédaction une forme aussi légère.

Œtylos (ὁ Οἴτυλος). Les ruines que M. Blouet a vues dans le bourg de Vitylo ne laissent pas de doute sur l'identité de ces deux positions; cependant les 150 stades d'Œtylos à Messa surpassent tellement la distance réelle, qu'on doit supposer que Pausanias comprend, par erreur, dans ce nombre la distance de la pointe méridionale des Thyrides à Messa, omise dans son Itinéraire. Nous avons déjà eu occasion de relever, dans cet auteur, une erreur de même nature [1]. A un kilomètre à l'ouest de Vitylo, les ruines d'un monastère renferment une source avec un petit bassin, qui sembleraient indiquer la position de l'oracle d'Ino; mais cet oracle devait appartenir au territoire de Thalamæ, et nous devons, sans doute, le chercher plus au nord. [2]

Thalamæ urbs (αἱ Θαλάμαι); *Pephnus* (ἡ Πέφνος). La première de ces villes était à 80 stades d'Œtylos et à 20 stades de Pephnus; nous savons de plus, par Ptolémée, qu'elle n'était pas située sur la mer, et Pausanias paraît regarder Pephnus comme son port. Il existe, à l'embouchure de la rivière Milia, un petit rocher très bas qui forme le port de Platsa, et renferme des tombeaux, que les Grecs érudits attribuent aux Dioscures [3]. Les distances de Pausanias (80 stades jusqu'à Thalamæ et 20 de cette ville à Pephnus) ne pourraient convenir à ce lieu qu'en plaçant Thalama dans la vallée du Milias, supposition qui nous paraît assez

[1] Voy. Achaïa, à l'article d'Ægira.

[2] Paus., *Lac.*, C. 26, § 2, vol. II, p. 133 ed. Siebelis.

[3] Pouqueville, tom. V, p. 194.

probable. On a voulu voir cette ville dans les ruines en partie modernes, en partie antiques des deux Kastro du cap Trakhela; mais ni la distance d'Œtylos, qui n'est que de 60 stades, ni la position sur la mer et au-delà du Milias, ne permettent cette hypothèse. *Thalamæ*, ville jadis messénienne, devait être près du Milias comme *Pephnus*, possession la plus éloignée qui fut revendiquée par les Messéniens [1]. Le torrent Milias nous paraît être le petit Pamisus de Strabon [2], et la plus ancienne limite de la Messénie.

Leuctrum (τὸ Λεῦκτρον) (Strabon, Plutarque, Ptolémée), *Leuctra* (Pausanias), l'une des villes principales de cette côte, si l'on en juge d'après Strabon qui la nomme et omet Thalamæ, Pephnus et Abia; elle était à 20 stades de Pephnus et à 60 de Cardamyle. Le village de Leftro, où M. Blouet a vu beaucoup de débris antiques, doit en occuper la place; sur la petite presqu'île qui s'avance, en face de Levtro, est un palæo-kastro dont les fondations sont antiques. Les distances de Pausanias sont encore ici beaucoup trop grandes, et nous ne pouvons l'expliquer que par l'altération des nombres ou une fausse estime du temps, à raison des difficultés de la route.

Cardamyle urbs (ἡ Καρδαμύλη), à 8 stades de la mer [3], sur un rocher fortifié par la nature [4]. M. le colonel Bory a vu de grandes ruines, mais qui n'offrent rien de monumental, sur un plateau escarpé au nord-est de Skardamoula, et à environ 1500 mètres de la mer. Elles seront décrites dans le troisième volume de la section d'architecture.

Gerenia (ἡ Γερηνία). La position de cette ville, la dernière, vers le nord, des villes éleuthéro-laconiennes, n'est déterminée par aucune distance; mais nous verrons à l'article de la Messénie qu'*Abia*, qui lui succédait au nord, était située à Palæo-Khora, et que la forêt Chœrius [5], qui formait au sud la limite de la Messénie, était sur la rive

[1] Paus., *Lac.*, C. 26.
[2] Strab., VIII, C. IV, § 6, part. II, p. 106 ed. Coray.
[3] Paus., loc. laud.
[4] Strab., Lib. VIII, C. IV, § 4.
[5] Paus., *Mess.*, C. I, § 1, et C. XXX, § 1.

gauche du torrent de Sandava; dès lors, le territoire de *Gerenia*, compris entre Abia au nord et Cardamyle au sud, ou entre Palæo-Khora et Skardamoula, ne peut être que le canton montueux de Dolous et du cap Kephali[1]; et nous pouvons voir *Gerenia*, avec quelques probabilités, dans les ruines cyclopéennes du palæo-Kastro de Zarnate, près Varousa. Le mont Calathius est la chaîne rocheuse du Doulous, qui devait former la limite la plus naturelle entre la Messénie et la Laconie. La position d'*Alagonia*, à 30 stades de Gerenia, est tout-à-fait inconnue; on doit la chercher dans l'enceinte anguleuse que forment les montagnes entre Gaïtsa et Brinda.

Après avoir parcouru l'Eleuthérolaconie occidentale jusqu'à ses limites avec la Messénie, nous allons, en partant de Gythium, nous diriger vers l'Eleuthérolaconie orientale.

Trinasus castellum (Τρινασὸς τεῖχος), à 30 stades de Gythium, sur la route de l'Hélos, et au bord de la mer, vis-à-vis trois petites îles qui lui donnaient son nom; aujourd'hui Trinisa. On y voit quelques ruines romaines et de vastes carrières : c'était sous les Turcs le port de Mistra, quand Marathonisi était celui du Magne oriental.

Gythius fluv. Cette rivière n'est nommée que par Pomponius Méla et Niger; c'est le Vasili-Potamos, le plus beau et le plus pur des cours d'eau de la Laconie, quoiqu'il n'ait que deux lieues de longueur; ses sources sont aux pieds des collines de Skala, et son embouchure est à l'est des magasins de Trinisa, à 5 kilomètres à l'ouest de l'embouchure de l'Iri ou Eurotas, qui, sur beaucoup de cartes, a usurpé son nom.

Helos urbs et regio (τὸ Ἕλος), *Helia* (ἡ Ἑλία) dans Polybe et Tite-Live; le nom ancien s'est conservé dans la dénomination d'Hélos, appliquée à la plaine du bas Eurotas et au territoire des six villages suivans : Stephania, Skala, Gramisa, Alaï-Bey, Mourtia et Briniko. Ce dernier village, où l'on place ordinairement l'antique Hélos, ne renferme que des

[1] Ce canton est à peine praticable aux ânes, et l'épithète d'Hésiode, d'après Étienne de Byzance, *dompteurs de coursiers*, a pu s'appliquer au Gérénien Nestor, mais jamais aux Géréniens du Dolous.

ruines du moyen âge; c'est plus à l'est, près des Kalyves de Bizani, que nous devons chercher l'Hélos hellénique. Nous y avons trouvé, dans la position indiquée sur la carte, des monticules de débris, plusieurs petits sacellums, et beaucoup de poteries que nous croyons lui appartenir. Il est possible qu'au temps d'Homère[1] le grand marais de Briniko formât son port. Nous avons reconnu, dans l'intérieur de la plaine et à la rive droite de l'Eurotas, quelques ruines, notamment un petit sacellum près du village de Saidali; Skala était défendue par une forteresse du moyen âge.

Acriæ urbs (αἱ Ἀκριαί)[2], ville et port à 30 stades d'Hélos. Nous avons retrouvé les ruines de cette ville au port Kokinio, dont le pyrgos est dans l'emplacement de l'acropole. La mer a détruit une partie des murailles construites en moëllons, liés par un mauvais ciment, comme toutes les ruines dans l'intérieur de la Laconie. Un peu plus au nord, on trouve une belle source près de la mer, l'emplacement d'un temple occupé par une église, et beaucoup de débris; la distance, 30 stades, aux ruines de l'Hélos hellénique est très exacte.

Leuce planities, seu *Leucæ* (ἡ Λεύκη). En descendant de la montagne de Kourkoula pour nous rendre à Monembasia, nous vîmes avec surprise une riche plaine, dont M. le colonel Lapie avait en quelque sorte deviné l'existence. Nous y reconnûmes aussitôt les *Leuce Campi* de Strabon, Polybe[3] et Tite-Live[4]; mais dont le rigoriste Pausanias ne parle pas, parce qu'il les laissa un peu sur sa gauche en se rendant au cap Malea. Quant à *Biandina* de Ptolémée, nous n'y voyons qu'une mauvaise traduction du nom de cette plaine, peut-être *Bianca Piana*, note marginale, introduite dans le texte.

Palæa vicus (Παλαιὰ κώμη) et *Geronthræ* (αἱ Γερόνθραι). Si, pour suivre notre guide, nous remontons dans l'intérieur des terres, nous trou-

[1] Hom., Iliad. B, 584; Strab. VIII, C. V, § 2.
[2] Paus., *Lac.*, C. 22, § 1.
[3] Polyb., V.
[4] Tite-Liv., XXXV, 27.
[5] Ptolem., III, C. XVI, p. 100 ed. Bert.

vons *Palæa*, bourg dont les ruines m'ont été montrées sur le sommet d'une colline à l'ouest d'Apidia, puis Geronthræ à 120 stades d'Acriæ. La ville ruinée d'Hiéraki, évêché du moyen âge, occupe l'emplacement de l'acropole; la ville ancienne s'étendait au sud de la colline, dans une belle plaine arrosée de sources, qui, suivant Pausanias, indiquent la position de la place publique. Nous n'y avons rien vu qui fut antérieur à l'époque romaine; mais M. Lagarde a reconnu au sommet de la colline, du côté du nord, un long mur cyclopéen. A 1500 mètres vers l'est, trois montagnes isolées sont couronnées de forts du moyen âge, et entre elles il y en a une quatrième couverte d'églises ruinées. Les 120 stades d'*Acriæ* à ces ruines sont parfaitement exactes, évaluées en stades olympiques; ce qui a presque toujours lieu dans Pausanias, quand la route est plane et directe.

Marios Oppidum (Μαριὸς πόλισμα), a conservé son nom et des ruines très apparentes. Indépendamment de l'Oppidum, qui, d'après M. Lagarde, est situé à 2 kilomètres au sud dn village moderne, et au-dessus du torrent appelé Mario-Rhevma, on trouve encore des ruines dans la plaine, près du village de Marios, et à 1000 mètres au sud du Palæo-Kastro, en descendant la vallée. Partout, comme le dit Pausanias, coulent des sources abondantes [1]; il est impossible de ne pas reconnaître ce lieu, véritable Oasis au milieu des rochers déserts qui l'entourent, pour le Marios de Pausanias; cependant, sa distance réelle à Geronthræ est seulement de 75 à 80 stades, au lieu des 100 stades comptés en nombre rond par cet auteur.

Glyppia vicus (Γλυππία κώμη), *Glympes* (Γλυμπεῖς χωρίον) [2]. Pausanias ne visita pas ce bourg, et n'indique sa position que d'une manière vague *aussi dans l'intérieur des terres, au-dessus de la ville*, et non *un peu* au-dessus de la ville, comme l'a traduit Clavier; ce qui tromperait sur son éloignement. Ce bourg est, suivant nous, celui que Polybe nomme Glympes, et qu'il place sur les frontières des Argiens et des Laconiens; ce que l'on doit entendre d'une époque où *Prasiæ*, *Cyphanta* et *Zarex* s'é-

[1] Paus., *Lac.*, C. 22. § 6.
[2] Polyb., IV, § 36; V, § 20.

taient unis aux Argiens. Nous le plaçons au Palæo-Kastro, dit Lymbiada (Λυμπιάδα), qui donne son nom à la région moderne des Olymbo-Khoria, et est situé sur le passage le plus praticable d'Astros à la basse Laconie, route que durent suivre les Messéniens lorsqu'ils cherchaient à rejoindre Philippe, en évitant de passer aux environs de Sparte[1]. A 10 kilomètres de là, on trouve, au village de Kosmas, des tombeaux antiques; et les habitans, qui vendent aux étrangers beaucoup de petites figurines en bronze, prétendent qu'il existe des ruines de ville au pied du Mazaraki.

Asopus urbs (Ἀσωπὸς πόλις), et Asopolis au moyen âge[2], ville avec un port, à 60 stades d'Acriæ. Cette distance nous conduit aux ruines situées au pied nord des rochers du Xyli; la ville haute occupait un plateau très peu élevé, mais escarpé; on voit, en outre, beaucoup de ruines s'étendre sous la mer comme dans toutes les villes antiques du littoral. En face du port est un puits de construction ancienne, nommé aujourd'hui *Posa*, nom bizarre qui semble être le nom d'Asopus renversé. Les ruines paraissent romaines. Peutinger donne 25 milles pour la distance de Gythium à Asopus; et il est à remarquer, qu'en les traduisant en stades olympiques, on a précisément la somme des distances partielles de Pausanias, 200 stades. La distance réelle, en suivant le bord de la mer, 36,000 mètres, n'en diffère que de 5 à 6 stades. La presqu'île Xyli ne nous a offert aucune trace d'antiquité.

Cyparissia[3] (πόλις Ἀχαιῶν τῶν Παρακυπαρισσίων)[4]. Les ruines de cette ville, que l'on rencontre au fond du port Xyli, ont un caractère d'antiquité qui n'appartient pas à celles d'Asopus. Malgré les sables qui s'élèvent en dunes à la surface des ruines, on trouve partout des débris de poteries très fines, du moins pour la Laconie; on voit, en outre, en gravissant le pied des montagnes à l'est, des murs en blocs irréguliers.

[1] Polyb., loc. laud.
[2] Hieroclis Synecd., th. X.
[3] Strab., VIII, C. 5, § 2, part. II, p. 110 ed. Coray.
[4] Paus., *Lac.* C. 22, § 7, vol. II, p. 116 ed. Siebelis.

Hyperteleatum (Ὑπερτελέατον χωρίον). Lieu où se trouvait un temple d'Esculape, à 50 stades d'Asopus; c'est le territoire de Démonia, où nous avons vu au bord de la mer, et sur un rocher taillé de main d'homme, quelques débris de l'enceinte d'un temple, et beaucoup de tombeaux creusés dans le rocher. Les habitans du lieu ont trouvé, dans ces tombeaux, plusieurs pierres gravées représentant un cerf. A 500 pas du temple, vers Démonia, jaillit une des sources les plus belles et les plus pures du Péloponnèse.

Onugnathos (Ὄνου γνάθος). Elaphonisi, île aujourd'hui, était la presqu'île Onugnathos. Niger en parle encore comme d'une presqu'île; et l'on peut dans un temps calme y passer à gué. Nous n'avons point visité la partie méridionale, où doit se trouver, près du port mentionné par Strabon[1], et nommé de nos jours Porto-Frango, un temple de Minerve et le monument de Cinadus.

Spilæa. Les anciens avaient ouvert sur la plage, en face de l'île Elaphonisi, d'immenses carrières; elles étaient exploitées à ciel ouvert, de manière à former de grandes excavations parallèles. La pierre est un calcaire tertiaire, tendre et poreux, que les anciens désignaient sous le nom de *poros* ou de *porinos*; elle est identique à celle du théâtre et de tous les monumens de Sparte; et c'est de là, malgré la grande distance, que cette énorme masse de matériaux a dû être transportée. Les cavernes, creusées dans le flanc du mont Aliki, donnent à ce lieu le nom de Spilæa.

Bœæ urbs (αἱ Βοιαί) et *Bœaticus sinus* (Βοιατικὸς κόλπος)[2]. Toute la partie méridionale de la pointe monembasique a conservé dans le nom de Vatika la tradition du nom ancien. Bœes était située au fond du golfe en venant d'Onugnathus, et c'est, en effet, dans cette position que nous avons découvert les ruines d'une ville qui occupaient principalement deux petits plateaux, séparés par un torrent. On ne voit aucunes traces de constructions en grandes tailles, pas même dans les murs d'enceinte,

[1] Strab. VIII, C. 5, § 2.
[2] Paus., tom. 2, p. 186, éd. de Clavier.

ni aucun débris qui nous paraisse remonter au-delà de l'époque romaine, caractère presque général dans les ruines de la Laconie. Ici, absence complète de ces acropoles ou châteaux forts (τεῖχος) cyclopéens ou helléniques qu'on rencontre à chaque instant dans le reste du Péloponnèse; sans doute, la position des Spartiates vis-à-vis des Ilotes les eut rendus trop dangereux. Le caractère des ruines va changer, quand nous parcourrons les colonies argiennes de la côte orientale.

Nymbæum (Νύμϐαιον λίμνη). Pausanias, en se rendant *par mer* de Bœes au cap Malea, trouve un lac nommé Nymbæum, et tout auprès de la mer une grotte d'où jaillit une fontaine d'eau douce [1]. Nous avons parcouru cette côte élevée et aride sans y trouver de lac, et Pausanias dut en trouver encore moins, *en s'y rendant par mer*. En changeant λίμνη en λιμήν, le sens devient plus probable, et il s'agirait du port Santa-Marina, au fond duquel une faible source coule d'une grotte, au-dessous de la chapelle.

Malea prom. (ἡ Μαλέα ἄκρα). Ce nom est encore le seul connu des habitans du pays. M. Reichard rejette avec raison le Santo-Angélo des Portulans; mais il commet une de ces erreurs dont son savant ouvrage n'est pas exempt, en le remplaçant par Spathi, nom du cap septentrional de Cérigo.

Side urbs et portus (ἡ Σίδη). Scylax place cette ville sur la côte occidentale, immédiatement après le cap Malea. Clavier, néanmoins, attribue à Sidé les ruines d'un lieu situé à 7 stades de Bœes, dont le nom d'après lui aurait disparu du texte de Pausanias [2]. Ayant le choix entre les trois villes Étis, Aphrodisias et Sidé, celle-ci nous semble, d'après ce qui précède, la dernière à laquelle on dut penser. Le port Hagios-Georgios, qui possède une source très abondante, était trop utile dans le système de navigation des anciens, pour n'être pas fréquenté; nous présumons que c'est le port de Sidé, et que la ville était sur l'emplacement du monastère.

[1] Paus., *Lac.* C. 23, p. 101, Clavier.

[2] Paus., Lac. C. 22, § 9. Nous préférons cependant l'opinion de M. Siebelis, vol. II, notes, p. 73, d'après laquelle Pausanias lui-même n'aurait pas pu apprendre dans le pays le nom ancien de ces ruines.

Epidelium vicus (Ἐπιδήλιον), ou *Delium* suivant Strabon, était à 100 stades du cap Malea et à 200 d'Epidaurus-Liméra. D'après le dire des habitans de Vélonidia, village pittoresque le plus rapproché du cap Malea, il existe des ruines sur la pointe basse du cap Khamilo, qui doivent appartenir à Epidelium. Les distances sur cette côte sont proportionnelles aux nombres de Pausanias, mais elles exigent l'emploi d'un très petit stade.

Epidaurus Limera (Ἐπίδαυρος ἡ Λιμηρά). Cette ville était située sur une hauteur, et très près de la mer; elle avait un lac de peu d'étendue, mais très profond. On attribuait à la commodité de ses ports l'étymologie de son nom (Limera de λιμενηρά). Quelque peu probable que puisse paraître cette étymologie, le nom moderne Limenaria, donné encore aujourd'hui au cap situé vers le nord, la confirme. Les ruines dites Palæa-Monemvasia, que nous attribuons à cette ville, sont situées près de la mer, à 5 kilomètres de Monembasie. On y distingue deux époques principales : l'Acropole, qui descend jusqu'à 2 ou 300 mètres de la mer, est formée en blocs taillés, mais polygonaux, dessinant des assises irrégulières, parallèles à la pente du terrain, ce que nous n'avons vu nulle part ailleurs. Au sud et à l'ouest, s'étendent des ruines romaines et du moyen âge. Le lac consacré à Ino, situé à 2 stades environ au nord-est de l'Acropole, n'a que 3 mètres d'un bord à l'autre; mais sa position à cent pas de la mer, l'eau à peine saumâtre qui le remplit jusqu'au bord, et sa profondeur telle, qu'avec 30 mètres de sonde nous n'avons pu en trouver le fond, le rendent très remarquable. On voit au nord de la ville deux grottes peu éloignées de la mer; de petits trous creusés dans le rocher, au-dessus de leurs entrées, annoncent qu'elles étaient recouvertes d'un toit.

Le port *Dios Soteros* de Ptolémée devait, d'après la position donnée par Pausanias au temple de Jupiter Sauveur, être situé vers le midi, en face des principales constructions du moyen âge; ce n'est qu'une plage sans abri.

Minoa prom. et portus (ἡ Μινώα). D'après Strabon, Pausanias et Ptolémée, ce promontoire doit être placé au sud d'Epidaure, et c'est pour nous le rocher de Monembasie, au sud duquel est un mauvais port.

Strabon observe qu'il portait le même nom qu'un promontoire de la Mégaride; il eût pu ajouter que comme lui il n'était lié au continent que par des rochers à fleur d'eau. M. Castellan, qui d'ailleurs a fort bien décrit toute cette partie de la Laconie, place au contraire Minoa au petit promontoire au nord de la ville antique [1].

Zarax urbs (ἡ Ζάραξ) d'après Pausanias, Pline et Polybe; tandis que Ptolémée et Étienne écrivent *Zarex* (Ζάρηξ); ville à 100 stades au nord d'Epidaurus Limera, avec un port d'un abord facile, au fond duquel s'élevait un temple d'Apollon. Les ruines du port Hieraka conviennent seules à Zarax, quoique la distance (100 stades) soit trop forte; elles sont situées sur un rocher, au nord de la longue entrée du port. D'après M. Lagarde, la construction de l'Acropole serait analogue à celle de Mycènes. Une porte, située vers la mer, donne entrée dans une voute en ogive d'abord parallèle, ensuite perpendiculicaire à l'enceinte. On voit dans son intérieur, et surtout sur le plateau à l'ouest, des églises et diverses ruines du moyen âge.

Le mont *Zarex* (ὁ Ζάρηξ) de Ptolémée doit être la chaine rocheuse dite Kolokera qui domine toute la contrée.

Cyphanta (τὰ Κύφαντα). Si on s'en rapportait au texte actuel de Pausanias, on se rendait de Zarax à Cyphanta en parcourant 6 stades le long de la côte, et remontant ensuite 10 stades dans l'intérieur des terres; une fontaine remarquable achèverait de signaler les ruines de cette ville; mais rien dans l'antiquité, ni dans la topographie des lieux, ne permet de croire que ces deux villes n'aient été qu'à une demi-lieue de distance. Ptolémée distingue Cyphanta et *Cyphanta portus*, qu'il place beaucoup au nord de Zarax; en outre, la contrée qui entoure cette dernière ville est tellement aride, que les Kalyves de Krémasti, seul lieu habité, et auquel conduisent les distances de Pausanias, n'ont que des citernes. Niger, qui, en général, a eu des documens fort exacts sur le Péloponnèse, place *Cyphanta* à Eriches, sans doute Rhikhia; s'il en était

[1] Malvasia est traduit à tort, dans un lexique grec moderne et italien, par Monovasia, les catalogues qui m'ont été remis par les Démogérontes portent Monembasia. Ne pourrait-on pas faire dériver ce nom de Μινώα (au lieu de μόνος) et d'Ἔμβασις?

ainsi, les nombres de Pausanias devraient être changés en 40 stades le long de la côte, et 20 dans l'intérieur des terres. Mais la topographie n'indique ni ruines ni sources dans cette position; et de plus, la distance de Cyphanta à Prasiæ (200 stades) se trouverait trop faible d'une centaine de stades. D'après ces motifs, et l'autorité de Ptolémée, nous plaçons Cyphanta au joli port de Kyparissi, entouré de palæo-kastro du moyen âge, qui ont pu faire disparaître les ruines antiques; à environ 10 stades du port, une magnifique source jaillit des rochers. La distance de Prasiæ (Tyros) devient alors très exacte, ainsi que celle de Zarax, en faisant dans Pausanias le seul changement de ἑξήκοντα στάδια en ἑκατὸν στάδια. Nous comptons, en effet, 105 stades olympiques d'Hieraka à Kyparissi.

Prasiæ urbs et portus (αἱ Πρασιαὶ), la dernière ville des Eleuthérolacons vers le nord; à 200 stades de Cyphanta. M. Lagarde a vu une ville avec une enceinte hellénique en assises irrégulières sur le cap sud de la baie de Tyros, nommée aujourd'hui *to palæo Kastro;* c'était dès le temps de Niger la position qu'on assignait à Prasiæ, et l'opinion de cet ancien géographe est d'autant plus probable que ces villes du littoral ont subsisté fort longtemps à en juger par les inscriptions et les médailles du bas-empire que M. Lagarde y a rencontrées. Le territoire de Prasiæ devait comprendre l'éparchie de Prastos ou la Tzakonia, petite région que son langage distingue du reste de la Laconie. Au centre du pays, et sur le pic le plus élevé, on voit les ruines modernes de Rhéondas; et, dans la plaine au-dessous, celles du bourg de Soka, dont le nom rappelle celui de la contrée Tzaconia et le Sacus (Σάκος) d'Etienne de Byzance. Les Tzaconiens sont plus instruits que les autres Moraïtes; ils ont quelques traditions et de grandes prétentions à une antique origine, ils se disent Doriens (?).

Alagonia, Thalamæ, Las et Cyphanta sont, dans l'Eleuthérolaconie, les positions qui réclament plus particulièrement de nouvelles recherches de la part des voyageurs. Nous pensons, en outre, que les ruines de Cyparissia, que nous avons à peine entrevues, celles de Gythium et d'Hélos pourront donner lieu à des découvertes d'un haut intérêt.

MESSENIA (Ἡ ΜΕΣΣΗΝΊΑ).

Cette division du Péloponnèse ne s'établit qu'après le retour des Héraclides; Homère ne la connaît pas comme province; il met dans la dépendance d'Agamemnon le littoral du golfe Messéniaque, et attribue au royaume de Nélée toute la côte occidentale jusqu'à la Pisatide. M. Mannert remarque que les commentateurs ne savent où placer les sept villes promises à Achilles, et pense qu'elles doivent se trouver dans l'angle sud-ouest de la Messénie; s'il se fut attaché davantage au texte d'Homère [1] et de Pausanias, et moins à celui de Strabon, il ne fût pas tombé dans ce que nous regardons comme une erreur. Homère suit l'ordre géographique de l'est à l'ouest, et *Cardamyle* est un point de départ certain; Pausanias, ne se fondant que sur les traditions, retrouve le même ordre géographique depuis Cardamyle jusqu'à Pédasus, et toutes les épithètes d'Homère conviennent parfaitement aux lieux que le topographe grec leur identifie.

Les limites de la Messénie, au temps de Pausanias, étaient déterminées du côté de l'Élide par le cours de la Néda, depuis son embouchure jusqu'au-dessous d'Ira; un torrent, qui descend du Tétrage, séparait la montagne d'Ira des monts Nomiens de l'Arcadie; au-delà, une chaîne de montagnes, qui se rattache, d'un côté, au Lycée, et de l'autre au Taygète, séparait la Messénie du territoire de Mégalopolis. On pourrait penser, d'après la position du temple de Diane *Limnatis* [2], commun aux Doriens de Sparte et de Messène, que la Laconie descendait jusqu'aux sources nommées Pidima, dans le voisinage desquelles le temple devait se trouver; il en fut sans doute ainsi, lorsque Thuria, Abia et Pheræ furent données aux *Lacédémoniens de Sparte*.

[1] Iliad., IX, v. 150.
[2] Tacite, Ann. IV. C. 43.

à l'époque dont parle Tacite, mais cette adjonction ayant cessé au temps de Pausanias, les territoires de ces trois villes doivent rentrer dans la Messénie. Au sud, la forêt *Chœrius*, située sur la rive gauche du Sandava-Potamos, séparait la Messénie de l'Eleuthérolaconie.

Dans ces limites, la Messénie avait 27 myriamètres de surface, dont treize étaient susceptibles d'une riche culture. Cette province et la Laconie réunies formaient plus du tiers du Péloponnèse.

Abia urbs (ἡ Ἀϐία). Cette ville était la première que l'on rencontrât en quittant l'Eleuthérolaconie. M. le colonel Bory de Saint-Vincent a découvert ses ruines au village de Palæokhora, situé sur les bords du golfe; elles sont assez étendues sans avoir rien de monumental; on y voit quelques traces de constructions polygonales, et de grands murs sous la mer; c'est l'Ira d'Homère, d'après Pausanias. Strabon[1] confond cette Ira homérique avec celle qui était située sur les frontières de la Messénie et de l'Arcadie.

La distance d'Abia au torrent de Sandava, sur les bords duquel devait se trouver la forêt Chœrius, limite de la Messénie, est en effet d'environ 20 stades[2]. En se rendant de cette ville à Pheræ, Pausanias signale les sources salées, si remarquables par leur volume, qui ont donné leur nom au village d'Armyros.

Pheræ urbs (αἱ Φεραὶ), à 5 stades de la mer, près de l'embouchure du Nedon, fleuve qui *coule à travers la Laconie;* elle avait un port où l'on pouvait mouiller pendant l'été[3]. Suivant Pausanias, elle était à 6 stades de la mer, passage important que Clavier omet dans sa traduction[4]. Elle était à 70 stades d'Abia, et à 80 de Thuria[5]; enfin c'était le lieu où aboutissait la route directe de Sparte à la Messénie, suivant Tite-Live, et de Sparte à Pylos, suivant Homère[6]. Toutes ces données pla-

[1] Strabon, VIII, C. IV, § 5, part. II. p. 106 ed. Coray.
[2] Paus., *Mess.*, C. 30, § 1.
[3] Strab., VIII, loc. laud.
[4] Paus., tom. II, p. 451 Clavier.
[5] Paus., *Mess.*, C. 31, § 2.
[6] Tite-Liv., XXXV, C. 30; Hom., *Odys.*, III, v. 488, et IV, v. 1.

cent Pheræ dans la position de Kalamata. Cette ville, en effet, est située à 1800 mètres de son port, où l'on ne peut mouiller que pendant l'été, et près de l'embouchure du grand torrent d'Anastasova dans lequel on doit voir le Nédon; elle se présente au débouché de la route directe de Sparte à Pylos, par la vallée de la Langadia; et l'excès de la distance à la mer, 10 stades au lieu de 6 suivant Pausanias, ou de 5 suivant Strabon, peut provenir de l'accroissement des alluvions à l'embouchure du Nédon. La seule objection que l'on puisse faire, c'est que les deux distances, 70 et 80 stades, de cette ville à Abia et à Thuria, sont beaucoup trop fortes, et ne donneraient le stade que de 133 mètres, objection qui s'appliquerait d'ailleurs à toutes les mesures de Pausanias dans cette partie de son voyage. Nous ignorons, d'après ce qui précède, sur quelle autorité M. Mannert peut affirmer que la ville de Pheræ promise par Agamemnon n'était pas celle qu'il place lui-même à Kalamata. S'il est vrai que le Palæo-Kastro qui domine cette ville n'a offert à M. Blouet que des ruines du moyen âge, du moins au temps de Fourmont, il existait encore beaucoup de débris antiques dans la plaine; et c'est là où les nombres 5 ou 6 stades, à partir de la mer, indiquent la position de Pheræ.

Le Nédon, suivant Strabon, coulait à travers la Laconie; et il est à remarquer que la rivière de Kalamata prend naissance dans une région du revers occidental du Taygète, qui, sous le nom d'Opisino-Khoria, forme encore aujourd'hui une enclave de Mistra.

Thuria urbs (ἡ Θουρία), à 80 stades de Pheræ, dans l'intérieur des terres. La ville ancienne était située sur une colline élevée; elle était à peu près ruinée au temps de Pausanias, et une ville nouvelle lui avait succédé dans la plaine, près du fleuve Aris. Des ruines, très remarquables par leur grande étendue, reconnues par M. le colonel Bory sur le plateau de Véisaga, signalent la position de la ville hellénique de Thuria. On trouve, en outre, dans la plaine, au lieu dit Loutro, des ruines de bains et d'autres édifices romains situés sur les bords de la rivière de Pidima, qui doit être le fleuve Aris.

Limnæ regiuncula (Λίμναι χωρίον) et *Calamæ vicus* (Καλάμαι κώμη). Guidé par l'analogie des noms, on a voulu placer cette région et le

Ces diverses circonstances conviennent à la montagne dite Kokala, extrémité d'un contrefort de l'Hellénitsa, auquel elle ne tient que par un sentier bordé de précipices. Les ruines antiques y sont rares; elles auront sans doute servi à la construction d'un grand nombre d'églises (trois cent soixante-cinq, au dire des Grecs) qui couvrent le penchant de la montagne; nous y avons trouvé nn bas-relief représentant les Muses. La tradition locale fait de ce lieu le théâtre d'un massacre tel, que le sang coulait jusque dans la plaine de Sakona. Il serait possible que cette tradition, au lieu de remonter à la prise d'Amphée, fût relative à la victoire remportée par Villehardouin *à la Longue-Côte* ou à Makriplagi, et que ce lieu saint fut la Phanéroméni de la Chronique. Deux cours d'ean convergent au pied de la montagne où nous plaçons Amphée, et forment, suivant nous, l'Amphitus qui débonche dans la plaine au sud de Loutro et du Khan de Sakona; M. Gell signale quelques ruines sur sa rive gauche. On ne peut objecter qu'Amphée, dans cette position, eût été place frontière de l'Arcadie et non de la Laconie; car Sparte était alors maîtresse de l'Ægytis, conquise sous le règne d'Archelaüs [1], et toute la vallée de la Xérilla appartenait à cette région [2].

Ira (ἡ Εἶρα). Les ruines de cette ville, construites en assises irrégulières, couvrent le sommet d'une montagne qui se rattache au Tétrage, entre Stasimi et Kakolétri; elles descendent jusqu'auprès du confluent du torrent de Stasimi et de la Néda, et se terminent là par une plateforme, entourée d'une enceinte en grands parallelépipèdes. Un canal souterrain y conduisait les eaux de la montagne. M. Blouet a observé beaucoup de débris antiques dans le col à l'ouest de l'acropole : c'était la position de la ville ou du camp retranché des Messéniens. Il sera curieux de comparer, à l'architecture militaire de Messène, celle de la

[1] Paus., *Lac.*, C. 2, § 5.

[2] M. Mannert semble conclure du silence de l'histoire au sujet d'Abia, de Pheræ et de Thuria, que ces villes appartenaient déjà aux Lacédémoniens lors de la prise d'Amphée et de la première guerre de Messénie; le contraire paraît résulter d'un passage des *Messéniennes*, C. 3, § 6, où Pausanias dit que trois générations avant que les hostilités commençassent *pour la première fois*, Isthmius, roi de Messénie, construisit un temple à Pheræ.

forteresse d'Ira, construite trois siècles plus tôt, et celle des villes minyennes de la Triphylie, fondées, suivant Hérodote, huit siècles avant la même époque. (Voyez section d'Architecture, t. I et II.)

Strabon montre combien la géographie du Péloponnèse lui était inconnue, en confondant l'Ira promise à Achille avec cette Ira qu'il place sur la route de Mégalopolis à Andanie [1].

Corone urbs (ἡ Κορώνη), ville maritime, à la droite du Pamisus en venant de Messène, au pied du mont *Temathias*, près de l'emplacement d'*Æpea*, ville homérique sur un site élevé; les eaux arrivaient à la ville d'une belle source éloignée de 20 stades [2]. Les ruines de cette ville, d'après M. le colonel Bory, couvrent la plage de Pétalidi, au-dessus de laquelle s'élèvent, sur une crête rocheuse, les murs en assises irrégulières de l'acropole ou peut-être d'Æpea; l'étymologie de ce nom convient au site comme l'ordre dans lequel Homère la nomme convient à sa position, à l'ouest des *vastes prairies* de Nisi et du Pamisus, vers lesquels devait être située Anthéa (Ἄνθεια); celle-ci n'est peut-être que l'Æthea de Thucydide et d'Étienne, du moins les Æthéens (Αἰθεεῖς) du premier étaient voisins des Thuriates. Paulmier [3] s'étonne de ce que Scylax n'ait pas mentionné Corone; c'est au contraire une preuve de plus en faveur de l'antiquité contestée de cet écrivain : Æpea était détruite, et Corone ne fut fondée que lors du rétablissement des Messéniens par Epaminondas.

Colonides oppidum (αἱ Κολωνίδες). Avant de parler de Colonides, Pausanias mentionne un temple célèbre d'Apollon, situé à 80 stades de Corone. Nous croyions avoir trouvé ses débris entre Longa et la mer, à 200 ou 300 mètres du rivage, dans les substructions d'une chapelle byzantine à moitié enfouie dans les alluvions; mais M. Blouet ayant reconnu, sur le sommet de la colline de Kastélia divers restes d'architecture et de sculpture, et cette position convenant beaucoup mieux à la

[1] Strab., lib. VIII, C. IV, § 5, part. II, p. 106 ed. Coray.

[2] Son port est très bien décrit par Polybe, suivant M. Pouqueville. Nous avouons que ce passage nous a échappé.

[3] Exercit. in auct. græc., p. 272.

de l'expédition, a une longueur de 180 mètres, mesurée depuis les remparts de la ville qui le terminent, jusqu'au pied du premier gradin de l'hémicycle; plusieurs des dimensions principales sont des parties aliquotes du même nombre, telles que la moitié, le tiers, le quart. C'est donc le stade primitif de 600 pieds grecs. Nous renvoyons, pour la description de ses ruines, aux travaux de la commission d'architecture.

Balyra fluv. (ἡ Βάλυρα). Pausanias évalue avec exactitude la distance de la ville au pont triangulaire sur la Balyra; mais à partir de là, il devient tellement obscur et concis dans la description de la Messénie, qu'il nous est impossible de le suivre, et de fixer l'emplacement des lieux qu'il indique. Il en résulte, ainsi que de l'absence presque complète de tout autre document et du peu de succès des recherches faites jusqu'à ce jour sur les lieux, que la géographie ancienne de cette partie de la Grèce doit, pour être éclaircie, attendre de nouvelles découvertes archéologiques.

Andania urbs (ἡ Ἀνδανία). La position de cette ville, ancienne capitale des rois Lélèges, dont l'existence se révèle encore jusqu'à l'époque romaine, ne paraît pas avoir été retrouvée. Les ruines près de Franko-Ekklisia, que M. Pouqueville lui attribue, ne consistent qu'en une église du moyen âge, un tumulus et quelques débris antiques dans les églises d'Alitouri; d'un autre côté, une analogie de nom l'a fait placer au village de Sandani, mais personne ne dit y avoir vu des ruines; enfin la position d'Helliniko-Kastro, acropole qui couronne une colline circulaire dans la gorge de Khrano, n'offre elle-même que bien peu de probabilités, malgré l'opinion de Dodwell[1]. Pausanias, dans la description des environs de Mégalopolis, indique deux routes conduisant de cette ville dans la Messénie. L'une était la route directe de Messène; c'est celle que nous avons suivie : elle devait passer au col de Makriplagi, puis au khan de Sakona, laissant à droite de grands marais formés par le confluent des torrens, et aboutissait près de Méligala, à la branche orientale du pont triangulaire; l'autre, plus au nord, condui-

[1] Dodwell, travels, t. II.

sait, suivant Pausanias, au Carnasium, grand hiéron des Messéniens. Puis, se dirigeant au nord des marais, elle devait converger avec la précédente par la branche septentrionale du pont triangulaire. Or, d'après un passage de Tite-Live[1] et le chapitre 33 de Pausanias, c'est sur cette dernière route que devait se trouver Andania, à 8 stades du torrent Charadrus, et au-delà du Carnasium, par rapport à Messène. Dodwell, venant de Megalopolis, franchit les montagnes près de Khrano, descend à Helliniko-Kastro, acropole hellénique dont il fait Andania, regardant comme le Charadrus le grand torrent de Basta, qui coule dans une gorge au pied des remparts. Les ruines d'Helliniko-Kastro offriraient sans doute quelques probabilités topographiques, s'il était possible de croire qu'une capitale de la Messénie fût située dans une gorge aussi retirée et aussi rapprochée de la frontière; et si Pausanias[2] n'indiquait pas qu'après avoir passé le pont triangulaire, il faut chercher le Carnasium ou l'Œchalia et Andania du côté opposé (ἀπαντικρύ) à la plaine de Stenycléros. Il nous semble donc beaucoup plus probable que c'est aux environs d'Alitouri et de Franko-Ekklisia qu'Andania était située, quoique les recherches aient été, jusqu'à ce jour, infructueuses.

Stenycleros (Στενύκληρος), demeure des rois Doriens, est encore inconnue; on est conduit à penser qu'elle existait sur les côteaux de Méligala. Le nom de Stenycléros s'appliquait encore, au temps de Pausanias, à la riche plaine que l'on désigne aujourd'hui sous le nom de Lakkous; on peut affirmer que la dénomination ancienne a disparu, quoiqu'on ait écrit le contraire.

Amphia urbs (ἡ Ἄμφεια), place frontière à l'époque de la première guerre contre Sparte, sur une colline élevée, où les sources sont abondantes, place d'armes commode pour les Lacédémoniens dans leurs projets de conquête[3]; enfin, peu éloignée de la route d'Ithome à Delphes[4].

[1] Tite-Liv., XXXVI, 31.
[2] Paus., *Mess*, C. 33, § 5, vol. II, p. 288 éd. Siebelis.
[3] Paus., *Mess.*, C. 5, § 3.
[4] Paus., *Mess.*, C. 9, § 2.

bourg de Calamæ, que Polybe désigne comme un château fort, vers Kalamata, ou à Kalami, village au sud des ruines de Thuria; l'itinéraire de Pausanias montre, au contraire, que Calamæ et le célèbre temple de Diane Limnatis doivent être cherchés au nord des ruines de Véïsaga (Thuria), et hors de la route directe de l'Arcadie par les sources du Pamisus; en effet, il suit cette route pour se rendre à Messène, sans visiter le temple de Diane, qu'il laisse dans l'intérieur des terres. Cette région marécageuse, qui répond au Denthelias de Tacite [1] et aux Delthanii d'Étienne de Byzance, et qui renfermait le célèbre hiéron de Diane Limnatis, doit se trouver dans le triangle compris entre les sources d'Hagios-Floros, celles de Pidima, et leur confluent dans le Pamisus; peut-être le palæo-kastro, situé à mille mètres au sud des dernières sources, est-il Calamæ? Un passage de Tacite, et un autre de Pausanias [2] semblent indiquer qu'à l'époque reculée de Téleclus, comme au temps d'Auguste, les frontières de la Laconie s'étaient avancées jusqu'à ce temple; et même jusqu'au Pamisus selon Euripide, cité par Strabon [3].

Pamisus (ὁ Πάμισος). Les sources du Pamisus sont pour Pausanias, comme pour Strabon, les magnifiques kephalovrysi d'Hagios-Floros, qui forment un lac et des marais étendus. M. Gell cite près d'eux les fondations d'un petit temple; mais ce ne peut être, d'après ce que nous venons de dire, celui de Diane Limnatis, et encore moins *le temple de Diane Orthie aux marais* [4]. Le Pamisus, le plus large des fleuves du Péloponnèse, n'avait que 100 stades de cours, suivant Strabon; et c'est, en effet, la distance exacte des sources d'Hagios-Floros à la mer. Si l'on remarque, en outre, qu'il n'est plus question du Pamisus dans la description de la vallée supérieure, dont Pausanias nomme tous les ruisseaux, on reconnaîtra que M. Pouqueville a peut-être rectifié à tort ce qu'il nomme l'erreur de Pausanias et de ceux qui l'ont répété. Les Grecs anciens, de même que

[1] Tacit., Annal. IV, C. 43.
[2] Paus , *Mess.*, C. 4, § 2, vol. II, p. 153 éd. Siebelis.
[3] Strab., VIII, C. V, § 6, part. II, p. 115 éd. Coray., ou 253 éd. Casaub.
[4] Pouquev., t. VI, p. 41.

les modernes, n'attachent pas la même idée que nous à la source d'un fleuve, et ne la fixent pas à l'origine de l'affluent le plus éloigné de l'embouchure, mais ordinairement à la source la plus remarquable. Cette différence dans les conventions adoptées à cet égard est toute naturelle : nos rivières vont croissant graduellement, depuis l'origine du vallon le plus éloigné jusqu'à la mer, et on peut les personnifier dans toute cette étendue. Dans la Grèce, au contraire, les vallées supérieures sont souvent dépourvues d'eau, et la rivière n'a réellement son origine que là où des sources abondantes commencent à lui donner un cours continu.

Pausanias compte 40 stades des sources du Pamisus à Messène, distance exacte en la comptant du petit temple, vu par M. Gell, à la porte située entre les monts Ithome et Evan. Il n'est donc pas nécessaire de faire au texte les changemens qu'on a proposés de πηγῶν en γεφυρῶν, pour rapporter ce nombre à la distance entre les ponts sur la Balyra et la ville de Messène, d'autant plus que celle-ci est de trente stades d'après Pausanias lui-même, et non de quarante.

Messene urbs (ἡ Μεσσήνη), *Ithome* (ἡ Ἰθώμη). Peu de villes antiques ont conservé des ruines aussi remarquables, et cependant sa découverte ne date que du voyage de Fourmont. Une position centrale, un site fort, salubre, abondant en eaux, détermina le choix d'Epaminondas contre le vœu des Messéniens. La construction en blocs polyédriques bruts d'une partie des remparts de l'Ithome, fait connaître la haute antiquité de ce boulevard de l'indépendance messénienne, tandis que la belle conservation et la construction régulière d'une partie des remparts de la ville montrent tout le système d'architecture militaire des Grecs au temps d'Epaminondas. Le développement des murs a 8,660 mètres, ou 47 stades olympiques; ce qui est à un stade près la circonférence de Sparte. La ville avait deux entrées principales : l'une, vers le nord et au sommet du col, était la porte d'Arcadie; l'autre, au sud-est, et vers l'ouverture de la vallée, conduisait à Pheræ et dans toute la basse Messénie. En outre, un chemin à pente rapide descendait de la citadelle au pont sur la Balyra, par une porte située entre les monts Evan et Ithome. Remarquons que le stade, découvert par MM. les architectes

distance (80 stades à partir de Corone), nous n'hésitons pas à y placer le temple d'Apollon. Ptolémée met *Colone* sur le golfe de *Modon;* Pausanias dit seulement que Colonides est sur une hauteur, à peu de distance de la mer, et limitrophe et *non voisine*, comme l'a traduit Clavier, de Corone [1]. Nous adoptons la position de Ptolémée, confirmée par Niger, qui donne le nom de Colonides au château-fort près de Grizi; en effet, M. le colonel Bory a vu sur la plage, au-dessous du village de ce nom, beaucoup de ruines romaines qui doivent avoir appartenu à son port, peut-être le port Phœnicus (Φοινικοῦς λιμὴν) de Pausanias. M. Blouet y a dessiné une salle de bains, figurée dans le premier volume publié par la section d'architecture.

Asine urbs (ἡ Ἀσίνη), ville maritime, à 40 stades de Colonides, et à même distance du promontoire Acritas [2], à 15 milles de Méthone, et 30 milles de Messène [3]; première ville que l'on rencontrât sur le golfe après avoir doublé le cap Acritas (ὁ Ἀκρίτας, ἄκρα). Elle est mentionnée comme subsistant encore à l'époque de Pausanias, et même jusqu'au temps d'Hieroclès, vers le moyen âge. On est dans l'usage de la placer à moitié chemin de Coron, au cap Gallo. Nous avons parcouru cette côte escarpée sans trouver ni ruines, ni port, et nous ne pouvons y concevoir l'existence d'une ville de l'importance d'Asine. Indépendamment de ces preuves négatives, on peut dire que Coron est la seule position qui convienne à Asine : la pointe qui s'avance dans la mer est applanie de main d'hommes et couverte de citernes antiques; la chaussée qui protège le port est elle-même de la construction la plus ancienne; en outre, malgré les grands travaux des Vénitiens, on trouve encore une tour et diverses ruines romaines dans l'intérieur de la ville. Les nombres de Peutinger confirment cette hypothèse, et n'en permettent pas d'autres. Il y a exactement 15 milles de Modon à Coron, 30 de Coron à Messène, et la route est assez plane et assez directe pour être mesurée sans erreur. Les deux distances de cette ville à Colonides (Grizi?) et au pro-

[1] Paus., Clavier, t. 2, p. 478.
[2] Paus., *Mess.*, C. 34, § 7.
[3] D'après la Table de Peutinger.

montoire Acritas sont bien égales entre elles, comme le dit Pausanias, mais elles dépassent de 20 stades les 40 stades assignés par cet auteur. C'est l'objection la plus fondée que l'on puisse faire à l'hypothèse que nous adoptons, mais on peut, en outre, se demander comment le nom de Coron fut transporté des ruines de Corone à celles d'Asine. Hiéroclès les distingue encore, et le nom de cette dernière ville ne disparait complètement qu'au temps de la chronique de Morée, ou vers le commencement du treizième siècle, époque à laquelle remonte la liste des évêques latins de Coron; au temps beaucoup plus récent de Niger, le village de Pétalidi avait déjà remplacé Corone, et l'on cherchait dès lors Asine vers le cap Gallo, comme on le fait aujourd'hui. On peut croire que le nom de golfe de Coron s'était maintenu, et que par suite les Vénitiens avaient nommé Coron les ruines qu'ils occupèrent à l'entrée du golfe.

Mothone urbs et portus (ἡ Μοθώνη). Les travaux des Vénitiens n'ont laissé subsister, des ruines de cette ville, qu'une digue en gros blocs polygonaux, qui, se rattachant à la roche Mothone, formait le port. Cette digue doit être, d'après Pausanias [1], l'ouvrage de Dotadas, le cinquième des rois Héraclides. Nous avons trouvé, à 2 kilomètres à l'ouest de la ville, sur la plage et les collines voisines, beaucoup de ruines romaines. Il y eut dans ce lieu des bains et des fabriques de poteries grossières, ainsi qu'un temple sur un petit tertre au-dessus de la mer; le puits bitumineux dont parle Pausanias nous a échappé, malgré toutes nos recherches.

Pylos oppidum (ἡ Πύλος) [2], aujourd'hui Palæo-Kastro par opposition à Neo-Kastro, que nous appelons Navarin. Le nombre de 100 stades [3] entre Pylos et Mothone correspond, à 4 stades près, à la distance réelle entre Palæo-Kastro et Modon; les 400 stades entre Sparte et Pylos, nombre donné par Thucydides, répondent avec une égale exactitude à la distance entre ces deux villes, évaluée en stades olympiques. Les nombres

[1] Paus., *Mess.*, C. 3, § 6. vol. II, p. 152, éd. Siebelis.

[2] Voyez la topographie que M. le colonel Bory a donnée de cette position, et la description des ruines, *section d'architecture*, T. 1, p. 4.

[3] Paus., *Mess.*, C. 36, § 1.

de la table théodosienne, *Cyparissa XV Pylios XXX Mothone*, sont intervertis et inexacts. Les constructions cyclopéennes de la ville homérique se voient dans la partie septentrionale de la presqu'île, au-dessus du petit port arrondi, nommé de nos jours Voïdokilia. Les ruines du château du moyen âge, qui couvrent le sommet de la montagne, montrent aussi dans leurs fondations les traces de l'acropole antique. Une ville hellénique occupait la partie méridionale du cap sur la petite entrée de la rade de Navarin, et ses constructions régulières annoncent des travaux postérieurs à ceux que les Athéniens firent au premier moment de l'occupation. La grotte très remarquable qui s'ouvre sur les flancs du rocher, au nord-est de l'acropole, suffirait seule pour signaler cette position comme étant celle où Pausanias reconnaît la Pylos de Nestor.

Toutes les circonstances de l'Odyssée appartiennent à cette Pylos de Messénie, quoiqu'en dise Strabon dans sa longue discussion à ce sujet; d'ailleurs on ne trouve, dans aucun autre auteur, des traces de l'existence d'une Pylos triphylienne. Il est à remarquer cependant que Pausanias [1], en disant qu'il ne connaît aucune autre Pylos que celles d'Elide et de Messénie, qui puissent convenir aux divers passages d'Homère, semble avoir en vue l'opinion développée par Strabon.

Coryphasium (τὸ Κορυφάσιον). On voit dans Thucydides que les Lacédémoniens avaient oublié le nom antique de Pylos; ils nommaient Coryphasium le cap sur lequel elle avait existé, et étendaient même ce nom à la contrée, alors déserte, qui l'entourait. C'est lors de l'expédition de Démosthènes, que le nom homérique fut rendu par les Athéniens à la place forte qu'ils y construisirent [2]. Ce cap rocheux était limité au nord par le petit port Voïdokilia, que nous croyons le *Buphras* de Thucydides [3], et au sud par la petite entrée de la rade, le *Tomeus* du même auteur; à moins qu'on n'aime mieux entendre par ce dernier nom la coupure [4]

[1] Eliac. II, C. 22, § 3.

[2] Thucyd., IV, § 3, p. 262.

[3] Ἐντὸς τῆς Βουφράδος καὶ τοῦ Τομέως... Thucyd., IV, § 118, p. 329.

[4] Dans ce cas, le nom de la localité dont il s'agit, ne serait pas dérivé de τομεύς, *le tranchet*, mais de τομὴ, *la tranchée*.

par laquelle les eaux du marais, à l'est de Pylos, se déchargent dans la rade. M. Mannert et tous les géographes antérieurs, s'appuyant sans doute de l'autorité d'Étienne de Byzance, ont regardé ces deux noms comme s'appliquant à des montagnes. Notre interprétation nous semble du moins plus conforme au sens du passage cité de Thucydides.

Il n'existe aucune ruine au village de Pylæ, où un voyageur moderne a voulu placer Pylos.

Sphacteria insula (ἡ Σφακτηρία, ἡ Σφαγία), est encore connue sous le dernier de ces noms. Thucydides ne lui donne que 15 stades de longueur [1]; elle a cependant 24 stades olympiques. Pline compte trois îles Sphagiæ, en réunissant à l'île principale les deux rochers situés plus au sud. Nous n'avons point retrouvé le fort construit en blocs bruts [2] dont parle Thucydides.

Cyparissiæ (αἱ Κυπαρισσίαι). Les distances de cette ville à Samicum et à Pylos données par la Table, les seules que nous ayons, sont fautives; néanmoins, nous pouvons la placer avec beaucoup de probabilité à Arcadia, d'après plusieurs passages des écrivains anciens, et d'après le témoignage de ses ruines. Scylax [3] paraît avoir indiqué sa position avec beaucoup de précision; malheureusement, ce passage ne nous est parvenu qu'altéré. On y lit aujourd'hui : « Après l'Arcadie est la Messénie, où on trouve les villes suivantes : la première Messène (et *le port Cyparissus) éloignée de* 7 *stades de la mer.* » Ce sens est sans doute inadmissible; mais la correction proposée par Paulmier, *la première ville de Messénie* [4] *est Pylos*, est fautive et insuffisante : attendu que Pylos était loin d'être la première ville de Messénie, lorsqu'on suivait la côte occidentale. En nous fondant sur la distance des ruines cyclopéennes de l'acropole d'Arcadia à la mer, nous présumons que le texte peut être rétabli dans ce sens : « La première ville de Messénie est Cyparisse avec un port, ville éloignée de 7 stades de la mer. »

Indépendamment des substructions cyclopéennes de la citadelle

[1] Thucyd., IV, § 8, p. 256.
[2] Thucyd., IV, § 31, p. 275.
[3] Scylax, Peripl. § 46, dans les *Geogr. græc. min.* vol. I. p. 262, éd. de Gail.
[4] Exercit., p. 272.

d'Arcadia, on trouve, en descendant au port, des colonnes, de grandes fondations et beaucoup de ruines dans les jardins qu'arrose une magnifique source, la fontaine Dionysiade de Pausanias. La ville antique ne s'étendait pas jusqu'au port.

On a cru jusqu'à présent qu'Arcadia était Christianopolis, évêché du moyen âge; mais nous en avons retrouvé les ruines au village de Christianos, à 12 kilomètres au sud d'Arcadia; on y voit une église de construction byzantine, que les habitans prétendent avoir été bâtie sur le modèle de sainte Sophie. Parmi les beaux matériaux employés à sa construction, nous avons remarqué avec surprise des colonnes de marbre vert antique, ou brèche de Thessalonique.

Aulon (Αὐλών)[1], vallou de la Messénie, route des Spartiates dans leurs attaques contre l'Elide lorsqu'ils ne pouvaient pas traverser l'Arcadie. Il existait en outre, dans ce canton, une ville du même nom, située à l'entrée du défilé qui conduit d'Arcadia à l'embouchure de la Néda; quelques ruines près de la mer, à la rive droite de la rivière d'Arcadia, signalent sa position. On pourrait croire, d'après Strabon[2], que le nom d'*Aulon* s'appliquait à toute la vallée qui unit le golfe de Cyparisse à la plaine de la haute Messénie.

La Messénie est une des provinces de la Grèce où les voyageurs auront encore à faire les découvertes les plus intéressantes. L'antique Andania, Stenycleros, Dorium, Erana, les hiérons du Carnasium, de Diane Limnatis, sont inconnus; les positions importantes de Pheræ, de Thurium, d'Asine, réclament également de nouvelles études. Mais on doit se hâter: cette riche province, aussi dépeuplée aujourd'hui qu'au temps de sa conquête par Sparte, ne va pas tarder à se couvrir de constructions nouvelles, où iront s'enfouir les derniers débris de ses monumens historiques.

[1] Paus., *Mess.*, C. 36, § 5; Polyæn. 2, C. 9; Xenoph. Hist. græc., Lib. III. C. 2, § 25 éd. Dindorf.

[2] Strab., VIII, C. III, § 25, part. II, p. 91, éd. Coray.

ELIS (Ἦλις), *seu* ELEA (ἡ Ἠλεία).

Strabon et Pausanias entrent dans des développemens très étendus au sujet de l'Elide, et cependant c'est, de toutes les parties du Péloponnèse, celle qu'ils nous font moins connaître. Le premier, toujours préoccupé de la géographie homérique, charge son livre d'une discussion diffuse et sans critique sur la Pylos d'Homère et ne laisse voir dans la descriptiondes lieux, que vague et incertitude; le second, tout entier aux monumens d'Olympie, parcourt la province avec rapidité, et se montre plus avare que jamais de détails topographiques. En suivant la marche du voyageur grec, on voit de suite quelles sont les parties de l'Elide sur lesquelles on doit attendre quelques lumières. Il pénétra dans l'Elide par Psophis et Heræa; d'Olympie il se rendit à Elis par la route de la plaine; il paraît ensuite s'embarquer à Cyllène, pour aller visiter Lépréum; il revient à Olympie par Samicum, et sort enfin de l'Elide par la route de Mégalopolis. Il résulte de cet itinéraire qu'il ne visita ni l'intérieur de la Triphylie, ni la haute Elide, et, fidèle à sa méthode, il ne nous en dit pas un mot. Nous sommes donc réduit au secours des historiens, parmi lesquels Polybe suppléera en partie au silence des géographes.

DIVISIONS ET LIMITES DE L'ÉLIDE.

Les seules divisions de l'Elide que nous ayons à adopter, sont la basse Elide ou Ἦλις κοίλη; la haute Elide, ou territoire des Acroriens (ἡ Ἀκρώρεια); la *Pisatis* (ἡ Πισᾶτις), et la *Triphylia* (ἡ Τριφυλία). Nous devons même ne considérer ici la Pisatis que comme une division physique au nord de l'Alphée, attendu que longtemps avant l'époque à laquelle nous limitons nos recherches, elle avait disparu comme division politique.

Nous avons dit que les limites de l'Elide vers l'Achaïe étaient restées, jusqu'à nos jours, à peu près les mêmes que dans l'antiquité; cependant, Patras s'étend aujourd'hui sur tout le massif du Santa-Méri (*Scollis*), et possède une partie de la région dite Voundoukla, que nous avons placée dans l'ancienne Elide. Plus à l'est, nous portons les limites de cette province jusqu'au point où le mont Astras (*Lampeus*) se rattache aux sommets de l'Erymanthe, qui, sous le nom d'Olonos, borne au nord l'extrémité de l'Elide moderne. Du côté de l'Arcadie, les frontières actuelles diffèrent peu de celles de l'antiquité; pour avoir celles-ci, il suffit de restituer à l'ancienne Arcadie le territoire, aujourd'hui Eléen, de Divri jusqu'à la rivière de Poretso ou de Psophis, de suivre les faîtes du mont Astras, puis du plateau de Lala (*Pholoe*), et enfin le cours même de l'Erymanthe. Les limites, ainsi établies, laissent à l'Arcadie toute la partie culminante du mont Pholoé, et la rivière Erymanthe ne devient la limite de cette province que vers son embouchure. Il est remarquable de voir, de nos jours comme dans l'antiquité, les provinces arcadiennes posséder, au-delà du Rhouphia (*Ladon*), non seulement la presqu'île comprise entre cette rivière et la Doana, ou Erymanthe, mais encore au-delà de celle-ci une petite partie du mont Pholoé. Cette division ne parait avoir rien de naturel, et cependant il est très vraisemblable que les frontières actuelles sont fixées aux hermès de l'antiquité. Nous ferons observer, dès à présent, que ce n'étaient pas les Eléens, comme le dit M. Mannert, qui portaient leurs limites à l'Erymanthe, mais, au contraire, les Arcadiens; tandis que les premiers prétendaient s'étendre à l'est jusqu'au tombeau de Corœbus[1].

Au sud de l'Alphée, le Diagon, rivière de Tzembéroula, opposée directement au cours de l'Erymanthe, séparait la Triphylie de la Cynurie arcadienne, depuis son embouchure dans l'Alphée jusqu'au sommet du mont *Lapithas*, l'Alvéna moderne. Rien ne nous dit quelles étaient, au-delà, les limites précises entre les territoires des villes de Lépréum et de Phigalée, qui s'étendaient l'un et l'autre jusqu'à la Néda.

[1] Paus., Arcad. C. 26, § 3. vol. III, p. 368. éd. Siebelis.

Scylax évalue à 700 stades la côte de l'Elide, et à 100 celle de l'Arcadie vers Lépréum. On voit par là qu'il considérait la Triphylie, depuis Samicum jusqu'à la Néda, comme arcadienne. Strabon est à peu près d'accord avec lui, en comptant 540 stades de l'Araxus à l'Alphée, et 200 de ce fleuve à Lépréum; car on doit ajouter environ 50 stades pour atteindre la Néda, et 790 stades de 700 au 0° répondent avec assez d'exactitude aux 700 stades olympiques de Scylax. On arrive à des résultats analogues, en combinant plusieurs autres des distances partielles de Strabon; en sorte que l'on peut penser que si, plus loin, il donne 1200 stades à la longueur directe du littoral de l'Élide, c'est que par inadvertance il ajoute à sa longueur réelle 400 stades, distance qu'il suppose entre Lépréum et Pylos de Messénie.

L'Elide ainsi circonscrite avait une surface de 25 myriamètres et demi; des plaines fertiles en occupent environ le tiers; des collines sablonneuses, morcelées par les torrens et couvertes de forêts, séparent les plaines de la région des hautes montagnes; celles-ci même n'étaient pas sans richesse : exposées aux vents humides du couchant, elles montrent en toutes saisons, et jusqu'aux cimes les plus élevées, des pâturages verts et une végétation vigoureuse, au lieu des rochers grisâtres des montagnes orientales de la Laconie et de l'Argolide.

Elis-Cœle. — L'Elide basse ou *Cœle*, et la haute Elide ou territoire des Acroriens, étaient séparées de la *Pisatis* par les faîtes du Pholoé et la ligne de partage du bassin de l'Alphée, depuis le mont Béséré jusqu'à la presqu'île Katakolo. La première de ces divisions comprend les sections de l'Eparchie de Gastouni, désignées sous les noms de sections au nord et au sud du fleuve, Τμῆμα κάμπου κάτω ποταμοῦ, et Τμῆμα κάμπου ἄνω ποταμοῦ; la seconde ou Acroria répond à la section *Kapelis*, Τμῆμα Καπέλης.

Hyrmina urbs (Ὑρμίνη).[1] On a cru devoir placer cette ville au cap Glarentza, près de Cyllène, cap auquel Strabon paraît donner le nom

[1] Strab., VIII, C. III, § 10, Stephanus; Pausanias, Eliac. I. C. 1. § 8. Plin. IV, C. 6; Niger, p. 325.

d'Hormina. Cette hypothèse ne nous paraît pas devoir résulter nécessairement de Strabon, ni être compatible avec le passage d'Homère, où il est question d'Hyrmina[1]. Nous la plaçons sur un petit cap rocheux, qui forme le port de Kounoupéli; là, M. Peytier a vu une acropole de construction cyclopéenne, dont Wheler a fait mention.

Myrsinus urbs (ἡ Μύρσινος). Au temps de Strabon cette ville était ruinée; mais un lieu, qu'il place sur la route d'Elis à Dyme, à 70 stades de la première de ces villes, s'appelait encore Myrtuntium. Des ruines peu apparentes, vues par M. Gell entre Kalotikhos et Kapéléti, peuvent lui avoir appartenu.

Cyllene urbs et portus (ἡ Κυλλήνη). On est encore incertain sur la position à donner à cet arsenal maritime des Eléens. On sait qu'il était situé entre les promontoires Araxus et Chélonatas; en outre, Strabon et Pausanias le placent à 120 stades d'Elis; Pline à 5 milles, ou, suivant Dalecamp, à 2 milles du promontoire Chelonatas; Peutinger enfin, à égale distance, 14 milles, de Dyme et d'Elis. Ces données, et la forme du rivage, ne permettent pas d'adopter d'autre position que le port aujourd'hui comblé de Glarentza : partout ailleurs, vers le nord, la mer est sans profondeur, et par suite inabordable pour des bâtimens propres au commerce. La petite quantité de ruines et d'une époque incertaine, observées sur les lieux par Wheler, ne l'empêche pas d'adopter cette opinion, que Chandler répète. Si Foucherot, et tout récemment nos collègues de l'état-major, chargés du lever de cette partie de la carte, n'ont vu dans ce lieu que des ruines du moyen âge, c'est sans doute parce que les grandes constructions, faites dans ce temps à la ville de Glarentza et au fort de Khlémoutsi, ont fait disparaître les ruines antiques. Nous dirons, relativement à l'opinion du voyageur français, qui place Cyllene au milieu des terres à Andravida, que les 120 stades de Pausanias, loin de répondre à la distance d'Elis à cette ville du moyen âge, donnent le double, et conviennent très exactement à la position de Glarentza. Les nombres de la Table sont évidemment inexacts; mais nous

[1] Hom., Iliad. II. v. 616.

croyons interpréter cette erreur d'une manière très probable en l'attribuant, comme nous avons déjà eu occasion de le faire, à une intercalation fautive. La distance de Dymé à Elis est réellement de 28 milles et l'auteur ne pouvait en outre ignorer que Cyllène était à 14 ou 15 milles d'Elis, nombre donné par Strabon et par Pausanias; mais, n'ayant peut-être pas plus de documens que nous nous n'en avons aujourd'hui, sur la distance du port de Cyllène à Dymé, il a pensé que ces trois positions étaient à peu près en ligne droite et le nombre 28 s'est trouvé nécessairement divisé en deux parties égales.

Chelonatas prom. (Χελωνάτας ἄκρα). Ce promontoire le plus occidental du Péloponnèse et en face duquel se trouvaient quelques îlots,[1] doit être le cap Tornèse, près de l'île San Giovanni; remarquons que si on devait lire dans Pline V milles pour la distance du promontoire à Cyllène, la plage au-dessous du village de Sterna deviendrait la position probable de ce port des Eléens. Toute cette partie de la côte de l'Elide demande à être visitée avec plus de soin qu'on ne l'a fait jusqu'à présent.

Peneus fluv. (ὁ Πηνειός). L'erreur de Strabon qui place l'embouchure du Pénée entre le cap Chélonatas et Cyllène a été remarquée; nous ne la citons que parce qu'elle donne la mesure de la circonspection avec laquelle on doit employer cet auteur. Le Pénée passait près du gymnase d'Elis; Pausanias le nomme à peine et ne nous donne d'autre circonstance de son cours que de recevoir le Ladon; la fable du Pénée, détourné par Hercules, doit faire penser que les inondations de ce fleuve sur la riche plaine de la basse Elide, donnèrent lieu dans l'antiquité, à de grands travaux d'art: Hercules protégé par Minerve est toujours le symbole de la force unie à l'industrie. Nous présumons que lorsque dans le Pausanias de Clavier[2] on lit le nom de *Menius* (τοῦ Μηνίου) pour celui du fleuve détourné par Hercules, le changement en *Peneus* (Πηνειοῦ) serait une hypothèse plus simple et plus probable que de supposer avec Paulmier de Grantesmesnil,[3] que le premier nom modifié en

[1] Strab., lib. VIII, C. III, § 4; Plin., lib. IV, § 5, §. 12, ed. Sillig.

[2] Paus., Eliac. I, C. 1, § 7.

[3] Paulm., Exercit. p. 100 et 393. Nous voyons dans les notes de M. Siebelis, vol. II, p. 182, que Brunck avait déjà proposé ce changement de Μηνίου en Πηνειοῦ. M. K. Otfr.

Minyeïus, était une qualification commune au Pénée et à l'Anigrus du pays des Minyens.

Elis (ἡ Ἦλις) était située à la rive gauche du Pénée; Pausanias[1] en décrivant cette ville avec beaucoup de détails, ne parle pas du Pénée; il est donc probable qu'il ne coulait pas à travers la ville comme on lit dans Strabon.[1] La position seule des ruines sur la rive gauche ne permettrait pas d'admettre cette opinion. L'acropole ne fut fortifiée qu'au temps des successeurs d'Alexandre.[2] Les ruines de la ville occupent un espace très étendu sur la rive gauche de la rivière de Gastouni, depuis le hameau de Kalyvia, jusqu'au pied de l'Acropole qui a donné au village voisin le nom de Palæopolis. M. Blouet n'y a vu d'ailleurs que des ruines romaines ou du moyen âge, et pas un débris qu'on pût rapporter à une époque plus ancienne; il croit la ville hellénique ensevelie sous d'épaisses alluvions. L'antiquité ne nous apprend pas qu'il existât de villes dans la riche plaine de Gastouni, et les voyageurs n'y avaient signalé aucunes ruines. La carte en indique en un seul point, c'est à l'embouchure du Palouki, au-dessous du village de Dervisch-Tchélébi mais nous ignorons à quel âge elles appartiennent.

Géraki, hameau sur la rivière Pourleska et au pied du mont Béséré où l'on dit exister des églises du moyen âge, est un lieu important à visiter : on pourrait peut-être y retrouver la ville de Vlisiri, de la chronique de Morée.

Pylus Eliaca (ἡ Πύλος). Strabon place cette ville entre l'embouchure du Pénée et celle du Selléis, sur les bords de la mer, près du mont Scollis; indications qui sont toutes contredites par divers passages de Strabon lui-même, et qui ont exercé la sagacité de ses savans commentateurs. Pausanias[3] fixe sa position d'une manière plus précise,

Müller dont la sagacité égale l'immense érudition, fait également remarquer la confusion fréquente de ces deux mots dans son important ouvrage intitulé *Orchemenos und die Minyer*, p. 362, note 1.

[1] Strab., VIII, III, § 2. Voyez aussi la note de M. Gosselin, p. 146 de la Traduction française.

[2] Diod. XIX, C. 87, vol. II, part. I, p, 1427, ed. Dindorf.

[3] Paus., Eliac II. C. 22, § 3, vol. III, p. 107, ed. Siebelis.

en disant qu'elle est à 80 stades d'Élis, sur la route qui conduit à Olympie par les montagnes, et enfin près d'un affluent du Pénée, auquel il donne le nom *Ladon* comme au fleuve d'Arcadie. Diodore évalue la distance de Pylos à Olympie à 70 stades.

M. Peytier a vu sur une colline, à la rive gauche du Lagana, principal affluent du Pénée, une acropole et les ruines d'une ville antique; près de là sont les villages de Koulougli et de Klisoura, dont le dernier à raison de son nom et de son site sert à signaler l'emplacement de Pylos. Cette ville était en effet, par sa position, la porte de l'Elide du côté des défilés qui conduisent dans la Pisatide, et nous devons y voir la Pylos, ou porte d'Elide, fondée par Pylus, fils de Cléson, Κλέωνος;[1] sa distance directe à Elis est de 74 stades olympiques, et de près de 100 par la vallée du Pénée.[2] M. Peytier a vu, en outre, des ruines d'une assez grande étendue au confluent du Ladon et du Penée, au-dessous du village d'Agrapido-Khori, mais il n'y a remarqué ni enceinte, ni monumens. Indépendamment des villes précédentes, M. Mannert place, dans la basse Elide, *Dyspontium*, *Phia* et *Letrini* qui suivant nous appartiennent à la Pisatide, comme il nous semble résulter de divers passages de Thucydides, de Pausanias et de Strabon.

Acroria (ἡ Ἀκρώρεια.)

Acrorii (οἱ Ἀκρωρεῖοι). Etienne, et d'après lui un grand nombre de géographes modernes[3] placent les Acroriens dans la Triphylie et les confondent avec les *Paroréates*, erreur, suivant nous, causée par la signification analogue des noms. Acroria, par opposition à Cœle, s'appliquait à toute la haute Elide, région où le Pénée et le Ladon d'Elide prennent leurs sources. Elle répondait assez exactement au Τμῆμα Καπέλης

[1] Paus. Messen. C. 36, § 1.

[2] Clavier s'écartant de la traduction littérale fait dire à Pausanias que le fleuve Alphée coule à travers les ruines de Pylos, ce qui n'est pas dans le texte et ne pouvait y être. Tom. III, p. 397.

[3] Mannert, Tom. VIII, p. 517.

des modernes et était séparée de la Triphylie par toute la Pisatide. Xénophon dans un même passage nomme les villes de la Triphylie[1] et les distingue de Lasione et des Acroriens; il montre ainsi que Polybe[2] et que Diodore que Lasione et les villes des Acroriens étaient sur les routes de Psophis à Pylos, et de Psophis à Olympie. En outre, Hérodote, Polybe, Pausanias dont chacun nomme ou la totalité ou une grande partie des villes de la Thriphylie, ne font pas mention de *Thraustum*, d'*Alium*, d'*Eupagium*, ni d'*Opus*, les seules villes des Acroriens dont les noms nous soient connus.

Lasio urbs (ὁ Λασίων). Cette ville n'est mentionnée ni par Pausanias, ni par Strabon, mais on voit par les trois historiens cités précédemment qu'elle devait être située à l'entrée de la partie montueuse de l'Elide vers Psophis. Plusieurs géographes la placent au contraire près du confluent de l'Erymanthe avec l'Alphée; nous ignorons sur quel fondement ils peuvent établir cette opinion.

Les Eléens prétendaient posséder jusqu'au tombeau de Corœbus, une partie des Péraméria, nom moderne de la contrée située entre le Ladon d'Héræa et l'Erymanthe et ils en étaient maîtres lorsque Philippe donna *Stratos* aux Thelpusiens. Cette ville devait être située dans la partie supérieure des Péraméria, vers les limites des territoires de Psophis et de Thelpuse. M. de Vaudrimey a reconnu, en effet, un champ de ruines assez étendu sur le faîte des montagnes, entre les villages de Rakhæs et de Stavri et en face des ruines de Thelpuse. Cette position nous semble convenir à Stratos que nous croyons la même que le Thraustum de Xénophon,[3] et que le Thræstum de Diodore de Sicile.[4] Ces divers passages doivent être rapprochés de celui où Pausanias[5] parlant de la *Stratié* d'Homère dit que les commentateurs l'ont regardée à tort *comme une île du Ladon.*

Nous ne chercherons point à fixer l'emplacement des villes Acroriennes d'Alium, d'Eupagium et d'Opus, noms dont les deux premiers

[1] Xénophon, Hist. græc. VII, 4, § 12.
[2] Polyb. IV, § 73; V, § 103.
[3] Xénoph., VII, loc. laud.
[4] Diod. XIV, 17. vol. 1, part. II, p. 823, ed. Dindorf.
[5] Paus., Arc., C. 25, § 7.

ne se trouvent que dans Diodore et nous nous contenterons de signaler les ruines de la haute Elide qui peuvent leur avoir appartenu.

Sur la route directe de Patras à Olympie, par Pharæ et le mont Pholoé, M. le capitaine Peytier a découvert, sur une colline très élevée à la rive droite du Pénée, (rivière de Vervini) une vaste acropole entourée des ruines d'une ville; le village de Skiada est à 1500 mètres dans le nord-est. Si à partir de là on suit par sa base l'extrémité de la chaîne de l'Erymanthe, on trouve, au-dessus du monastère de Noténa, les ruines d'un temple dans la position la plus pittoresque. En continuant à remonter la gorge parallèle au faite de l'Erymanthe dans laquelle coule le torrent de Vervini, le même officier observa, au sommet d'un pic, à 2 kilom. de Kakotari, les ruines d'un palæokastro qui lui parut antique.

M. Pouqueville cite, en outre, quelques débris à l'est du village de Koumani, sur le plateau supérieur du mont Pholoé, au lieu où devait se joindre les routes d'Elis et d'Olympie à Psophis. Le mont Palæokastro situé sur le passage de la route directe d'Olympie à Pharæ, est encore un point essentiel à visiter.

Pholoe mons (ἡ Φολόη), plateau de Lala, élevé de 600 à 700 mètres au-dessus d'Olympie. Les limites actuelles de l'Arcadie, dans l'Éparchie de Karytæna, remontent le cours de l'Erymanthe, depuis son embouchure jusqu'en face de Néokhori, puis elles franchissent le fleuve et se fixent à sa rive droite, embrassant les territoires de Némouta et de Dardéza sur le mont Pholoé. Il parait qu'il en était de même dans l'antiquité, *l'Erymanthe traversait l'Arcadie entre le mont Pholoé et le territoire de Thelpuse*,[1] et plus bas faisait la limite entre l'Elide et l'Arcadie.

Le Pholoé est attribué par toute l'antiquité à l'Arcadie, parce qu'elle en possédait la partie la plus élevée et que l'Acroria ne fut qu'une conquête momentanée des Eléens. La Pisatis, comme aujourd'hui le canton nommé Gouvæs qui la représente, ne s'étendait que sur le versant méridional du haut plateau de Lala. Gemistus donne au mont Pholoé le nom d'Astras, bien connu de nos jours, mais appliqué exclusivement à la haute chaîne rocheuse, située à la naissance du plateau, la *Lampia* de l'antiquité.

[1] Paus. Arc. C. 24, § 2, vol. III, p. 356 ed. Siebelis.

PISATIS (ἡ Πισᾶτις).

Une chaine de 400 à 600 mètres d'élévation se détache du plateau de Lala, près du mont Palæokastro, sépare le bassin du Penée de celui de l'Alphée jusqu'à la montagne de Géraki ou de Bésérè, au-dessus de la Pylos d'Elide, et de là s'abaisse graduellement en se recourbant vers la presqu'île de Katakolo: ces limites naturelles nous paraissent avoir été, dans l'antiquité, celles de la Pisatide et de l'Elide. Strabon attribue huit villes à la Pisatide, et nous trouvons dans cet auteur même, les noms de sept villes situées à la rive droite du fleuve, lesquelles faisaient, sans aucun doute, partie des huit premières. Ce sont: *Salmone, Heraclea, Cycesium, Dyspontium, Harpinna, Alesiæum, Margana;* nous omettons Pise qui, suivant l'observation de Strabon, n'était pas comptée dans les huit anciennes villes de la Pisatide; nous avons omis aussi l'antique Phia, Letrina et Amphidoli, villes également sur la rive droite et que de nombreuses probabilités nous engagent cependant à classer dans la même province. On ne voit pas, d'après cela, ce que la Pisatide de Strabon pourrait avoir à réclamer sur la rive gauche du fleuve. Nous ignorons d'ailleurs, quelles étaient les limites de l'ancien royaume de Pise que Pausanias et Strabon indiquent vaguement, comme s'étendant au-delà de l'Alphée, sur la rive gauche, mais il nous parait hors de doute qu'à l'époque de la ligue achéenne et même de la guerre du Péloponnèse, époques où la Pisatide avait cessé d'exister comme division politique et n'était plus qu'une dénomination locale, la Triphylie s'étendait jusqu'à l'Alphée et c'est la division que nous adopterons.

Pisa urbs et regiuncula (ἡ Πίσα). Strabon doute qu'il ait jamais existé une ville de ce nom, attendu qu'elle n'est pas nommée dans les huit villes de la Pisatide. Pausanias, au contraire, nous conduit sur l'emplacement qu'on attribuait à cette cité et qui d'après son itinéraire doit se trouver à l'extrémité orientale de la plaine d'Olympie au-dessous de Miraka, mais il avoue qu'il n'y vit que des vignes. M. Pouqueville a été plus heureux, il croit avoir trouvé les ruines de Pise et la fontaine

Bise, dans l'emplacement que nous venons d'indiquer, découverte que MM. les architectes de la commission n'ont confirmée qu'en partie en trouvant un aqueduc qui conduisait les eaux de la fontaine vers Olympie.

Olympia (ἡ Ὀλυμπία). La distance de ce lieu célèbre à Elis par le chemin de la plaine, est évaluée par Pausanias à 300 stades, nombre qui ne pourrait être exacte qu'en supposant l'emploi peu probable du stade de 700 au 0°. La distance d'une colonne dans Olympie à une colonne dans Sparte, était estimée, suivant le même auteur, à 660 st. et enfin il ne s'en fallait que de 15 stades, qu'on en comptât 1500 d'Olympie à Athènes.[1] Ces nombres, et en particulier le dernier, annoncent avec quelle exactitude on évaluait les distances des villes à ce rendez-vous général de la Grèce. La route ancienne d'Olympie à Sparte ne laisse guère d'incertitude, sa longueur devait être de 105 à 106 kilom., ce qui semble indiquer encore l'emploi du stade de 700 au 0°, et non de 750 au 0° comme d'Anville l'a cru d'après des données inexactes. Quant à la distance d'Athènes, 1485 stades, elle ne peut s'appliquer qu'à la route de la plaine qui contournait toute l'Achaïe, mais ignorant la direction précise quelle suivait, nous ne pouvons rien en conclure sur la valeur du stade. Le temple de Jupiter Olympien est à peu près le seul monument antérieur aux Romains, découvert jusqu'à présent sur l'emplacement d'Olympie; il est situé à 200 mètres du Cladéus et à 300 du lit actuel de l'Alphée. L'hippodrome et le stade que des voyageurs, trompés par leur imagination, ont décrits avec tant de détails, ne sont, suivant M. Blouet,[2] que des berges arrondies, formées par le déplacement du lit de l'Alphée; 12 à 15 pieds d'alluvion recouvrent le sol antique d'une partie de l'Altis qui paraît ailleurs avoir été creusé profondément par le fleuve.

Cronius mons (τὸ Κρόνιον ὄρος).[3] Cette colline fortifiée sur laquelle s'élevait un temple de Saturne défendait, avec le mont Olympien, le territoire sacré d'Olympie. Diodore et Xénophon désignent *Cronion* comme un

[1] Hérod. II, § 7.
[2] Voyez Descript. de la Morée, section d'architecture, t. I, p. 56 et suivantes.
[3] Paus. Eliac. II, C. 20, § 1; Xenophon, Hist. græc. VII, 4, § 14.

château-fort; on voit d'après Pausanias que ce nom doit s'appliquer à la colline isolée située à 400 mètres au nord du temple, quoique toutes traces de fortifications y aient disparu. Nous ignorons si le mont Olympien était la colline de Miraka ou celle d'Antilala, mais il nous semble qu'il ne pouvait pas d'après le passage de Xénophon où il est mentionné, être situé à la rive gauche du fleuve, comme le croit M. Mannert.

Sauri fauces (ἡ δειρὰς τοῦ Σαύρου). Pausanias[1] après avoir décrit Olympie y revient de nouveau en traçant son itinéraire depuis le passage de l'Erymanthe jusqu'à Pise. Après avoir traversé cette rivière près de son embouchure, il dut quitter les bords de l'Alphée et prendre, pour abréger, la route actuelle par le col au nord des collines d'Asprapitia qu'il désigne sous le nom de δειράδα τοῦ Σαύρου; la topographie, montre donc que le mot δειρὰς doit être pris dans la signification de col plutôt que de collines. L'hiéron d'Hercules et le tombeau de Saurus n'ont pas été retrouvés. Pausanias signale en passant, le fleuve Diagon (Διάγων) *qui se jette dans l'Alphée absolument vis-à-vis l'Erymanthe et sépare l'Arcadie du pays de Pise*, observation très juste d'un fait assez rare en topographie et s'appliquant parfaitement au Tzembéroula-potamos. Sylburge, et après lui Paulmier (p. 409) ont voulu remplacer Διάγων par Ἰάων rivière d'Arcadie nommée par Callimaque et Denys Périégète. L'étymologie même du premier nom de διάγω, *dirimo*, semble convenir à ce fleuve, séparation de l'Élide et de l'Arcadie, et nous n'osons pas adopter ce changement.

Leucyanias fl. (ὁ Λευκυανίας). Après un trajet de 40 stades la route revient au bord de l'Alphée, près duquel on doit retrouver, sur un lieu élevé, le temple d'Esculape, et un peu plus loin celui de Bacchus Leucyanite. Le Leucyanias est le torrent de Némouta qui prend sa source au mont Pholoé et se jette dans l'Alphée après 8 kilom. de cours.

Harpinna vrbs (ἡ Ἅρπιννα) d'après Pausanias, Epina dans Strabon,[2] Harpina dans Lucien. Après le Leucyanias notre guide passe l'Alphée, visite Phrixa et semblerait continuer à suivre la rive gauche, jusqu'à

[1] El. II, C. 21, § 3, vol. III, p. 101, ed. Siebelis.
[2] Dans les anciennes éditions.

Pise. C'est ainsi que d'Anville et beaucoup d'autres l'ont entendu; mais suivant nous, Pausanias revient à son point de départ sans nous prévenir de sa digression; ce qui lui arrive souvent. D'après notre manière de voir, le fleuve *Parthenias* est le torrent de Bakiréïka, et l'Harpinnates est un des cours d'eau de la plaine au-dessous de Viliza : c'est dans cette plaine qu'on devra chercher les ruines d'Harpinna, petite ville à 20 stades d'Olympie [1], et sur la route d'Heræa. Strabon [2] dit : « Harpinna se trouve sur le chemin de Pheræa qui appartient à l'Arcadie, » et est située au-dessus de Dyme, de Buprasium et d'Elis, qui sont au » nord de la Pisatide.» On voit qu'il confond Heræa avec *Pharæ* de l'Achaïe, inadvertance grossière sans doute, mais à laquelle il a pu être conduit par quelques passages d'auteurs anciens, où la route d'Olympie à Pharæ était mentionnée.

Cycesium urbs (τὸ Κυκήσιον), la plus grande des villes de la Pisatide, était située près de la fontaine Bise. Strabon seul nous la fait connaître; ses ruines n'ont point été retrouvées.

Heraclea vicus (Ἡράκλεια κώμη). Deux routes conduisaient d'Olympie à Elis; elles devaient se séparer aussitôt après le passage du Cladéus. La route des montagnes conduisait à Héracléa, bourg à 50 stades d'Olympie, près du fleuve *Cytherius*, dans lequel coulaient les eaux d'une fontaine consacrée aux nymphes Ionides [3]. Strabon ne compte que 40 stades de ce bourg à Olympie; d'après cela, le Cythérius doit être la rivière de Landsoï, et les distances placent Héracléa un peu à l'ouest du village de *Brouma*. Ce dernier nom indique des eaux sulfureuses; et l'on peut conjecturer que les sources Ionides, qui guérissaient des douleurs, étaient de cette nature. Les voyageurs devront donc vérifier si notre hypothèse sur les sources de Brouma est fondée, et si les ruines d'Héracléa n'existent pas près de là.

Salmone, autre ville de la Pisatide, était dans le voisinage de la pré-

[1] Lucian. De morte Peregrin., § 35.
[2] Strab. VIII, C. 3, § 32, part. II, p. 101 ed. Coray.
[3] Paus., El. II, C.22, § 4, vol. III, p. 108 ed.Siebelis.

cédente, près des sources du Barnichius. Toute cette riche vallée du Cythérius, où l'on n'a encore trouvé aucunes ruines, demande à être étudiée de nouveau sous le rapport archéologique, et même topographique.

Alesiæum urbs (Ἀλεσιαῖον) (Strabon). L'une des huit villes n'était plus, au temps de Strabon, qu'un lieu sur la route d'Elis par les montagnes, lieu dans lequel se tenait une foire; elle était située à la limite de la Pisatide, à laquelle elle avait cessé d'appartenir. Le faîte du col entre Elis et Olympie devait former la limite, et être le lieu d'échange entre les habitans des deux vallées. Cette expression Ἀλεισίου κολώνη n'indique peut-être dans Homère[1] que ce passage de la montagne près d'Alesiæum, lieu qui devait être bien connu dans l'antiquité comme voie commerciale et position militaire.

Margalæ (αἱ Μαργάλαι), ville dans la région dite l'Amphidolis, de position inconnue, n'est nommée ni par Pausanias ni par Polybe. On doit présumer qu'elle se trouvait à la rive droite de l'Alphée, dans la plaine fertile de Pyrgos, et peut-être sur l'emplacement même de cette ville, où M. Pouqueville cite des tombeaux antiques. Etienne écrit Μαργαῖαι, Diodore Μάργανα; Xénophon appelle les habitans Μαργανεῖς[2].

Letrini urbs (οἱ Λέτρινοι, πόλισμα). Cette petite ville, dont il existait encore quelques ruines au temps de Pausanias, était sur la route d'Elis par la plaine, à 180 stades de cette ville et à 120 d'Olympie, nombres qui devraient être exacts; car on retrouve leur somme 300 dans Strabon. Letrini et son temple de Diane Alphiæa ne pouvaient, d'après ce qui précède, être au bord de l'Alphée. La direction de la route, ainsi que les nombres, exacts en stades géographiques de 700 au 0°, indiquent pour la position de Letrini le village d'Hagiannis, où M. Pouqueville a vu des ruines, qu'il n'hésite pas à attribuer à cette ville antique. Mais en même temps ce savant voyageur enlève à Letrini son temple de Diane

[1] Hom., Iliad. II, v. 615, et XI, v. 756. Strab. VIII, C. III, § 10.

[2] Strab., *ibid.*, § 24. Xenoph., Hist. græc. III, 2, § 30; VI, 5, § 2. Diod. II, 63, et XV, 77, où l'on peut consulter la note de l'éd. de M. Louis Dindorf, vol. V, p. 58.

Alphiæa, pour le transporter à la gauche de l'embouchure de l'Alphée, lieu où il existe une chapelle avec soubassemens antiques, à laquelle, au lieu du nom poétique de *Panagia Orpheïa*, nous restituons celui d'Hagios-Nikolaos. L'opinion citée ne pourrait s'appuyer que sur ce passage de Strabon : « Près de son embouchure, et à 80 stades d'Olympie, « est le bois consacré à Diane Alphéonie [1], » passage qui, pour le nombre 80 stades, beaucoup trop faible et pour la position du lieu, ne nous paraît qu'une preuve de plus du peu de précision de l'auteur ancien.

Quant à Coryne de Ptolémée, ne serait-il pas plus probable de voir dans Κορύνη une altération assez forte, il est vrai, de Λέτρινοι, que d'en faire une ville nouvelle, inconnue à toute l'antiquité?

Skouro-Khori est un village à 2 kilomètres à l'ouest d'Hagiannis, où M. Pouqueville a découvert des bains antiques, près de sources et de boues sulfureuses renommées pour leur propriété médicinale. Ces boues auraient-elles quelque rapport avec la fable de Diane et d'Alphée, rapportée par Pausanias [2]. A Pyrgos, le même voyageur trouve des caveaux funéraires, motif qui ne nous paraît pas suffisant pour y placer la Pylos d'Elide [3], dont nous avons montré la vraie position

Dyspontium urbs (τὸ Δυσπόντιον), ville de la Pisatide, dans une plaine sur le chemin d'Elis à Olympie. « Ses habitans, *voisins des Eléens, mais liés par leur origine aux Piséens, s'unirent à ces derniers dans la guerre entre les deux peuples.* » Passage de Pausanias, d'après lequel Dyspontium doit appartenir à la Pisatide. Les ruines, vues au village de Mertia, conviendraient beaucoup mieux à cette ville qu'à Myrtuntium, auquel M. Pouqueville les a attribuées [4].

Phia oppidum et portus (ἡ Φειά). Le cap Katakolo est sans aucun doute

[1] Strab. VIII, C. III, § 12. M. K. Otfr. Müller, dans son excellent travail sur la topographie du Péloponnèse, *Die Dorier*, part. II, p. 458, fixe également la position de Letrini à Hagiannis.

[2] Paus., El. II, C. 22, § 5.

[3] Pouqueville, tome V, p. 388.

[4] Pouquev., tom. V, p. 381.

le promontoire *Ichthys* (ὁ Ἰχθύς), et le promontoire *Phia* est la petite pointe au nord du port Khortas; près de là, ou peut-être sur la plage de Skaphidia, à l'embouchure d'un grand torrent, le *Jardanus* d'Homère, on devra trouver les ruines de la *Phia* de Thucydides et d'Homère [1]. Le Pondiko-Kastron de la chronique est le fort Katakolo dans la presqu'île de ce nom.

La Pisatide, dans sa partie littorale, se terminait aux collines sur la rive droite du torrent de Skaphidia; telles sont encore de nos jours les limites de la petite Eparchie de Pyrgos, qui doit répondre à l'ancienne Amphidolie. La Pisatide était jadis couverte de villes et de monumens, et cependant la position d'Olympie est à peu près la seule qui soit constatée avec certitude; cela tient en partie à ce que la plupart de ces villes ne furent jamais fortifiées, et à ce que la pierre Poros, qui est très commune dans cette contrée et qui dut être employée à la construction des édifices, résiste peu à l'action du temps.

TRIPHYLIA (ἡ Τριφυλία).

Au temps de Polybe, toutes les villes de la rive gauche de l'Alphée jusqu'au Diagon étaient regardées comme triphyliennes. A une petite distance du fleuve devaient se trouver *Epitalium*, *Scillus*, *Hypana*, *Typaneæ* et *Phrixa*, l'une des colonies minyennes. La Triphylia, dit Polybe [2], est la région maritime située entre les territoires des Eléens et des Messéniens; elle contient les villes suivantes: *Samicum*, *Lepreum*, *Hypana*, *Typaneæ*, *Pyrgus*, *Æpium*, *Bolax*, *Styllagium*, *Phrixa*, auxquelles les Eléens ajoutèrent *Aliphera*, ville arcadienne. L'omission de *Scillus* peut provenir de ce qu'elle était déjà détruite, et celle d'Epitalium d'une omission des copistes, attendu que Polybe la classe un

[1] Thucyd. II, C. 25, p. 118. Hom., Odyss. XV, v. 296. Voyez aussi Dindorf ad Xenoph., Hellen. III, 2, § 30; et Müller, *Dorier*, part. II, p. 458.
[2] Polyb., IV, 77; IV, 80.

peu plus loin dans la Triphylie, et qu'il en est ainsi de Xénophon et d'Étienne de Byzance.

Epitalium urbs (τὸ Ἐπιτάλιον). Il résulte de divers passages des anciens[1] que cette ville était située sur une hauteur, près du gué de l'Alphée. Strabon la regarde comme la même ville que *Thryoëssa* d'Homère; elle devait occuper le petit plateau au-dessus d'Agoulinitsa, où, suivant M. Peytier, on trouve une belle source et quelques ruines peu apparentes. Son territoire, quoique transalphéen, appartient aujourd'hui à Pyrgos ou à l'ancienne Pisatide, et il est fort possible qu'il en fut ainsi dans une antiquité reculée; en effet, les limites naturelles étaient situées au défilé de Samicum, et l'omission par Polybe de Scillus et d'Epitalium pourrait aussi provenir de leur origine éléenne.

Scillus oppidum (ὁ Σκιλλοῦς). Les ruines de cette ville ont échappé à M. Gell et à M. Blouet, quoiqu'ils aient suivi la route de Pausanias depuis Samicum jusqu'à Olympie. Le fleuve *Selinus* traversait son territoire; c'est le joli cours d'eau de Krestena qui se jette dans l'Alphée, et non dans les pêcheries d'Agoulinitsa, comme toutes les cartes l'indiquaient avant la nôtre.

Dalion fluv. (ὁ Δαλίων), *Acheron fluv.* (ὁ Ἀχέρων). La rivière de Mundritsa, qui descend du mont Smerna ou *Minthe*, et celle de Platiana doivent être ces deux fleuves; quant aux positions d'*Hypana* (τὰ Ὕπανα) et de *Typaneæ* (Τυπανέαι), sur lesquelles l'antiquité ne nous a laissé aucune indication topographique, nous devons attendre que des découvertes nouvelles faites sur les lieux, donnent aux conjectures quelque probabilité. Nous dirons seulement que des débris, vus par Dodwell sur le plateau de Mundritsa, peuvent indiquer Hypana, et que la colline escarpée de Makrysia rappelle le mont Typæus[2] et Typaneæ[3].

Samicum, regio et castellum (τὸ Σαμικόν)[4], *Samia urbs* (ἡ Σαμία). On voit dans Strabon et Pausanias que Samia ou Samos était le nom de la ville

[1] Steph. Byz.; Strab., VIII, C. III; Polyb., IV, 80; Xenoph., Hist. græc., III, 2, § 30.
[2] Paus., Eliac., I, C. VI, § 5.
[3] Steph. Byz.; Polyb. IV, § 77 et 79.
[4] Strab., VIII, C. III, § 16, *et ib.*, § 19.

antique dont Samicum était le territoire, que ce dernier nom subsista, et fut de plus appliqué à un bourg ou château fort (χωρίον), situé près du temple de Neptune Samien, et bien distingué par Pausanias, de la ville antique de Samia; Polybe cependant donne le nom de Samicum à la ville elle-même. Elle était située entre Lépréum et le fleuve Alphée, à 100 stades de l'une et de l'autre. On lit aujourd'hui dans la traduction française de Strabon (t. III, p. 162), *entre Lépréum et le fleuve Anigrus*; il est évident, par les distances très exactes et le texte même de Strabon, que ce n'est pas *Anigrus* au lieu d'*Annius*, correction due à Xylander, mais *Alpheus* que l'on doit lire[1]. Les deux distances de la table : *Olympia-Samaco XV* et *Samaco-Cyparissa XXIV* sont, la première fautive, et la seconde parfaitement exacte. Les ruines de cette ville, étudiées avec soin par MM. les architectes[2], se voient au revers septentrional du mont Kaïapha, au-dessus du défilé de Klidi; les remparts, flanqués de tours carrées, sont en blocs polygonaux bien taillés; l'acropole s'élevait jusqu'à la crête de la montagne. On trouve au défilé de Klidi les ruines de deux forts du moyen âge, et près de là, au pied méridional du rocher de Kaïapha (*Achaïæ rupes*), les grottes des nymphes Anigriades, visitées par Dodwell.

Anigrus fluv. (ὁ Ἄνιγρος). Ce fleuve profond, mais de si peu de pente, qu'il formait un marais infect[3], descendait du *Lapithas*, montagne d'Arcadie, recevait l'Acidas, laissait à sa gauche la route de Lépréum à Samicum, qui par conséquent se dirigeait comme aujourd'hui entre la mer et les marais, et se déchargeait dans la mer au bourg ou fort de Samicum[4]. C'était, suivant Pausanias, le fleuve Minyéius d'Homère. Si, à ces diverses circonstances, nous ajoutons ce que dit le même auteur des poissons de ce fleuve, nous serons obligés d'admettre que la rivière

[1] La sagacité de M. K. Ottfr. Müller lui avait déjà fait proposer cette correction, *Dorier*, part. II, p. 460, malgré le peu d'exactitude des cartes que le savant philologue de Gottingue pouvait consulter en 1824.

[2] Voyez section d'architecture, tome I, p. 53 et suivantes.

[3] Strab., VIII, C. III, § 19, part. II, p. 87 ed. Coray.

[4] Paus., Eliac., I, C. 5 et 6.

d'Hagios Isidoros, la seule qui ne tarisse jamais dans cette région, se jetait jadis dans le marais de Kaïpha, et portait jusqu'à son embouchure près de Klidi, le nom d'Anigrus, hypothèse que les dunes mobiles de toute cette plage rendent très possible.

Pylos Triphyliacus. Strabon est le seul auteur qui ait parlé de cette ville; non seulement Pausanias ne la nomme pas, mais on voit qu'elle lui était entièrement inconnue, quand il dit qu'il ne connait d'autres Pylos que celle de l'Élide et celle de la Messénie. Devons-nous croire avec Mannert qu'elle est de la création de Strabon, ou qu'un lieu obscur de ce nom existât de son temps entre Lépréum et Samicum? Cette dénomination était assez commune pour qu'il en fut ainsi, et il est à observer à cet égard qne la position qui lui est assignée par Strabon, répondait à un passage très fréquenté qui conduisait des villes arcadiennes, Clitor, Psophis, Heræa, vers la côte de Messénie, passage défendu dans le moyen âge par un palæo-pyrgos, près de Piskini, qui n'a pas encore été visité par les voyageurs.

Lepreum urbs (τὸ Λέπρεον), ville située à 40 stades de la mer et à 100 stades du temple de Neptune Samien, nombres qui se rapportent assez bien aux grandes ruines découvertes par Dodwell près du village de Strovitsi, construit sur l'emplacement de la ville antique. L'enceinte de l'acropole occupe tout le faîte d'un contrefort étroit au nord du village. Elle est flanquée de tours carrées, divisée en deux parties par un mur intérieur, et d'une construction presque aussi régulière que Mantinée [1].

Macistus urbs (ὁ Μάκιστος), l'une des six villes fondées par les Minyens [2], parait avoir été le séjour de la tribu la plus puissante; elle avait l'intendance du temple de Neptune Samien. Son nom s'efface avec l'accroissement de Lépréum, et on peut douter qu'elle ait existé comme ville, au-delà du temps d'Hérodote, quoique Xénophon [3] indique encore

[1] Voyez Description de la Morée, section d'Architecture, t. I, p. 51.
[2] Herod., IV. § 148.
[3] Xenoph., Hellen. III, 2, § 30.

sa position, en disant, « Épium entre Macistus et Heræa. » Étienne la place sur une montagne élevée à l'orient de Lépréum. M. Blouet a vu une enceinte du moyen âge avec des substructions antiques, au-dessus et à l'orient de Lépréum ; mais elle n'en est éloignée que de 600 mètres, en sorte qu'il est plus probable qu'elle appartenait à cette dernière ville, divisée comme l'indique Polybe[1] en plusieurs parties, qu'à Macistus. Nous présumons que le village élevé de Mophtitsa, à 3 kilomètres vers le nord, fera voir les ruines de Macistus.

Pyrgos urbs (ὁ Πύργος), la dernière ville minyenne de la Triphylie du côté de Messène. Dodwell croit avoir vu quelques traces de ses ruines sur la route du littoral, entre les rivières Strovitsi et Néda.

Epium (τὸ Ἤπειον)[2], ville située sur une montagne élevée entre *Macistus* et *Heræa;* l'un des établissemens minyens, elle existait du moins antérieurement à Homère, si, comme il est probable, on doit y voir l'Æpy, qu'il qualifie d' ἐΰκτιτον[3], bien construite. Cette épithète et les circonstances topographiques conviennent parfaitement à une acropole cyclopéenne entourée des débris d'une ville que M. Peytier a reconnue au sommet d'un pic, entre Platiana et Barakou ; on la nomme aujourd'hui Hellénitsa. Cette ville défendait deux passages importans : l'un d'Heræa à Lépréum ; l'autre, de la basse Elide à la *Parrhasia* et à Sparte, par la vallée de Phanari ; route beaucoup plus directe que la vallée de l'Alphée.

Phrixa urbs (ἡ Φρίξα). Cette petite ville faisait remonter ses origines bien au-delà de la colonisation minyenne. Pausanias indique sa position sur une colline pointue près de l'Alphée, vis-à-vis l'embouchure du Leucyanias. On lit dans Étienne qu'elle est à 30 stades d'Olympie, distance très faible ; Polybe et Xénophon l'attribuent à la Triphylie, ce qui résulte également du passage d'Hérodote, déjà mentionné. Cette ville se reconnaît d'une manière incontestable dans les ruines de Palæo-

[1] Polyb., IV, 5, 148.
[2] Xenoph., III, 2, § 30; Stat. Theb., IV, v. 180; Polyb. IV, 80.
[3] Hom., Iliad. lib. II, v. 592.

Phanaro, à 35 stades à l'est d'Olympie : il faut une heure pour monter des bords de l'Alphée au sommet aigu du pic qui les supporte. Nous n'avons aucunes données sur la position des deux villes Bolax et Styllagium, dont Polybe fait seul mention, ni sur celle de Nudium, nom qui ne nous a été transmis que par Hérodote.

Nous ferons observer, en terminant cet article sur la Triphylie, que les anciens signalent douze villes dans cette petite contrée montueuse, qui n'avait pas 25 lieues de surface ; et que Lasione, ni aucune des villes des Acroriens ne s'y trouve nommée, motif qui seul aurait dû suffire pour empêcher de confondre les Acroriens avec les Paroréates d'Hérodote et de Strabon. De nombreuses découvertes appellent le voyageur dans cette contrée trop négligée : Scillonte, la retraite de Xénophon, est encore à trouver; il en est ainsi d'Epitalium, d'Hypana, de Typaneæ, de Pyrgus[1], de Macistus, et d'une foule de monumens du plus grand intérêt, tels que les temples de Neptune Samien et de Minerve Scillontienne.

ARCADIA.

L'Arcadie, région centrale du Péloponnèse, hérissée de montagnes élevées et séparées entre elles par des vallées et des gorges profondes, est cependant indiquée comme un plateau dans la plupart des géographies : cette désignation ne lui convient pas plus qu'à la Suisse, qui est à l'Europe occidentale ce que l'Arcadie est au Péloponnèse. Nous avons fait connaître ses limites, en décrivant les diverses provinces qui l'entourent; on peut la diviser, sous le rapport de la géographie naturelle, en deux parties principales : l'une, au levant, est la région des bassins

[1] A moins que l'on n'adopte la conjecture ingénieuse de M. K. Ottfr. Müller qui place Pyrgus non loin de la Néda, à une heure et demie de chemin de la mer. Voyez *Dorier*, part. II, p. 460, et les éclaircissemens dans la belle édition d'Hérodote donnée par MM. Creuzer et Bæhr, vol. II, p. 534.

sans issue, à niveaux élevés, qui comprennent les territoires de Tégée, Mantinée, Orchomène, Stymphale et Phénée; l'autre, à l'occident, embrasse tout le bassin de l'Alphée et de ses grands affluens le Ladon et l'Erymanthe, jusqu'au confluent de ce dernier. En suivant à peu près l'ordre descriptif de Pausanias, nous nous conformerons en même temps à la division naturelle.

Dès la plus haute antiquité, l'Arcadie renferma les débris de la population pélasge, pressée de toutes parts par les colonisations qui avaient envahi le littoral. Elle était sans communication avec la mer au temps d'Homère comme à l'époque de la conquête des Romains. On voit cependant, d'après un passage de Scylax, et quelques autres indices historiques ou fabuleux, qu'elle chercha, par son alliance avec les Macistiens et les Lépréates, à s'ouvrir dans cette direction la plus rapprochée une communication avec la mer Ionienne.

La nature du sol y créa et y maintint une multitude de petites républiques indépendantes, dans un état d'hostilités presque perpétuelles; aussi la fédération arcadienne fût-elle toujours sans force. La fondation de Mégalopolis acheva sa ruine, sans rendre les services qu'on en attendait: transporter les habitans, pasteurs ou agriculteurs de trente-neuf petites villes dans une même enceinte, ne pouvait être qu'un acte désastreux pour l'Arcadie, et une création tout-à-fait éphémère.

Divisions. — Le partage de l'Arcadie entre les trois fils d'Arcas est le plus ancien indice d'une division de l'Arcadie; mais il est très difficile de savoir en quoi elle consistait. Nous ne pouvons admettre, d'après l'autorité d'Étienne, que l'Azanie, la Parrhasie et la Trapézontie fussent les trois lots des fils d'Arcas; nous croyons plutôt que les Azanes proprement dits, les Parrhasiens et les Trapézontiens étaient trois peuples de l'Azanie primitive.

La fondation de Mégalopolis donne occasion à Pausanias[1] de nous faire connaître, mais malheureusement d'une manière incomplète, les divisions politiques de l'Arcadie. Des trente-neuf villes qui concoururent

[1] Paus., Arcad., C. 27, § 3, vol. III, p. 371, éd. Siebelis.

à sa fondation, dix appartenaient aux Mænaliens, six aux Eutrésiens, cinq aux Ægytiens, huit aux Parrhasiens, quatre aux Cynuræens de l'Arcadie, trois aux Orchoméniens, et des trois dernières, deux, *Callia* et *Dipœna* appartenaient peut-être également aux Orchoméniens, et la troisième était Nonacris.

Pour compléter l'énumération des peuples Arcadiens, nous devons ajouter à ces 39 villes les Azanes proprement dits, dont le nom était encore usité au temps de Polybe, et qui habitaient, au nord de l'Alphée, Psophis, Clitor, Phénée, etc.; les Cynéthéens, les Tégéates et les Mantinéens, si toutefois ces derniers ne devaient pas être réunis aux Mænaliens. Nous décrirons d'abord la région élevée, formée par des bassins sans issue, qui occupe toute la partie orientale de l'Arcadie; nous suivrons ensuite le bassin de l'Alphée, depuis ses affluens septentrionaux jusqu'aux limites de l'Elide, et de là nous le remonterons jusqu'à sa naissance sur les frontières de la Laconie.

MANTINEA (ἡ Μαντίνεια)[1]. La plaine de Tripolitsa était partagée entre les Mantinéens au nord, les Tégéates et les Pallantiens au sud. Les ruines remarquables des murs de Mantinée se montrent à 12 kilomètres au nord de Tripolitsa, au milieu d'une enceinte de montagnes, et sur un sol marécageux. Le contour des murs subsiste dans sa totalité, mais il ne s'élève que de quelques assises; son étendue est de 18 stades (3250 mètres), et sa forme est celle d'un bouclier à peu près elliptique, sa pointe dirigée vers le nord. Nous y avons compté huit portes et cent vingt tours toutes carrées, à l'exception de quelques-unes qui servaient à la défense des entrées. C'est encore, dans son état de ruine, un modèle à étudier pour l'architecture militaire au temps de l'invasion d'Épaminondas.

La position de cette ville devait la rendre froide en hiver, brûlante en été, et malsaine en toutes saisons : non seulement des marais l'entourent, mais un ancien bras de l'Ophis la traverse, et forme un marais

[1] Voyez le plan que nous avons levé de la plaine de Tripolitsa : Section des sciences naturelles, Atlas, 1re série, planche IV.

dans son enceinte. On y reconnaît encore l'emplacement du théâtre et la direction des rues.

A mille mètres au nord de la ville s'élève une colline isolée, sur laquelle devrait avoir été située la ville ancienne, *Ptolis*, attribuée à Mantineus, *l'aimable Mantinée* d'Homère; cependant on m'a assuré qu'il n'y existait aucune ruine. Quant à la ville détruite par Agésipolis, elle devait occuper à peu près l'emplacement de l'enceinte actuelle.

Ophis (ὁ Ὄφις). Il est probable que Pausanias désigne sous ce nom le grand torrent qui, aujourd'hui, se jette dans un gouffre à 3500 mètres au sud-ouest de Mantinée, et non au pied de l'Artémisius, comme le dit M. Pouqueville, dont les souvenirs topographiques sont un peu confus, particulièrement pour tout ce qui concerne l'Arcadie. Ce torrent inonde encore en hiver les fossés de la ville, et une dérivation pouvait facilement y amener ses eaux; il prend son origine près de Tégée, et il est facile de voir qu'une simple tranchée, ouverte sur la route actuelle de Tripolitsa à Argos, suffisait pour jeter dans son lit le grand cours du Saranda-Potamos, travail exécuté par l'armée d'Agis, 418 ans avant Jésus-Christ[1].

L'Ophis passait encore à travers Mantinée à l'époque où la ville fut prise par Agésipolis (98me olympiade)[2]. Au temps de Philopœmen un fossé, dont on voit encore la trace, dirigé de l'est à l'ouest, traversait la plaine, sans doute pour préserver la ville des débordemens du torrent. M. Blouet a vu sur ce fossé, à 1400 mètres de Mantinée et dans la direction de Tégée, les ruines d'un pont antique, qui doit être celui près duquel périt Machanidas de la main de Philopœmen[3]. Pour bien concevoir les événemens militaires dont cette plaine a été le théâtre à diverses époques, il faut reconnaître que le cours de l'Ophis s'est reporté continuellement vers le sud, depuis le cours le plus ancien qui traverse Mantinée jusqu'à son lit actuel.

[1] Thucyd., lib. V, § 65, p. 358, éd. Bekker.
[2] Xenoph., Hist. græc., lib. V, C. 2, p. 165, éd. Dindorf.
[3] Polyb., XI, § 13.

Alesius mons (τὸ Ἀλήσιον ὄρος). C'est la petite chaine de montagnes qui sépare la plaine de Mantinée, ou Kambos-tis-Milias, de la plaine de Tsipiana, autrefois plaine *Argos*. M. de Vaudrimey a vu, au pied de la montagne, les traces d'un stade; plus loin quelques ruines, qui peuvent avoir appartenu au temple de Neptune, où, d'après Pausanias, il semblerait avoir existé une source salée; indication précieuse à rechercher. Le temple était à 7 stades[1] de la ville, et à gauche de la grande route; la fontaine Arne, faible source qui, suivant Dodwell, a conservé son nom, coule près du col qui couduit à Tsipiana. M. de Vaudrimey a vu, 16 minutes avant d'atteindre le col, et au-dessus de la fontaine, quelques ruines que l'on peut attribuer au temple de Cérès[2]. Plus loin, la route laisse à droite les ruines de Nestane (ἡ Νεστάνη κώμη), sur une colline rocheuse, qui de loin se détache sur la plaine comme une *tente* noirâtre. Les ruines couvrent une grande partie du sommet; quelques-unes sont du moyen-âge. Nous ne pouvons admettre que Nestane soit à Tsipiana, comme M. Pouqueville le conclut de l'*analogie* du nom.

Melangia (τὰ Μελαγγεῖα, χωρίον). M. de Vaudrimey a vu, près du bourg Tsipiana, les ruines de cette localité. Il ne reste de bien apparent qu'une partie des murs de l'acropole; ils sont construits en assises plus irrégulières que celles de Mantinée. La porte principale, masquée par une tour carrée, s'ouvre du côté du mont Artémisius; la ville était inaccessible du côté de la plaine. La topographie de Pausanias est parfaite dans toute cette région : un gouffre, situé au pied des ruines de Mélangia, reçoit, comme il le dit, les torrens de la plaine Argos. Notre plan indique, d'après MM. Peytier et de Vaudrimey, une chaussée antique, et une fontaine avec des ruines d'édifice, que nous attribuons à la fontaine des Méliastes et au *Mégaron* de Bacchus.

La route que nous venons de décrire est celle que Polybe[3] nomme *Xenis* (Ξένις); elle se bifurquait près de Mélangia en deux routes con-

[1] Polyb., XI, § 10 et 12.
[2] Paus., *Arc.*, C. 8, § 1, vol. III, p. 295.
[3] Polyb., XI, § 10.

duisant à Argos, l'une au sud de l'Artémisius, nommée *Climax;* l'autre au nord, nommée *Prinus*[1].

Mantinée était traversée par un grand nombre de routes qui se rendaient dans diverses parties du Péloponnèse; c'est ce que l'oracle de Delphes semble indiquer : « L'aimable ville, qui est partagée par trois, par quatre et par cinq chemins[2]. » Les deux routes les plus importantes conduisaient, l'une de la Laconie à l'Achaïe; l'autre, d'Argos au bassin inférieur de l'Alphée et à l'Élide. Pausanias trace cette dernière depuis Mantinée jusqu'aux limites de Méthydrium. On devait y trouver d'abord, suivant un passage de Polybe, les Élisphasiens, nom peut-être altéré d'un dême qui occupait l'emplacement *marécageux*, au *couchant* de Mantinée; au-delà était la plaine Alcimédon, plaine longue et étroite, séparée de la plaine de Mantinée par les collines de Kapsa. La route suivait alors la gorge au sud du Saint-Elie de Lévidi, qui est l'*Ostracina* (τὸ Ὀστρακίνα ὄρος) de Pausanias; *Petrosaca* (ἡ Πετρόσακα), limite entre le territoire de Mantinée et celui de Mégalopolis, devait se trouver au sommet du col, dans la gorge rocheuse de Kardara, à plus de 70 stades de Mantinée.

Les routes de cette ville à Tégée et à Pallantium ne se séparaient qu'au lieu dit Phœzôn (τὸ Φοίζων), à moins de 32 stades de Mantinée, lieu où l'on voyait le monument d'Aréithoüs. Devons-nous lui attribuer un tumulus entouré de quelques blocs, observé par M. Peytier sur la route de Tsipiana à Tripolitsa? Au lieu le plus étroit de la plaine, sur la route de Pallantium, sont des ruines de murailles antiques, qui n'ont point eu pour destination de fermer la plaine, mais qui appartenaient à quelque grand édifice; on peut y placer le temple d'Hercule (τὸ Ἡράκλειον), mentionné par Thucydides[3]; trente stades au-delà du lieu dit Phœzôn, on

[1] M. Pouqueville, tom. V, p. 288, confond les divers passages de Pausanias, relatifs aux routes de l'Argolide à l'Arcadie. « L'une, dit-il, qui était l'*échelle* ou *Trochos*, conserve toujours son nom *Caki-Scala*. » C'est sans doute de la route dite *Climax* qu'il entend parler.

[2] Paus., Arc., C. 9, § 2.

[3] Thucyd., lib. V, § 66, p. 358, éd. Bekker.

trouvait le bois *Pelagus*, qui devait occuper l'emplacement des collines de Bosouna et de Mandsagra; M. Vietti y a, dit-on, découvert le tombeau d'Épaminondas, mais nous ignorons sa position.

Il est probable, d'après la méthode descriptive suivie par Pausanias, que le territoire de Mantinée s'étendait jusqu'au temple de Jupiter *Charmon*, ou à 65 stades de la ville.

Au-delà du bois Pélagus, on entrait dans le Dême Tégéate des Corythéens; le temple de Cérès Corythéenne (ἐν Κορυθεῦσιν) et celui de Bacchus Mystès doivent avoir disparu sous les alluvions du Saranda-Potamos et du lac de Berzova, lac entouré aujourd'hui de vignobles, comme il paraît l'avoir été dans l'antiquité, si l'on en juge par le culte de Bacchus.

Tegeatis. Nous venons de signaler les limites de la Tégéatide vers Mantinée; du côté de l'Argolide, elles franchissaient le mont Parthénius et descendaient dans la vallée cultivée d'Akhlado-Kambos; du côté de la Laconie, nous présumons, d'après la position assignée aux hermès par Pausanias[1], qu'elles suivaient à peu près la ligne de partage des eaux entre l'Eurotas et le Saranda-Potamos. Vers l'ouest, le Choma (τὸ Χῶμα), où étaient les limites entre Tégée et Pallantium, doit être la levée en terre qui traverse le marais du midi de la plaine et joint le village de Berbati au mont Kravari; c'est la route directe de Mégalopolis à Tégée. Ainsi circonscrite, la Tégéatide ne pouvait avoir plus de 4 myriamètres de surface.

Tegea (ἡ Τεγέα) occupait l'emplacement des villages d'Ibrahim-Effendi et de Piali, et s'étendait jusqu'au pied de la colline d'Hagios-Sostis. Ce sol doit avoir subi un exhaussement considérable depuis le temps même de Pausanias; il est aujourd'hui nivelé par les alluvions des torrens, tandis qu'alors il devait être ondulé par de faibles collines[2].

L'église dite Palæo-Episkopi, qui appartient à l'évêché du moyen-âge,

[1] Corinth., C. 38, § 7, vol. I, p. 376, éd. Siebelis.

[2] Arcad., C. 45 et suivans.

et peut-être à *Nicli*, ville que les traducteurs des Chroniques transportent, sans aucune raison, à Amyclées, est bâtie sur l'emplacement d'un temple, qui pourrait être celui de Minerve Poliatis. Dodwell pense que c'est à Piali que l'on doit chercher le célèbre temple de Minerve Aléa; nous n'y avons trouvé aucune trace monumentale.

Pausanias, en suivant la route de la Laconie, rencontre, à 19 stades de la ville, l'Alphée qui formait la limite entre les deux provinces; c'est, en effet, la distance exacte à laquelle la route pénètre dans le large lit du Saranda-Potamos. Mais comment ce torrent, qui se perd à l'est de Tégée, au pied des montagnes de l'Argolide, pouvait-il être censé reparaître au couchant dans la plaine d'Asea? et n'aurait-il pas été plus rationnel d'attribuer à l'Alphée les belles sources qui forment le ruisseau de Kaparéli, et vont se perdre dans le lac et le gouffre de Brebati? Quoi qu'il en soit, Pausanias désigne sans aucun doute le Saranda-Potamos comme étant l'Alphée. Ses sources étaient à Phylacé (ἐν Φυλάκῃ) dans le dème des Phylaciens, que nous devons placer sur le revers des montagnes de Vervéna; il passait ensuite au lieu dit Symbola, où il recevait plusieurs sources. Cette circonstance et le nom Σύμβολα désignent clairement les sources et le confluent des grands torrens du Khan de Kryavrysi, si connu des voyageurs.

Les dèmes des Tégéates, au nombre de neuf suivant Strabon et Pausanias, qui cependant n'en nomme que huit, regardant peut-être Tégée comme formant le neuvième, étaient les Garéates (Γαρεάται), Phylaciens (Φυλακεῖς), Caryates (Καρυάται), Corythéens (Κορυθεῖς), Potachidæ (Ποταχίδαι), les Manthyriens (Μανθυρεῖς), les Echévéthéens (Ἐχευήθεις) et les Aphidantes (Ἀφείδαντες)[1].

Nous avons dit la position des Corythéens et des Phylaciens. Les Caryates occupaient, suivant nous, le plateau où, d'un côté, la Kéléphina et autres affluens de l'Eurotas, et de l'autre, le Saranda-Potamos, prennent leur origine; c'est le territoire d'Arakhova ou de *Caryæ*, ancienne conquête des Spartiates. Sans doute, elle était restée attachée aux Arcadiens, comme

[1] Paus., *Arc.*, C. 45, § 1, vol. III, p. 443, ed. Siebelis.

toutes les villes frontières, et par suite fut détruite par Archidamus II. Le plateau fertile d'Arakhova qui domine Kryavrysi dut, en raison des limites naturelles, rester en la possession des Tégéates.

Le fleuve *Gareates* (ὁ Γαρεάτης) est la rivière de Doliana, et le dème des Garéates devait occuper tout le bassin de cette rivière. C'est près du village de Rhizæs qu'on doit chercher le temple de Pan [1].

Les Manthyriens s'étendaient à la droite du *Choma*, sur le territoire des villages de Garouni et de Kaparéli. Nous avons trouvé, près du premier de ces villages, un plateau couvert de ruines, et dans une chapelle, près du ruisseau, divers débris d'un temple d'ordre ionique. Les habitans m'ont dit, en outre, que l'on trouvait des *ruines helléniques* sur le sommet d'une petite colline avec chapelle qui domine le plateau. Ces ruines, qui n'ont point encore été explorées, annoncent l'importance du bourg de Manthyrium. La fontaine *Leuconius* est, sans aucun doute, la belle source de Kamari, dont le nom indique l'existence d'un aqueduc, qui en conduisait les eaux à Tégée. Nous ignorons la position des Potachides, des Echévéthéens et des Aphidantes.

Parthenius mons (τὸ Παρθένιον ὄρος). Ce nom s'appliquait à toute la petite chaine du mont Roïno que traverse la route actuelle d'Argos à Tripolitsa par le défilé de Kakiskala; la carte indique la direction de la route ancienne, entre Argos et Tégée, décrite par Pausanias; plus longue que la précédente, mais très praticable pour les chars, elle passait au nord de Palæo-Moukli, et contournait le nord de la vallée d'Akhlado Kambos.

Palæo-Moukli, amas de ruines où dominent les débris du moyen âge, mais dans lequel on retrouve des soubassemens cyclopéens. Cette ville occupait le sommet d'un pic inaccessible dans trois directions, et défendait l'entrée de l'Arcadie du côté de l'Argolide; Fourmont l'a vue; il décrit les quatre enceintes successives qui s'élèvent au-dessus du col; son manuscrit en fait tantôt Thyrée, tantôt Cenchrées. Nous présumons qu'on doit y placer l'enceinte de Télèphe et le temple de Pan,[2] et

[1] Paus. Arc. C. 54, § 3, vol. III, p. 477, éd. Siebelis.

[2] Paus. ibid. § 5.

que les ruines plus récentes appartiennent à l'importante ville de Nikli, dont l'évêché seul se serait maintenu sur les ruines de Tégée. Le nom de Nikli serait une altération de Moukli des écrivains Byzantins.

Pallantium urbs (τὸ Παλλάντιον). Cette ville et son petit territoire occupaient l'angle sud-ouest de la plaine de Tripolitsa ; ses ruines en grande partie romaines sont encore très apparentes. On les trouve à la gauche de la route de Tripolitsa à Léondari, à un quart-d'heure du khan de Makri. La ville était située dans la plaine et son acropole couronnait un petit sommet isolé qui dépend de la chaîne du Kravari. Une grande enceinte carrée, de construction albanaise, signale aujourd'hui l'emplacement de cette ville où l'on trouve encore les soubassemens de plusieurs édifices.

La route de Mantinée à Pallantium, que Pausanias indique, devait passer un peu au-dessous de Tripolitsa et couper les collines de Thana, dans un vallon où nous avons trouvé une chapelle avec divers débris et une inscription du temps d'Adrien. Au-dessus s'élève un petit pic couronné par une chapelle construite sur les bases d'un sacellum ou monument héroïque en marbre noir. Thana offre des ruines du moyen âge qui demanderaient à être étudiées.

Tripolitsa, située à la limite de Pallantium et de Mantinée, n'est ni la Tripolis de Pausanias,[1] ni celle de Tite-Live et de Polybe,[2] comme l'ont écrit MM. Reichard et Pouqueville. On n'y voit d'autres ruines qu'une église dont les soubassemens peuvent appartenir à l'époque des croisades.

Nous avons trouvé à l'ouest de cette ville et au-dessus de la gorge qui

[1] Προσεγένετο δὲ καὶ Τρίπολις ὀνομαζομένη, Καλλία καὶ Δίποινα καὶ Νώνακρις. (Arc. C. 27, § 3.)

Clavier traduit ainsi ce passage de Pausanias relatif à Tripolis : « Ainsi que ce que l'on nommait Tripolis, c'est-à-dire, ces trois villes Callia, Dipœna et Nonacris. » Doit-on préférer la traduction et la ponctuation d'Amasæus : *Quibus et Tripolis, Callia nomine, accessit, nec non Dipænæ et Nonacris?* en se fondant sur ce que Pausanias dans le même chapitre nomme *Dipæna* entre *Gortys* et *Thisoa* vers *Orchomène*, pour la distinguer de *Thisoa* en Cynurie, et *Callia* entre *Teuthis* et *Helisson* ; sur ce que la position de Nonacris est connue, et que ces trois villes n'étaient pas groupées de manière à former une *tripolis ?*

[2] Polyb., lib., IV, § 81.

conduit au mont Mænale un petit monument carré semblable à celui dont nous venons de parler; il occupe toute la pointe du pic de Pyli. Nous citerons encore dans la plaine de Tripolitsa les soubassemens antiques de la tour de Louka.

Alea urbs (ἡ Ἀλέα). Cette ville se reconnait dans des ruines découvertes par le capitaine Peytier, au milieu de la vallée profonde et obscure de Skotini (σκοτεινὴ, *obscure*), à un kilomètre au nord-est du village de Bougiati. On voit encore une partie de l'enceinte et un long mur en assises irrégulières qui descendant en échelons fermait la vallée. L'itinéraire de Pausanias montre que d'Orchomène il se dirigea sur Phénée, de là sur Stymphale, et qu'il revint à Orchomène en passant par Aléa : la carte fait concevoir cet itinéraire un peu obscur dans le texte. M. Pouqueville place néanmoins Aléa au village de Lafka où il suppose l'existence de murs pélasgiques. On place une ville d'Aléus à 19 stades de Tégée; c'est une erreur suivant nous, qui provient d'une altération du texte de Pausanias[1] dans lequel il est question de l'Alphée, et non d'Aléus. Aléa appartenait aux Mænaliens.

La Stymphalie (ἡ Στυμφαλία, Polybe) occupait une étroite vallée hémicirculaire à la base méridionale du mont Cyllène. La plaine en partie couverte par les eaux du lac n'a pas en tout 340 stades carrés; d'après cela le lac n'a jamais pu avoir 400 stades de surface comme le dit Pausanias. Cette petite contrée, ainsi qu'Aléa, appartenait à l'Argolide au temps d'Adrien.

Stymphalus urbs (ἡ Στύμφαλος). Les ruines de Stymphale sont situées près du hameau de Kionia dont le nom vient des débris d'un temple à cinq cents pas vers l'est. Khionia, ou mieux Kionia, est un nom donné souvent par les Grecs aux lieux où l'on trouve des débris de colonnes; près de là sont les ruines d'une très grande église appelée *Catholicon*. Les eaux du lac baignent aujourd'hui le monticule sur lequel se voit l'enceinte de la ville flanquée de tours carrées. Nous ignorons si l'on a retrouvé quelques traces d'une ville plus antique fondée par Stymphalus, suivant Pausanias. On voit encore dans le lac les traces

[1] Arcad. C. 53, § 5, vol. III, p. 475, éd. Siebelis.

de la chaussée qui portait l'aqueduc d'Adrien. Strabon dit que la ville était de son temps à 50 stades du lac, tandis qu'elle était jadis sur ses bords; le nombre 50 est évidemment faux, les ruines n'étant pas à plus de 12 stades du gouffre où se perdent les eaux du lac. M. Vietti annonce avoir découvert le tombeau d'Æpytus dans la position assignée par Pausanias, entre les sources Tricrènes et la ville de Stymphale.

Sous le règne d'Adrien, les eaux de la plaine de Stymphale furent conduites à Corinthe. L'aqueduc d'Adrien, travail gigantesque de près de 10 myriamètres de longueur, est surtout remarquable par le hasard heureux qui permit de le conduire à Corinthe en franchissant un grand nombre de cols et de vallées, à peu près sans travaux souterrains et sans arcades, ces cols se trouvant précisément à la hauteur exigée pour la pente des eaux. La prise d'eau avait lieu au bau képhalovrysi situé au bord septentrional du lac. Il est probable que les eaux ne pouvaient sortir du bassin de Stymphale sans un canal souterrain qui les conduisaient dans la longue vallée de Skotini où d'Aléa dont l'aqueduc suivait le flanc oriental. Il franchissait ensuite un col vers Apano-Bélési pour passer sur le versant septentrional de la vallée de l'Inachus où il se maintenait à une grande hauteur afin d'atteindre le col du Trétos, dans la chaîne du Dervénaki. Au delà la disposition du terrain et les ruines montrent qu'il ne suivait pas la vallée du Longo-Potamos, mais qu'il passait au-dessous d'Hagios Vasilios pour contourner le flanc oriental des monts Skona et de l'Acrocorinthe. Dans ce trajet de près de cent mille mètres, l'aqueduc franchissait au moins six cols et un seul, celui à la sortie de la plaine de Stymphale, nous paraît avoir exigé des travaux souterrains.

ORCHOMENII (οἱ Ὀρχομένιοι).

Pausanias[1] met au nombre des villes des Orchoméniens: Méthydrium,

[1] Arc. C. 27, § 3, vol. III, p. 372.

Thisoa et Teuthis, auxquelles on doit joindre Thelpusa, suivant Étienne, et probablement aussi Caphyæ, Callia et Dipœna. L'Orchoménie (πολύμηλος), riche en troupeaux, s'étendait ainsi de l'est à l'ouest sur toute la région centrale de l'Arcadie depuis les frontières de l'Élide jusqu'à celle de l'Argolide. Le territoire de la ville d'Orchomène beaucoup plus resserré était compris entre Mantinée, Méthydrium, Caphyæ, Phénée et Aléa.

Anchisia mons (τὸ Ἀγχισία ὄρος). Colline de 150 à 200 mètres d'élévation, qui formait la limite entre la plaine d'Orchomène et celle de Mantinée. Pausanias indique deux routes de cette dernière ville à la première. L'une passait par le col de Kakouri et l'on y trouvait la fontaine d'Alalcoménia (Ἀλαλκομενίας πηγή), et à 30 stades de la ville les ruines d'un bourg nommé Mæra (Μαῖρα κώμη)[1] qu'il ne faut pas confondre avec l'enclos Mæras, situé près de Mélangia.[2] Cette route était entièrement unie et la seule propre aux chars. M. Virlet en la parcourant a trouvé à 1200 mètres au sud de Kakouri et à 5,500 mètres (30 stades) des ruines de Mantinée, une grande source nommée aujourd'hui Karyda, et près de là, sur un petit mamelon qui traverse la route, les soubassemens d'un temple et diverses ruines; c'est là, évidemment, la fontaine d'Alalcoménia et le bourg Mæra. L'autre route plus directe rencontrait au pied du mont *Anchisia* un temple de Vénus dont les ruines subsistent près du Khan de Bilaï. Sur le revers opposé de la montagne on trouve à la gauche du chemin les ruines du temple célèbre de Diane Hymnia (Ἀρτέμιδος τῆς Ὑμνίας ναός); une chapelle est construite sur ses soubassemens. D'autres ruines se voyent près de là, au bourg de Lévidi, et il est à remarquer que c'est précisément dans cette position que devait se trouver l'Elymia (ἡ Ἐλυμία) mentionnée par Xénophon.[3]

Orchomenus urbs (ὁ Ὀρχομενός). Ses ruines très apparentes entourent le village de Kalpaki; l'acropole de construction polygonale qui est peut-être la ville ancienne attribuée à Orchoménus, couronne le sommet de la

[1] Paus. Arc. C. 12, § 4.
[2] Paus. Arc. C. 8, § 1.
[3] Hellen., lib. VI, C. 5, § 13, p. 230, éd. Dindorf.

colline : la ville plus moderne s'étendait jusqu'à la plaine. On voit au-dessous du village de Kalpaki la source mentionnée par Pausanias. Un ravin profond séparait la ville du mont *Trachys* dont les sommets culminans portent les noms modernes d'Arméniadès et de Karoumbalo.

Caphyæ urbs (αἱ Καφυαί). Cette ville parait n'avoir laissé que peu de ruines et sa position n'est pas déterminée avec certitude. L'itinéraire de Pausanias indique que la route passait au sud du marais et que la ville était à l'extrémité de la plaine; ces circonstances semblent placer *Caphyæ* autour du rocher isolé couronné de ruines helléniques que l'on voit à l'extrémité sud-ouest de la plaine, au-dessous du village de Plésia; M. Peytier pense, au contraire, que la ville antique était près de Palæo-Kotouza, où il y a quelques ruines et une belle source; mais celle-ci est située au-dessous et non au-dessus des ruines, comme devait être la fontaine Ménélaïs.[1] Le bourg de Condylea (Κονδυλέα), était à un stade de Caphyæ; ce n'est donc point au monastère de Kandila qu'il faut le chercher avec M. Pouqueville [2]

Teneæ fontes (Τενεῖαι), *Amilos* (ὁ Ἄμιλος χωρίον). En suivant la route de Kalpaki à Phonia, on laisse à droite un képhalovrysi très remarquable qui jaillit à 3 kilomètres du village et au pied du mont Trachys, ce sont les sources Ténées; à 2 kilomètres plus loin, on trouve de nouvelles sources et quelques ruines en grande taille que M. Peytier attribue à Amilos. C'est là où se divisaient les routes antiques d'Orchomène, à Stymphale et à Phénée.

Methydrium urbs (τὸ Μεθύδριον). Ville des Orchoméniens d'après le dénombrement du chapitre 27 et d'après son fondateur Orchoménus; cependant il est à remarquer qu'au chapitre 35, Pausanias paraît l'attribuer aux Tricoloniens et par conséquent aux Eutrésiens. Cette ville était située à 170 stades de Mégalopolis, au confluent du Mylaon

[1] Paus. Arc. C. 23, § 3.

[2] « Nous avions à gauche les montagnes de Scotini et de Condila; je me souvins que » Pausanias place de cet côté deux bourgades appelées Scotine et Condylée.... » (Pouqueville, tom. V, p. 315.) Scotini (Σκοτεινὴ) est un nom fréquemment appliqué aux lieux profonds et obscurs. Candila et non *Condila* vient du monastère de la Lampe, et l'un n'est pas plus voisin de *Scotane*, que l'autre de *Condylea* ou que *Caphyæ* du Dordovano-Kastro.

(Μυλάων) et Malœtas (Μαλοιτᾶς), sur la route la plus directe d'Argos à Olympie. MM. Gell et le capitaine Peytier ont aperçu ses ruines nommées Palatia au confluent de deux torrens affluens du *Tragus*, torrens dont le plus considérable coule à l'ouest et doit être le Malœtas au-dessus duquel s'élevait le mont *Thaumasius* (Θαυμάσιον), aujourd'hui Madara.

Nymphasia fons (Νυμφασία πηγή). Cette fontaine située à 30 stades de Méthydrium se reconnait, sans aucun doute, dans la belle source près de Vytina. Le territoire de Méthydrium renferme plusieurs châteaux-forts du moyen âge, entre autres Argyro-kastro, Angelo-kastro et le Palæo-kastro au-dessous de Kaminitsa qui demanderaient à être étudiés ainsi que la ville de Méthydrium elle-même, qui n'a été aperçue que de loin.

Thisa oppidum (Θίσα). Ville des Orchoméniens que les dernières éditions de Pausanias nomment Thisoa comme la ville du mont Lycée à laquelle la nymphe Thisoa donnait son nom. Peut-être, au reste, portaient-elles le même nom, comme semblent l'indiquer le soin que Pausanias prend d'ajouter la localité et l'absence du nom de *Thisa* dans Étienne. Elle était située dans le voisinage de Méthydrium et près de la source du Gortynius; ses ruines encore inconnues doivent se retrouver dans la plaine au-dessous de Rhado près du moulin et du képhalovrysi de Karkalou, à 6 kilomètres des ruines de Méthydrium.

Teuthis vicus (ἡ Τεῦθις κώμη). La position de cette petite ville réduite à l'état de bourg au temps de Pausanias n'est indiquée que par son voisinage de Thisoa. MM. Gell et le capitaine Peytier ont vu des ruines helléniques sur un petit plateau entre les villages de Galatas et de Khoutouza, qui pourraient avoir appartenu à cette ville antique; mais il y existe en outre des ruines du moyen âge beaucoup plus étendues. Cette position de Teuthis est confirmée par la situation des ruines à la source d'une rivière dans laquelle on ne peut manquer de reconnaitre la Tuthoa (Τευθέα ποταμὸς) de Pausanias.[1] Cette rivière se jette dans le Ladon, au nord de son confluent avec l'Alphée, embrassant une plaine qui a conservé dans le nom de Liodora, la signification antique du nom de *Pedion*, la plaine. Ce lieu est bien indiqué dans la Chronique de Morée sous le nom

[1] Peut-être d'après celà devrait-on lire Τευθία?

de Lidoria à une journée de marche de Karitène, en descendant l'Alphée. Les ruines du moyen âge que l'on voit à Teuthis peuvent être celles d'Akova, château du fief de Gauthier de Rousseau : toute cette région se nomme aujourd'hui Akovæs. A l'Orchoménie devait encore appartenir une ville dont les ruines ont été aperçues près du village de Glanitsa, à la rive gauche du Ladon; nous présumons que ce pourrait être Callia, ville que Pausanias cite entre Teuthis et Hélisson : c'est un lieu à étudier.

Thelpusa urbs (ἡ Θέλπουσα). Des ruines très considérables signalent l'emplacement de Thelpusa, à la rive gauche du Ladon et près du village de Vanéna. Étienne de Byzance nous apprend qu'elle dépendait de la confédération Orchoménienne. On voit d'après Pausanias[1] et Polybe,[2] que son territoire s'étendait au delà du fleuve et comprenait une grande partie de la presqu'île renfermée entre l'Érymanthe, l'Alphée et le Ladon, contrée qui dépend aujourd'hui de Karytæne et est désignée sous le nom de Péraméria; les Hermès entre Psophis et Thelpusa devaient être au faîte de la chaîne, entre Péta et Paralongi, et le fleuve Arsen (Ἄρσεν) est le torrent de Vélimakhi. Le bourg nommé Caüs (Καοῦς),[3] doit se trouver sur le plateau de Monastiraki, à 40 stades du village de Vanéna.

M. Gell indique des ruines au bord du Ladon, près du pont de Spathari, à 3200 mètres au nord de Thelpusa. Il les attribue au temple d'Esculape et à la ville d'Halus. Nous croyons qu'il y a erreur dans le nom d'Halus et dans la position du temple d'Esculape, et que ces ruines appartiendraient plutôt au temple de Cérès Éleusienne.

Stratos urbs. Nous avons déjà mentionné cette ville en parlant des Acroriens, nous devons d'après Polybe, la considérer comme dépendante de Thelpusa. Elle ne pouvait être située que dans la presqu'île dite Péraméria, entre le Ladon, l'Érymanthe et l'Alphée; ne peut on pas soupçonner que c'est la ville nommée Stratia par Homère et que sa position entre les trois fleuves avait donné naissance à cette singulière

[1] Paus., *Arc.*, C. 25, § 1. Nous devons dire, cependant, que M. K. Ottfr. Muller place Halus à Vanéna. Dorier, part. II, p. 444.

[2] Polyb., II, 54; IV, 73, 77.

[3] Paus., Arc. C. 25, § 1; Steph. Byz.; Palmer. Exercitt. p. 419.

opinion des Scholiastes réfutée par Pausanias, que cette ville était une île du Ladon. M. de Vaudrimey a reconnu en face de Thelpusa des ruines qui peuvent avoir appartenu à Stratos.

PHENEOS *urbs* (ἡ Φενεός). La route d'Orchomène à Phénée passait entre les monts *Orexis* et *Sciathis*, aujourd'hui Saïta, dans le col de Guioza et là étaient les limites des Phénéates. Pausanias mentionne la belle source du village de Guioza.

Le lac couvre aujourd'hui la totalité de la plaine, on ne voit plus la chaussée qui conduisait à Phénée, ni les ruines de Caryæ qui, au dire des habitans, étaient situées à l'est de cette chaussée, à l'entrée de la plaine. La forteresse de Phénée était escarpée de tous côtés et en plusieurs endroits inaccessible [1], ce qui doit faire supposer que les alluvions ont exhaussé le sol autour de la petite presqu'île, couverte de ruines que l'on attribue à Phénée. Le village de Phonia et non celui de Zaroukhla comme on pourrait peut-être le croire d'après la topographie de ces lieux donnée par M. Pouqueville, est à quelques cents pas au nord-ouest des ruines.

Le sommet d'un pic au dessus de Phonia est couronné par un palæokastro, dont l'époque de construction n'a rien de caractérisé.

Les eaux du lac montent rapidement et pourront encore s'élever de plus de 300 mètres avant de franchir les limites du bassin, pour se jeter par le col de Guioza dans la plaine d'Orchomène.[2]

[1] Paus. Arc. C. 14, § 4, vol. III, page 324, éd. Siebelis.

[2] En 1828, les eaux s'élevaient à 753 mètres au-dessus de la mer et continuaient à monter par suite d'une obstruction des dégorgeoirs souterrains qui ne date que d'une vingtaine d'années. Ces alternatives d'inondation et de desséchement ont eu lieu à plusieurs reprises, comme on peut le voir dans Ovide, Diodore de Sicile, Strabon et Pausanias. M. Dodwell attribue à l'inondation mentionnée par Strabon les dépôts rougeâtres qu'on observe sur les montagnes autour du lac; nous croyons qu'elles ne datent que d'un siècle environ, époque où les eaux atteignirent un monastère élevé de 100 mètres au-dessus de la plaine.

Aroanius fluv.(ὁ Ἀροάνιος) Deux torrens descendent dans la plaine à l'est de Phénée ; le premier vient des monts Khelmos ou Aroaniens et pouvait porter le nom d'Aroanius ; le second plus considérable prend naissance au col de Karya, celui-ci était l'Olbius. Pausanias les a peut-être confondus et a cru que les deux noms appartenaient au fleuve formé de leur réunion près de Phénée. Aux sources de l'Olbius est une gorge profonde qui ouvre le seul passage vers l'Achaïe. Là, était la limite que Pausanias nomme *Porinas*, mot dont les traducteurs font un fleuve. La topographie ainsi que la signification de ce nom montrent qu'il ne s'agit ici que d'un col ou d'un passage.[1]

Cyllene mons (τὸ Κυλλήνη ὄρος) aujourd'hui mont Ziria connu des anciens pour être la plus haute montagne de l'Arcadie. M. Peytier n'a trouvé aucun débris du temple de Mercure sur le sommet culminant situé vers le nord. La crête demi-circulaire qui vers le sud s'étend au dessus de la plaine de Stymphale paraît, d'après Ptolémée, avoir porté le nom de mont Stymphale. Les anciens varient dans la hauteur qu'ils assignent à cette montagne; sa hauteur réelle, au-dessus du niveau de la mer, est de 2374 mètres, et au-dessus de la plaine de Phénée, de 1675. Strabon[2], peut-être d'après Dicæarque, lui donne 15 stades ou 2382 mètres en supposant que ce géographe fit usage du stade astronomique de 700 au dégré ; ce résultat serait d'une grande exactitude si notre hypothèse était fondée. Etienne d'après Apollodore l'évalue à 9 stades et 80 pieds, ce qui ne peut s'entendre que de la hauteur au-dessus des plaines environnantes ; ce nombre évalué comme stade olympique donne 1690 mètres et s'accorde à quinze mètres près avec la hauteur réelle.

Oligyrtus mons (τὸ Ὀλίγυρτον ὄρος)[3] montagne qui se dirige du nord au sud, du mont Skhipieza à l'Arméniadès. La route de Stymphale à Caphyes traverse cette montagne par un col qui s'élève à 1200 mètres et dont l'accès est très difficile en hiver.

Crathis mons (ὁ Κρᾶθις), mont Varvara. La route de Phénée à Nonacris remontait la vallée (pendant 15 stades) jusqu'au temple d'Apollon-

[1] M. K. Ottfr. Müller, avec sa sagacité habituelle, avait déjà entrevu cette explication, *Dorier*, part. II, p. 440.

[2] Strab. lib. VIII, C. 8, § 1. part. II, p. 146, éd. Coray.

[3] Polyb. IV. C. 12 et C. 70.

Pythien, qui devait se trouver en face du village de Goura ; là, elle tournait à gauche en suivant la route actuelle de Zaroukhla et passait au col du mont Varvara (*Crathis*) où s'élevaient le temple de Diane-Pyronia et les Hermès de Phénée.

Nonacris urbs (ἡ Νώνακρις) devait occuper l'emplacement de l'un des nombreux villages de la vallée de l'Akrata, région nommée aujourd'hui Kloukinæs. Ses ruines sont inconnues à MM. Peytier et Vaudrimey qui cependant ont visité ce canton avec soin.

Styx (ἡ Στύξ) L'eau du Styx est un ruisseau nommé Mavronéro ; il descend du plateau du Khelmos et tombe d'une grande hauteur dans la gorge profonde qui débouche dans la vallée d'Akrata (*Crathis*) entre les villages de Solos et de Gounarianika.

Aroanii montes (τὰ Ἀροάνια ὄρη). Cette dénomination s'appliquait, sans aucun doute, au mont Khelmos, mais peut-être aussi au mont Dourdouvana et autres sommets voisins dont l'ensemble forme un des massifs les plus élevés (2300 mètres) et les plus étendus des montagnes du Péloponnèse. Deux rivières du nom d'Aroanius y prenaient naissance, l'une affluent du Ladon, l'autre du lac de Phénée. Nous trouverons bientôt un troisième Aroanius affluent de l'Erymanthe.[1]

Clitoria (ἡ Κλειτορία), territoire des Clitoriens, petite région montueuse de l'ancienne Azanie, s'étendait sur 25 kilomètres de l'ouest à l'est, entre les territoires de Phénée et de Psophis, les Cynæthéens et les Orchoméniens.

Lusi vicus (οἱ Λουσοὶ χωρίον). Ce bourg appartient au territoire des Clitoriens que le faîte des monts Aroaniens séparait des Phénéates. M. Peytier a vu sur le revers occidental de ces montagnes une grotte profonde, refuge des habitans de Soudéna pendant la guerre ; ce doit être l'antre où, suivant Pausanias, les filles de Prœtus s'étaient retirées. Nous ignorons la position de *Lusi*, mais d'après Pausanias[2] et Polybe[3] qui écrit Lussi (Λουσσοὶ) nous devons penser que le village de Soudéna en occupe à peu près la place ; cette

[1] M. K. Ottfr. Müller avait déjà distingué ces trois rivières, *Dorier*, part. II, p. 440.

[2] Paus. Arc. C. 18, § 3, vol. III, p. 340, éd. Siebelis.

[3] Polyb. IV, § 18, § 25 et IX, § 28 ; ici, Lusi par une

conjecture est fortifiée par la déconverte faite par Dodwell des ruines d'un temple à l'extrémité nord de la plaine; ce serait le temple célèbre de Diane Hémérésia, situé entre Lusi et Cynæthéa.

Lycouria locus (Λυκουρία χωρίον).[1] Ce lieu, autre limite des Clitoriens, vers le lac de Phénée, n'était pas dans l'emplacement du village actuel de Lykouria, mais au sommet du col, point de partage des eaux et limite naturelle; c'est là en effet et non à Lykouria que reportent les 50 stades assignés par Pausanias à la distance entre les sources du Ladon et l'antique Lycouria.

Ladon fluv. (ὁ Λάδων). Aujourd'hui Rouphia, il porte ce nom jusqu'à la mer, en sorte qu'il a dépossédé de sa prééminence l'affluent de Mégalopolis ou l'Alphée des anciens. En plaçant les sources du Ladon au-dessous du village de Lycouria, ils nous montrent qu'ils n'attachaient pas la même idée que nous à l'origine d'un fleuve; ce serait en effet près de Soudéna, lieu où naît l'affluent le plus prolongé, que nous irions chercher cette origine. Les affluens nommés par Pausanias sont l'*Aroanius*, rivière de Katsana, le *Tragus*, rivière de Dara, l'*Arsen*, rivière de Vélimakhi, et la *Tuthoa*, rivière de Langadia. Il n'est pas d'itinéraire en Morée qui offre plus d'intérêt que le cours de ce fleuve, sur les bords duquel Pausanias nomme dans la Clitorie: *Leucasium* (Λευκάσιον), *Mesoboa*, *Nasi*, *Oryx*, *Halus*, *Thaliades*, le temple de Cérès Eleusinienne; et dans le pays de Thelpuse, cette ville, *Oncium*, les temples de Cérès Erinnys, d'Apollon Oncæate et d'Esculape enfant, lieux et monumens inconnus jusqu'à ce jour, et non mentionnés, pour la plupart, par les autres écrivains de l'antiquité.

Clitor urbs (ἡ Κλείτωρ). Pausanias place cette ville à 60 stades des sources du Ladon; il décrit très bien la route le long du fleuve Aroanius et la distance totale répond à la distance réelle 11000 mètres quoiqu'il n'évalue qu'à 7 stades le cours du ruisseau Clitor qui en a 17. D'après Dodwell, on trouve à l'entrée de la petite plaine de Clitor, sur la colline des Kalyves de Mazi, un temple d'ordre dorique; plus loin se montre l'enceinte de la ville, oblongue, irrégulière et flanquée de tours rondes. Il est re-

[1] Paus. Arc. C. 19, § 3, vol. III, p. 342.

marquable qu'à une lieue à l'ouest on trouve dans la montagne un village qui a conservé le nom de Klitouras. La fameuse source Clitor, qui donnait de l'aversion pour le vin, sort au pied des ruines; cette prétendue vertu est une exagération usitée encore chez les Grecs pour vanter leurs sources et même leurs citernes.

Pausanias[1] traversa la Clitorie en se rendant de Caphyes à Psophis. Il cite sur cette route, que la topographie ne permet pas de méconnaître, *Nasi* (Νᾶσοι), lieu qui doit être la plaine marécageuse du khan de Dara, éloignée de 50 stades des bords du *Ladon*; de là il dut suivre les bords du Tragus jusqu'à son confluent avec le Ladon qu'il traversa près du pont de Philia. La route est ensuite tracée par la vallée qui s'étend en ligne droite jusqu'à Psophis. Il cite dans cette vallée les Argéathes, les Lycuntes et le lieu dit Scotané, la forêt de chênes de Soron qui s'y est conservée jusqu'à ce jour, et enfin le bourg de *Paüs* (Πάου κώμης ἐρείπια) que l'on reconnait dans les ruines situées sur une colline en face de Vessini.

Siræ (αἱ Σεῖραι). Lieu situé à 30 stades de Psophis marquait dans cette direction ses limites avec Clitor; cette courte distance montre que Clitor empiétait sur le bassin hydrographique de l'Érymanthe.

La Clitorie renferme plusieurs palæokastro qui demanderaient à être visités. Nous citerons Kasteli près de Clitor, Sigouni sur la route de cette dernière ville à Cynætha, et Dourlada sur la rive gauche de l'Aroanius et en face de Clitor.

CYNÆTHA *urbs* (ἡ Κύναιθα). D'après les documens fournis par Pausanias et Polybe[2] sur la position de cette ville, nous la plaçons dans la plaine de Kalavryta. La distance à Lusi (40 stades), la fontaine Alyssos, que nous retrouvons dans le képhalovrysi renommé qui a donné son nom à Kalavryta, une plaine fertile, mais froide en raison de son exposition et de sa grande hauteur (près de 800 mètres), et enfin des ruines de temples et autres édifices vus par M. Gell, sont les raisons qui nous décident. Le palæokastro situé sur un pic à l'est de la ville appartient, dit-

[1] Paus. Arc. C. 23, § 6, vol. III, p. 354.
[2] Polyb., VI, § 17, 18 et 21.

on, aux constructions du moyen âge. M. Peytier a vu sur la même crête de montagnes, mais beaucoup plus à l'est, les ruines d'un petit temple.

Psophis *urbs* (ἡ Ψωφίς). L'itinéraire de Pausanias et la description topographique donnée par Polybe[1] font reconnaître cette ville de l'Azanie dans les ruines situées au-dessus du khan de Tripotamos, au confluent de la rivière de Poretso dans celle de Livartzi. L'acropole, de construction cyclopéenne, s'élève au nord des ruines et peut être regardée comme la Phégia (Φηγία) homérique.

Lampea mons (ἡ Λάμπεια).[2] L'identité de signification nous porte à considérer cette montagne comme le mont Astras des modernes. La circonstance de renfermer les sources de l'Erymanthe et l'éclat des neiges auxquels ces deux noms sont dûs ne peuvent convenir qu'au mont Astras ou au mont Kalliphoni, tous deux dépendances de l'Olonos ou Érymanthe.[3] Le passage de Strabon[4] relatif au mont Lampia, vague comme toute sa géographie du Péloponnèse, n'a rien d'ailleurs qui s'oppose à la première hypothèse.

Erymanthus fluvius et mons (ὁ Ἐρύμανθος). Le mont Érymanthe est sans aucun doute le massif de l'Olonos élevé de 2224 mètres, et dans une acception plus générale toute la grande chaîne qui embrasse au nord les sources du fleuve Érymanthe. Quant à ce dernier, si l'on s'en rapporte à Polybe, il coulait à l'orient de Psophis et ce serait la rivière qui suit la prolongation de la vallée; Pausanias semble, au contraire, nommer celle-ci Aroanius et placer les sources de l'Erymanthe dans le mont Lampia ou Astras. Les magnifiques sources de Poretso, regardées encore aujourd'hui comme sources de la Doana, viennent à l'appui de cette opinion.

Tropæa (τὰ Τρόπαια). « En allant de Psophis à Thelpusa, vous trouvez » d'abord à gauche du Ladon un endroit nommé Tropæa. » La carte montre que *Ladon* doit être ici remplacé par Erymanthe. Des ruines en construction polygonale vues par M. de Vaudrimey à 25 minutes au-dessous du khan de Tripotamos signalent peut-être la position de Tropæa.

[1] Polyb. IV, § 70.

[2] Paus., Arc., C. 24, § 2, vol. III, p. 350, éd. Siebelis.

[3] *Candensque jugis Lampia nivosis.* (Stat. Theb. IV, v. 290.

[4] Strabon, VIII, C. 3, § 10.

Heræa *urbs*. (ἡ Ἡραία). Cette ville est parfaitement déterminée par sa distance de 15 stades, de l'embouchure du Ladon et sa position sur la rive droite de l'Alphée. Ses ruines s'élèvent en pente douce depuis les bords du fleuve jusqu'au village d'Hagios Ioannis ; elles sont étendues mais n'ont rien de monumental. M. Blouet a vu les restes des bains dans la partie basse de la ville et quelques débris des murs antiques.

Melænea urbs (αἱ Μελαιναί). Cette ville était située sur la route d'Heræa à Mégalopolis, elle était déserte au tems de Pausanias et couverte par les eaux. On voit des ruines, notamment des bains, sur le plateau près du hameau de Kakouraïka où passe encore la route actuelle. Le lieu se nomme Kakorrhéos à cause d'un puissant Képhalovrysi qui inonde la plaine et les ruines pendant l'hiver et tarit en été.[1] La table de Peutinger signale cette ville à XII milles d'Olympie et ne marque point Héræa, ville plus importaute et qui subsista plus longtems ; nous sommes d'autant plus porté a y voir une erreur que les XII milles conviennent à Héræa et non à Mélæneæ.

M. Blouet a visité et décrira les ruines d'une ville antique située à une heure de Kakorrhéos sur la droite de la route en se rendant à Héræa près de la rivière Hellénika. L'acropole en assises horizontales irrégulières occupe le sommet d'un plateau. L'antiquité ne nomme aucune ville dans cette position et nous présumons que ce doit être Mélæneæ dont Pausanias n'aurait vu que les bains et les édifices construits sur la route militaire.

Cynuræi Arcadiæ (Κυνουραῖοι).

Pausanias nomme parmi les villes des Cynuréens de l'Arcadie, qui contribuèrent à fonder Mégalopolis, Gortys, Thisoa vers le mont Lycée, Lycætæ et Aliphéra. Si l'on observe que les Arcadiens Cynuréens déri-

[1] Ἔρημος ἦν ἐφ' ἡμῶν, ὕδατι δὲ καταῤῥεῖται. Paus. Arc. C. 26, § 5. Ce passage s'explique par l'action du *Kakorrhéos* (κακὸν ῥέος).

vaient de Thyræus *fils* de Lycaon, le nom de Thyræa dans la Cynurie Argolique et celui de Thyræum en Arcadie, on devra penser que cette dernière ville appartenait encore à la Cynurie Arcadienne. Ce canton s'étendait sur les deux rives de l'Alphée et n'était probablement limité que par la Triphylie, Héræa, les Eutrésiens et les Parrhasiens.

Aliphera urbs (ἡ Ἀλίφειρα). On voit d'après Polybe [1] et Pausanias [2] que pour se rendre à cette ville en partant d'Héræa, on passait l'Alphée sur un pont et l'on montait presque constamment pendant 40 stades. La ville était sur une montagne escarpée de tous côtés et défendue par une citadelle placée sur le point culminant. Ces données s'appliquent parfaitement à la ville antique vue par M. Blouet, sur la montagne de Nérovitsa à une heure au nord de Phanari. La construction des murs de l'Acropole est la même que celle de toutes les villes de la Triphylie en partie à *la règle droite*, partie en polygones irréguliers.

Thisoa (Θείσοα) ville de la Cynurie, située sur le revers septentrional du mont Lycée ; la nymphe Thisoa lui avait donné son nom, ce qui la distingue de Thisa située à la source du Gortynius, quoique les deux noms soient quelquefois confondus dans Pausanias. Cet auteur, au chap. 38, place cette ville dans la Parrhasie, ce qui contribue à prouver que la Cynurie n'en était qu'une subdivision. La position de ses ruines est encore incertaine; cependant, on peut leur attribuer le Palæokastro de Lavda au pied duquel s'étendent les ruines d'une ville et jaillit une source qui serait la fontaine Thisoa.

Lycœatæ (Λυκαιᾶται). Cette cité de la Cynurie a été confondue avec Lycoa de la Mænalie, comme Thisoa avec Thisa ; elle devait se trouver sur le versant septentrional du mont Lycée vers Palatou ou Dragoumanou. M. Dodwell indique beaucoup de ruines antiques à ce dernier village.

Buphagus fluv. et *Buphagium oppidum* (Βουφάγος, Βουφάγιον). Les sour-

[1] Polyb. IV. 79.
[2] Paus. Arc. C. 26, § 4.

ces du Buphagus situées à 40 stades plus haut que Mélænæ doivent être le képhalovrysi de Trypæs, près duquel passe encore la route actuelle. La rivière sort d'une caverne près de laquelle M. Gell cite quelques ruines ; c'est là, sans doute, le lieu dit *Buphagium* par Pausanias. Si on voulait attribuer ce nom à un château-fort, on pourrait le voir dans le Palæokastro de Zoula-Sarakini qui, avec celui de Lavda fermait la gorge de l'Alphée aux limites naturelles entre les Héræens et les Mégalopolitains.

Gortys urbs (ἡ Γόρτυς) Au tems de Pausanias ce n'était plus qu'un bourg placé sur le chemin d'Olympie à Mégalopolis, et sur les bords du Gortynius, l'un des principaux affluents de l'Alphée; on la reconnait dans les ruines à l'est d'Atsikolo. L'enceinte et les portes sont en construction polygonale ; la ville était située sur un roc escarpé, à la rive droite du Gortynius ; les ruines du temple d'Esculape en marbre pentélique, sont encore très apparentes. MM. les architectes les décrivent dans leur second volume.

Thyræum (τὸ Θυραῖον) et *Hypsus* (ὁ Ὑψοῦς). La première de ces villes était à 73 stades de Mégalopolis; sans doute, dans la direction de Stemnitsa ; la seconde dominant une plaine et située sur une montagne du même nom, était séparée de Thyræum par une région montueuse peuplée d'animaux sauvages [1]. Nous reconnaissons dans ces indications vagues de Pausanias, la région montueuse et boisée qui s'étend de Dimitsana à Stemnitsa, mais quoique M. Gell cite quelques débris dans le premier de ces bourgs, pour nous ces deux villes sont encore à découvrir.

PARRHASIA (ἡ Παῤῥασία).

La Parrhasie jadis l'une des grandes divisions de l'Arcadie est réduite par Pausanias à une petite partie de la région au couchant de l'Alphée;

[1] Paus. Arc. C. 35, § 6, vol. III, p. 404. éd. Siebelis.

il y nomme les villes suivantes : *Lycosura*, *Thocnia*, *Trapezus*, *Prosea*, *Acacesium*, *Acontium*, *Macaria* et *Dasea*[1]. On pourrait croire d'après Euripide, Xénophon[2] et Thucydides[3] que l'ancienne Parrhasie comprenait toute la vallée supérieure de l'Alphée, jusqu'aux frontières des Mænaliens et des Laconiens.

Lycæus mons (τὸ Λύκαιον ὄρος). Sur cette montagne était le principal hiéron des Arcadiens et le lieu ou se célébraient les jeux Lycéens. C'est le Diaphorti et non le Tétrage comme on l'a cru ; le sommet paraît en avoir été applani de main d'homme.

On trouve en descendant un peu à l'est-sud-est du point culminant un petit bassin presque entouré de montagnes où l'on observe des ruines très considérables de temples et d'enceintes de constructions polygonale, surmontées de constructions plus récentes. On voit aussi dans le mur pélasgique qui fermait la petite plaine, une restauration de sa base en construction régulière. Une fontaine, sans doute la fontaine *Hagno*, et des traces de l'hippodrome achèvent de signaler cette localité remarquable comme l'emplacement des jeux lycéens. Ces monuments sont décrits par la section d'architecture. Le lieu où s'observent les ruines est désigné par les bergers sous le nom de Kastraki, qui s'applique plus particulièrement à un chateau du moyen-âge, situé vers le sud-ouest.

Lycosura (ἡ Λυκοσούρα). Ville la plus ancienne du Péloponnèse, ce que les Grecs indiquaient en lui donnant pour fondateur Lycaon et non ses enfants, comme à la plupart des autres villes de l'Arcadie. Toute cette généalogie des enfants de Lycaon est curieuse en ce qu'elle nous fait voir les prétentions des diverses villes de l'Arcadie à une antiquité plus ou moins grande.

L'hiéron de Despœna qui dépendait de Lycosure, était à 40 stades de Mégalopolis et on traversait l'Alphée à moitié chemin. L'enceinte des murs de Lycosure devait être située à quelques stades plus à l'ouest; nous trouvons en effet les ruines d'Hagios-Georgios près de Stala, re-

[1] Paus. Arc. C. XXVII, § 3.
[2] Xenoph. Hellen. V et VI.
[3] Thucyd. V. § 33, p. 337, éd. Bekker.

gardées comme celle de Lycosure, à 46 stades de Mégalopolis. Nous avons vu au sommet du petit pic rocheux qui supporte la chapelle, une enceinte qui nous donne plutôt l'idée de ces constructions en pierres ramassées sans être taillées (τῶν λίθων λογάδων) dont parlent souvent Thucydides [1] et Pausanias [2] que de constructions cyclopéennes. Le plateau au levant et au nord est couvert de ruines parmi lesquelles on doit chercher le Mégaron, le temple de Despœna et celui de Diane-Hégémoné. Espérons que M. Vietti, qui a étudié ces ruines si intéressantes par leur antiquité et l'histoire du culte des Arcadiens, nous les fera bientôt connaître. Pausanias partage ainsi les 20 stades qui séparaient le temple de Despœna du passage de l'Alphée : à 4 stades on trouvait *Acacesium* (Ἀκακήσιον) près d'une colline du même nom que notre carte indique ; à 7 stades plus loin, *Dasea* (ἡ Δασέα) ; à la même distance *Macaria* (αἱ Μακαρίαι) qui n'était qu'à deux stades de l'Alphée. On voit que la célébrité du temple de Despœna avait accumulé la population sur cette route, en sorte que les villes se touchaient en quelque sorte. Cependant nous avons suivi la même direction, ainsi que MM. Gell et les membres de la section d'architecture et nous ne connaissons rien qu'on puisse attribuer à ces antiques constructions. On doit désirer une topographie exacte de cette partie si intéressante de l'Arcadie [3].

Plataniston (ὁ Πλατανιστών). Pour se rendre de Lycosure à Phigalée l'on était obligé de traverser ce fleuve *qui coulait presqu'au couchant* de Lycosure, puis de monter pendant au moins 30 stades ; cet itinéraire de Pausanias, que nous avons suivi, indique le passage de la rivière de Stala et la grande montée qui conduit au col du Tétrage avant de descendre dans

[1] Thucyd. IV, § 31, etc.

[2] Paus. II, C. 34, § 10 ; VII, C. 22, § 3 ; X, C. 5, § 2 et C. 36, § 4.

[3] Les ruines que nous attribuons à Lycosure sont situées à mi-côte et à peu de distance de la rive droite d'un cours d'eau, le *Plataniston*, qui verse en toutes saisons des eaux fraîches et pures ; en outre, plusieurs sources arrosaient le sol de la ville, au pied de l'acropole antique. Le lieu est salubre, très favorable à la culture de la vigne, et à égale distance des paturages toujours verts des monts Tétrage et Diaphorti et de la riche plaine de Sinano. Tel fut suivant nous l'emplacement choisi pour *la première* ville *que le soleil éclaira*.

le bassin de la Néda ; c'est un des arguments les plus forts en faveur de la position assignée à Lycosure.

Acontium (τὸ Ἀκόντιον) et *Prosenses* (οἱ Προσεῖς). Rien dans les anciens n'indique qu'elle pouvait être leur position. Pausanias qui décrit la Parrhasie avec tant de détails n'en fait mention que dans le dénombrement des cités fondatrices de Mégalopolis.

Trapezuntia (ἡ Τραπεζουντία). Le chapitre 29 de Pausanias montre que la Trapézuntie, subdivision de la Parrhasie, ne pouvait être que le petit espace angulaire compris entre les deux contreforts du mont Lycée qui se dirigent, l'un vers Dragoumanou, l'autre vers Phlorio. Il est probable que Trapezus se trouvait près de ce dernier village et vis-à-vis de Karytène.

Bathos (τὸ Βάθος). Lieu que, suivant Dodwell, on désigne encore aujourd'hui sous le nom de Bathy-Rhevma (le torrent profond) ; les habitans disent comme dans l'antiquité, qu'il y sort du feu de la terre. C'est une gorge au nord de Mavria, remarquable par le bouleversement du sol et par suite réputée champ de bataille entre les dieux et les géants ; les habitans du voisinage m'ont paru ignorer la tradition rapportée par M. Dodwell.

Basilis (ἡ Βάσιλις). Ville à 10 stades du lieu dit Bathos. M. Dodwell croit la retrouver dans les ruines qui couvrent une colline au dessous de Kyparissia.

Thocnia (ἡ Θωκνία). La position de cette ville sur la rive droite de l'Alphée est bien indiquée par le passage suivant : « On dit que Thocnus l'avait fondée sur la colline ; le fleuve Aminius qui passe près de cette colline se jette dans l'Hélisson qui se rend lui-même près de là, dans l'Alphée[1] » ; cependant nous n'avons trouvé aucunes traces de ruines sur les bords de l'Aminius.

Brenthe oppidum (ἡ Βρένθη) et *Brentheates fluv.* (ὁ Βρενθεάτης ποταμός). Le passage de Pausanias relatif à ce fleuve traduit d'une manière inexacte

[1] Paus. Arc. C. 29, § 4, vol. III, p. 384, éd. Siebelis.

suivant nous[1], a fait regarder le Brenthéates comme devant être l'un des grands torrens à long cours de la plaine de Mégalopolis tandis qu'il n'est question que du beau Képhalovrysi, situé au pied du rocher de Karytène et à l'entrée de la plaine de 60 stades qui s'étendait du Paræbasium à Mégalopolis. On conçoit comment ne connaissant pas la géographie physique du Péloponnèse, on ne put se décider à traduire littéralement : *Là sort le fleuve Brenthéates qui après 5 stades de cours se jette dans l'Alphée.* Les ruines de Brenthé qui devaient se trouver près de la source n'ont point été aperçues, sans doute à cause des halliers dont la campagne est couverte.

Nomii montes (τὰ Νόμια ὄρη). « A la droite de Lycosure sont les monts Nomiens. »[2] Un peu avant, Pausanias avait dit : A la gauche de l'hiéron de Despœna est le mont Lycée ; » il résulte de cette singulière orientation que les monts Nomiens sont le massif du Tétrage à sommets arrondis et à riches pâturages ; fidèle à son ordre descriptif, Pausanias n'en parle qu'au moment de les traverser pour se rendre de Lycosure à Phigalie.

Phigalia urbs (ἡ Φιγαλία). Les anciens ne donnent aucune distance relative à cette ville, mais diverses circonstances topographiques permettent de la reconnaitre avec certitude dans les grandes ruines situées près de Pavlitsa. Phigalia était assise sur un plateau rocheux coupé au sud par la vallée profonde de la Néda. L'enceinte des murs subsiste en partie ; elle offre dans son développement de 4600 mètres (25 stades) un beau modèle de l'architecture militaire des Grecs au tems de la guerre du Péloponnèse ; leur construction moins régulière que celle des remparts de Messène montre des restaurations qu'on peut attribuer à l'époque de ces derniers. Une petite forteresse moderne occupe la place de l'acropole. L'existence d'une ville aussi grande, dans une contrée aussi sauvage ne peut s'expliquer que par l'industrie. Rien n'indique quelles étaient dans l'antiquité les limites entre Phigalia et Lépréum.

[1] « Vous voyez sur la droite du chemin les ruines de la ville de Brenthés près desquelles passe le fleuve Brenthéate. » Paus. Arc. C. 28, § 4, trad. de Clavier ; et dans Amasæus : *præterfluente Brentheate amne.*

[2] Paus. Arc. 38, § 8.

Cotylius mons (τὸ Κοτύλιον ὄρος). Les Grecs anciens comme les modernes, donnent rarement de noms génériques à une chaîne entière de montagnes. Le mont Cotylius à 40 stades de Phigalia sur lequel on trouvait le lieu nommé Bassæ et le temple d'Apollon-Epicurius n'était dans l'origine que l'extrémité du contrefort élevé de Sklirou qui domine le temple. Pausanias applique ce nom dans une signification plus étendue aux montagnes au nord et à l'est de Phigalia. « Phigalia est entou« rée de montagnes, à gauche par le mont Cotylius, et à droite par le « mont Elaïus qui se prolonge devant cette cité.»[1] Le mont Elaïus devait être la chaîne de Koutra et de Kouvéla qui forme un rideau au sud de Phigalia. Voici donc encore cette singulière manière de s'orienter ; on dirait que Pausanias regardait la Grèce en se plaçant à Rome ou au couchant, et on pourrait en citer beaucoup d'autres exemples. La caverne du mont Elaïus où l'on adorait Cérès la Noire, pour laquelle Pausanias fit le voyage de Phigalia, n'a pas été retrouvée. Le temple d'Eurynome au confluent du Lymax et de la Néda est également inconnu ; et il paraîtrait que les sources thermales qui sortaient près de là ont perdu leur chaleur, car les habitans n'ont pu nous les indiquer.

En se rendant de Pavlitsa à Bassæ, M. Gell signale des ruines de bains vers la naissance de la vallée de Dragogi. M. Blouet qui les a reconnues pour les ruines d'un temple dont les débris sont assez remarquables, nous fait voir ailleurs combien des observations précises justifient l'exactitude de Pausanias : à 10 m. à l'ouest-sud-ouest du temple de Bassæ est une fontaine qui se perd bientôt dans la prairie, observation faite par le voyageur grec et de laquelle il conclut qu'elle ne peut être la source du fleuve Lymax ; il ajoute : « Il y a au-dessus du temple d'A« pollon-Epicurius, un endroit nommé *Cotylon*... Vénus y a un temple.» Ce passage est complètement vérifié par M. Blouet, qui a reconnu à 10 minutes au N.-O. du temple, dans un petit bassin entouré de crêtes rocheuses les soubassements d'un temple antique, recouverts des ruines d'une chapelle. Il est possible que le nom Cotylius vint de ce petit bassin, en forme de coupe verdoyante tel qu'on en rencontre si souvent dans les

[1] Arc. C. 41, § 6.

montagnes de la Morée ; plus tard il fut appliqué adjectivement à toute la montagne.

EUTRESII (Εὐτρήσιοι).

Les Eutrésiens ou Euctrésiens (Εὐκτρήσιοι) suivant l'ortographe des anciennes éditions de Xénophon, occupaient la riche plaine au nord de Mégalopolis et le versant des montagnes orientales jusqu'aux limites des Mænaliens. Leurs villes abandonnées pour la fondation de Mégalopolis furent Tricoloni, Zœtium, Charisia, Ptolederma, Cnauson et Paroria.

Tricoloni (οἱ Τρικόλωνοι). La ville des Tricolons était sur la route de Methydrium, à 137 stades de cette ville et à 33 de Mégalopolis. Nous n'avons pas à craindre d'erreur dans ces nombres, car Pausanias donne ailleurs la distance totale, 170 stades. Il est probable d'après cela que cette ville était située un peu à l'ouest de Karatoula. En s'y rendant, on trouvait Scias (Σκιάς χωρίον) à 13 stades de Mégalopolis, puis à 10 stades Charisiæ (αἱ Χαρισίαι) et, à dix stades plus loin, Tricoloni. Ici, la route se bifurquait; sur la gauche on se rendait à Zœtium éloignée de 15 stades, et delà, après 10 stades, à Paroria (Παρωρία).

Toutes ces villes ruinées au tems de Pausanias remontent à une haute antiquité, car elles se donnaient des fils de Lycaon pour fondateurs. Elles devaient entourer le nord de la plaine comme le font les villages actuels. La seule ruine mentionnée, dans cette direction, par M. Peytier, est un temple à 3800 m. à l'ouest de Karatoula qui pourrait avoir appartenu à Zœtium. La route directe de Tricolones à Méthydrium demande également de nouvelles explorations ; on y cherchera le tombeau de Callisto et le temple de Diane-Calliste (Ἀρτέμιδος Καλλίστης), le mont Phalanthus, la ville du même nom, et ensuite Schœnus près de l'Hélisson.

Les positions des villes de *Cnauson* et de *Ptolederma* ne sont indiquées par aucun auteur.

Megalopolis (ἡ Μεγαλόπολις). La fondation de cette ville fut la ruine de l'Arcadie et le choix de son emplacement ne fut pas heureux. Un grand torrent qui ravage ses bords la coupait en deux parties nord et sud. Son immense enceinte, sa position en plaine, vis-à-vis le débouché le plus ouvert de la Laconie l'exposaient à tous les désastres que lui fit bientôt

éprouver Cléomènes. Pausanias décrit d'abord la partie au nord de l'Hélisson, où se trouvait la place publique [1] et ensuite la partie sud où le théâtre se voit encore. Sa description est assez précise et les ruines sont assez apparentes pour qu'il soit possible de rétablir la topographie de cette capitale de l'Arcadie.

L'enceinte avait 50 stades de circuit ou environ 9000 m. ; mais elle était tellement irrègulière, que la surface de la ville n'était que la moitié de celle de Sparte qui avait à peu près le même périmètre. Cette enceinte a complétement disparu dans sa partie méridionale. M. Blouet en reconnait quelques traces dans la partie du nord-ouest ; il signale en outre dans l'intérieur de la ville un si grand nombre de fondations et de débris à la surface même du sol qu'aucun lieu n'offrirait aux recherches de l'architecte plus de chances de découvertes.

La distance de Mégalopolis à Sparte est évaluée par Pausanias à 240 ou 250 stades environ (il y a une petite omission dans les nombres) la distance réelle est de 45000 mètres, ce qui indique l'emploi du stade olympique; et cependant comme nous l'avons déjà dit, les 660 stades d'Olympie à Sparte par Mégalopolis, donnés par le même auteur, indiquent le stade géographique ou de 700 au 0°; serait-ce un de ces nombres empruntés comme ceux de Strabon non à un topographe mais à un géographe ?

ÆGYTIS (ἡ Αἰγῦτις).

Pausanias comprend dans le territoire des *Ægytiens* une grande partie de la frontière de l'Arcadie vers la Messénie et la Laconie. Les villes

[1] Δεξιᾷ δὲ κατὰ τὸ μετέωρον τοῦ ποταμοῦ, « et à droite en remontant le fleuve » (Clavier, tom. IV. pag. 432). Cette traduction quoique probable grammaticalement, ne peut être vraie, la place publique étant à gauche, quand on remontait le fleuve. La traduction latine, *in dextera parte, qua fluminis ripæ eminent*, est seule conforme à la topographie.

des Ægytiens (τῶν Αἰγυτῶν) qui concoururent à fonder Mégalopolis, furent Scirtonium (Σκιρτώνιον), Malæa (Μαλαία), Cromi (Κρῶμοι), Belemina (Βελεμίνα) et Leuctrum (Λεῦκτρον). L'Ægytis de Pausanias était fort étendue, puisqu'elle devait comprendre avec Scirtonium une partie de la Sciritis de Xénophon [1] et de Thucydides,[2] la Béléminatis que Polybe [3] en distingue, la Cromitis et la Malćatis de Xénophon. Le *Carnion*, fleuve qui ne peut être que le Xérilla y prenait ses sources, elle s'étendait donc sur les deux versans du Taygête.

Ægys (ἡ Αἶγυς). Ville frontière dont nous ignorons la position. Archelaüs, fils d'Agésilas, la détruisit à cause de son ancien attachement aux Arcades (830 avant J.-C.).

Scirtonium. Ville de position inconnue, nommée seulement par Pausanias et Etienne. On pourrait penser qu'elle appartenait à la Sciritis, contrée dont la possession était disputée par les Arcadiens aux Spartiates.

Cromi oppidum (Κρῶμοι). Pausanias trace deux routes pour se rendre de Mégalopolis en Messénie ; l'une conduisait directement à Messène en traversant la Cromitis et en passant aux ruines de Cromi situées à 40 stades de l'Alphée. La topographie ne permet pas de supposer d'autre passage pour la route directe que celui du col de Makriplagi et Cromi devait être dans la jolie plaine de Néokhori. Cette ville est sans doute le Cromnus (ὁ Κρῶμνος) de Xénophon et d'Athénée, la Cromna (ἡ Κρώμνα) d'Étienne qui écrit aussi οἱ Κρῶμνοι. Remarquons que les 80 stades, de l'Alphée à l'Hermæum situé dans cette direction, portent les limites de Mégalopolis dans la plaine de la Messénie.

Le fleuve *Gatheates* est pour nous la rivière de Khiradès et le village pittoresque du même nom situé au pied du mont Hellenitsa, doit signaler l'emplacement de *Gatheæ* (αἱ Γαθέαι) ville de la Cromitide.

[1] Xenoph. Hellen. VI, 5, § 25.
[2] Thucyd. V, § 33, p. 337, éd. Bekker.
[3] Polyb. II, § 54.

La seconde route partant de Mégalopolis conduisait au Carnasium de la Messénie. Elle traversait l'Alphée près de son confluent avec le Mallûs et le Syrus qui s'étaient déjà réunis et atteignait la Messénie à *l'Hermæum* nommé *Despœna*, probablement parce qu'une statue de cette déesse y indiquait avec celle de Mercure les limites du territoire consacré de Lycosure. Cette route ne pouvait passer qu'au col d'Isari ou à celui de Khrano, dont le dernier est à 45 stades de l'Alphée comme le dit Pausanias [1].

Le temple d'Apollon-Céréate (τοῦ Κερεάτα) dans l'Ægytis au dessous duquel le Carnion prenait ses sources, pourrait être retrouvé dans les ruines vues par M. Peytier, au dessous du village de Kamara dans la vallée du Xérilla.

Leuctrum (τὸ Λεῦκτρον). On regarde Léondari comme lui ayant succédé; cette opinion n'est pas sans vraisemblance, quoique nous n'y ayons trouvé que des ruines du moyen-âge qui peuvent avoir appartenu à Véligosti, ville souvent mentionnée dans la chronique de Morée. La route militaire de Mégalopolis à Sparte passait au dessous de Léondari à la gauche du *Thius*, et Léondari était bien la position qui devait occuper le corps de troupes chargé de la défense de cette entrée de la Laconie [2]. Quelques ruines peu importantes situées, d'après M. Gell, à 4 kilom. à l'est de Léondari, pourraient encore convenir à *Leuctrum* où peut-être à *Malæa*.

Phalæsiæ opp. (αἱ Φαλαισίαι). On pourrait, d'après Gell, attribuer à cette ville les ruines qu'il nomme Bouraïchos, situées à environ 40 stades du pont ou Pausanias dut passer l'Alphée; mais MM. Blouet et Peytier n'ont vu dans ces ruines que les débris des Kalyves du village de Boura.

L'Hermæum près de Bélémina était placé à la ligne de partage des eaux entre l'Alphée et l'Eurotas, comme l'indique bien la distance de 60 stades à partir du lieu où Pausanias traversa l'Alphée.

[1] Paus. Arc. C. 35, § 2, vol. III, p. 402, éd. Siebelis.
[2] Xenoph. Hell. VI, 5, § 24. K. Outfr. Müller, *Dorier*, II, II, p. 448.

MÆNALIA (ἡ Μαιναλία).

Les Mænaliens occupaient tous le massif de montagnes entre les plaines de Mégalopolis, d'Aséa et de Tégée. On peut même penser qu'Aléa et Orestasium ayant appartenu à la Mænalie, cette division s'étendait jadis de la Parrhasie à l'Argolide et comprenait le territoire de Mantinée. Les villes Mænaliennes abandonnées pour fonder Mégalopolis furent : Alea, Pallantium, Eutæa, Sumatium, Asæa, Peræthes, Helisson, Oresthasium, Dipæa et Lycoa, nommées dans cet ordre non géographique par Pausanias; à la même région appartinrent encore : Mænalus qui depuis longtems avait cessé d'exister, Hæmoniæ, Aphrodisium et Athenæum. Deux itinéraires de Pausanias, partant de Mégalopolis, nous font connaitre cette région; l'un conduit à Mænalus en suivant les bords de l'Hélisson, l'autre à Pallantium par les sources de l'Alphée.

Mænalius mons et campus (τὸ Μαινάλιον ὄρος καὶ πεδίον). Les distances de Pausanias sont probablement altérées; nous croyons néanmoins que la plaine de Mænale est celle de Davia, et que le mont Mænale est le massif de l'Apanokhrépa, élevé de 1560 mètres au dessus de la mer. Les ruines de la ville du même nom, si intéressante par sa haute antiquité, sont encore inconnues.

Helisson fl. (ὁ Ἑλισσών), aujourd'hui Barbouséna ou rivière de Davia. Elle prenait sa source à un bourg qui portait le même nom ; la rivière de Davia sort d'un Képhalovrysi situé au pied du bourg d'Alonisténa, dont le nom n'est pas sans quelque rapport avec Hélisson. Plus loin elle contourne la base de la montagne de Piana où il existe un palæokastro, et elle entre dans la plaine de Davia où l'on doit chercher les ruines de *Dipæa* (ἡ Δίπαια). Lycoa et non Lycæa se trouvait ensuite, et nous la plaçons avec doute aux ruines d'un palæokastro situé à l'occident de la plaine. Pausanias en se rendant à cette plaine parait avoir abandonné la vallée de l'Hélisson au confluent de l'Elaphus, en sorte que c'est sur le plateau de Rhakhamytæs que l'on doit chercher les ruines de *Peræthes* (ἐρείπια Πεgαιθέων), à 55 stades de Mégalopolis.

Sumetia urbs (Σουματία, Σουμάτειον), située au sud du Mænale pouvait se trouver sur un plateau couvert de ruines et applani de main d'homme que nous avons reconnu au sud-ouest du palæokastro de Silimna ; près de là, est le col, passage actuel de Tripolitsa à Karytène, où devaient se croiser les routes de Pallantium à Methydrium et de Mantinée à la Parrhasie. Là, sans doute, était le lieu célèbre dit *Triodoi* où les trois chemins.

« Il ne me reste plus maintenant à décrire de toute l'Arcadie, que ce « qui est sur la route qui conduit de Mégalopolis à Pallantium et à Tégée, « d'un côté et de l'autre à l'endroit nommé le Choma. » C'est ainsi que le commencement du chapitre 44 de Pausanias est traduit par Clavier.

La version latine...... *Megalopoli Pallantium et Tegeam usque, ad eum locum qui Agger* (*Choma*) *dicitur*, est beaucoup plus rapproché du sens littéral. Pausanias, en effet, nous montre plus loin que le Choma était très près de Pallantium, sur le chemin entre cette ville et Tégée et par conséquent du même côté que cette dernière ville. On trouvait sur cette route: Ladocées (τὰ Λαδόκεια), faubourg de Mégalopolis, suivant Pausanias et nommé Laodicia par Polybe et Thucydides qui l'attribue à l'Oresthide ; puis, à la droite de la route, Hæmoniæ bourg, autrefois ville.

Oresthasium (τὸ Ὀρεσθάσιον). M. Mannert[1] pense que cette ville était différente d'Orestium (Ὀρέστειον) qu'il met sur l'emplacement même de Mégalopolis. Hérodote, Thucydides, Euripide, Plutarque écrivent Orestium et l'appliquent évidemment à une ville très-voisine du lieu où fut construite Mégalopolis ; Pausanias, en outre, nous donnant l'étymologie du nom primitif et l'histoire du changement de son nom en Orestium, nous ne pouvons pas admettre d'autre opinion. Il est à remarquer que cette ville

[1] Le savant ouvrage de M. Mannert faisant, à juste titre, autorité dans la science, nous nous sommes attaché à signaler le petit nombre d'erreurs que nous avons cru y remarquer ; mais nous devons reconnaître que la plupart ne proviennent que de l'imperfection des cartes dont l'auteur pouvait alors disposer. Quant aux écrits de M. Pouqueville auxquels on doit des notions si précieuses, surtout pour la partie septentrionale de la Grèce, nous les avons consultés avec fruit, tout en signalant quelques inexactitudes, résultat sans doute de renseignements peu précis qu'il fut réduit à employer dans sa description du Péloponnèse.

et probablement la belle plaine entre Sinano et Rousvan-aga que Polybe nomme les champs Laodiciens, fut le rendez-vous des troupes Spartiates dans plusieurs expéditions [1]; ce qui s'explique par la possession de la Messénie et les hostilités avec Tégée et non pas, comme on a cru pouvoir le conclure, parce que la route militaire de Sparte à Argos passait par Orestium en Mænalie.

Athenæum (τὸ Ἀθήναιον χωρίον). La position de ce lieu, d'après Pausanias, est déterminée par sa distance, 20 stades, à l'ouest d'Aséa ; nous avons trouvé en effet quelques ruines de murs dans la plaine, au dessous du village d'Alika, à l'ouest de la chapelle de Pandéleïmon, mais cette position ne nous semble pas convenir à l'Athénæum, lieu fortifié mentionné tant de fois par Polybe [2] et encore moins à celui cité par Plutarque [3].

Asea urbs (ἡ Ἀσέα). Les ruines de cette ville sont très apparentes sur une colline à sommet applani au bord de la plaine de Francovrysi ; on y voit encore quelques parties de murs polygonaux. Au dessous, dans un terrain marécageux, on trouve à droite de la route les ruines d'un temple et à 1000 mètres au-delà la source de Frankovrysi, que nous regardons comme celle où reparaissait l'Alphée. Pausanias se dirigea ensuite vers Pallantium ; nous pensons qu'il prit, non la route actuelle de Tripolitsa, quoiqu'elle ait tous les caractères d'une haute antiquité, mais celle qui passe dans un col au pied du mont Borée (Kravari); elle aboutit dans la plaine près du Choma et un peu à l'est de Pallantium ; c'est encore le chemin le plus direct suivi par les gens qui vont à Argos et non à Tripolitsa. Sur la première route Pausanias eut rencontré une ville ou un chateau-fort situé dans une petite plaine au milieu du col ; localité dont nous attribuons les ruines à *Eutæa* (ἡ Εὐταία).

On voit encore quelques traces du Choma, levée en terre destinée à assurer au milieu des marais la communication directe avec Tégée et à préserver de l'inondation les champs des Pallantiens.

L'Arcadie seule fournit à notre catalogue des positions antiques près

[1] Herod. IX, § 11; Thucyd. IV, § 134 ; Polyb. II, § 51.
[2] Polyb. IV, § 37, § 60, § 81.
[3] Plutarch, *Cleom.* C. 4, vol. III, p. 336, f. 20, éd. Schæfer.

de 250 noms, dont un petit nombre seulement peut être appliqué avec certitude. Les difficultés que présentent les neiges et l'aspérité des montagnes ont écarté les voyageurs, principalement de toute la partie centrale, ou ne leur ont permis que des courses rapides. Aussi, malgré les itinéraires multipliés de M. Gell, les recherches de Dodwell et les travaux des membres de la commission, des découvertes importantes y attendent encore les voyageurs. Nous appellerons particulièrement leur attention sur le cours du Ladon, sur la Mænalie, sur la contrée dite Pérameria entre le Ladon et l'Erymanthe, ancienne frontière de l'Élide, et sur toute la région entre les eaux de l'Alphée et celles de l'Eurotas, *marches* ou frontières qui, sous les noms de Sciritis, Belminatis et Ægytis jouent un rôle si important dans l'histoire du Péloponnèse.

En terminant ici ces observations recueillies sur les lieux mêmes, nous rappelerons comme titres à l'indulgence des géographes et des philologues, que notre voyage en Morée fut le résultat d'une mission à laquelle nous n'étions nullement préparé ; qu'en outre, si nous sommes sorti des spécialités qui nous avaient été affectées, la géographie mathématique et la géologie, pour nous livrer à ces recherches sur la géographie comparée, nous n'avons eu d'autre but que de combler, autant qu'il dépendait de nous, une lacune importante dans les travaux de la commission scientifique.

On verra facilement que certaines parties du Péloponnèse ne nous sont connues que par les communications de nos collaborateurs ; c'est un inconvénient auquel nous espérons remédier un jour, lorsque les circonstances nous permettront de visiter de nouveau cette Grèce, si désolée et que l'on n'a cependant jamais quittée sans désirer la revoir encore.

Table Alphabétique

DES NOMS DE LIEUX ANCIENS ET DU MOYEN-AGE.

Ach., *Achaïæ*; *Arg.*, *Argolidis*; *Arc.*, *Arcadiæ*; *Cor.*, *Corinthiæ*; *El*, *Elidis*; *Lac.*, *Laconiæ*; *Mess.*, *Messeniæ*; *Sicy.*, *Sicyoniæ*.

(Les noms entre parenthèses appartiennent au moyen-âge.)

A.

B.

C.

O.

P.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS ET DE VOYAGEURS MODERNES CITÉS DANS CET OUVRAGE.

ERRATA.

Pages 12 et 13, Gosselin *lisez* Gossellin.
— 13, ligne 22, Chélonatès, *id.* Chélonates.
— 22, Panhormus, *id.* Panormus.
— 29, ligne 23, *Pellène id. Pellene.*
— 31, id. 6, Rhode *id.* Rhodes.
— 31, id. 30, Kephalovrysis, *id.* Képhalovrysis.
— id. id. 30, Carneates, *id.* *Carneates.*
— 33, id. 26, Phouca, *id.* Phouka.
— 35, id. 1, Pagæ, *id.* Pegæ.
— 44, id. 10, Clarabis, *id.* Cylarabis.
— 55, id. 30, Bedeni, *id.* Bédéni.
— 59, id. 22, *Aristeræ*, *id.* *Aristera.*
— 60, note ligne 3, *uisse*, *id.* fuisse.
— id. id. id. 5, Ornée *id.* Ornées.
— id. ligne 13, Trikrana, *id.* Tricrana.
— 63, id. 24, Visitées, *id.* Visités.
— 64, Panhellenius, *id.* Panellenius.
— 64, ligne 24, Condomylo, *id.* Kondomylo.
— 66, id. 17 Hellénikо, *id.* Helliniko.
— 66, id. 22, de St-Pierre, *id.* d'Helliniko.
— 70, id. 18, Manthyril, *id.* Manthyrenses
— 72, id. 4, Tegée, *id.* Tégée.
— 79, id. 11, au A, *supprimez cette indication.*
— id. id. 27, B et C, *lisez* BB et AA.
— 80, id. 3, D, *id.* R.
— id. id. 4, E, *id.* Q.
— id. id. 19, F, *id.* V.
— 87, id. 26, Marothonisi, *id.* Marathonisi.
— 90, id. 16, Achileius, *id.* Achilleus.
— id. id. 17, Marninari, *id.* Marinari.
— 92, id. 31, Thalama, *id.* Thalamæ.
— 93, id. 13, Levtro, *id.* Leftro.
— 118, id. 6, Lampeus, *id.* Lampia.
— 126, id. 13, Letrina, *id.* Letrini.
— 126, id. 13, Amphidoli, *id.* Amphidolis.
— 132, id. 10, Amphidolie, *id.* Amphidolis.
— 136, *Parrhasta*, *id.* Parrhasia.
— 143, id. 7, Corihéens, *id.* Corithéens.
— 144. id. 14, Brebati, *id.* Berbati.
— 146, id. 1 et 3, Nikli, *id.* Nicli.
— 151, id. 1, Malœtas, *id.* du Malœtas.